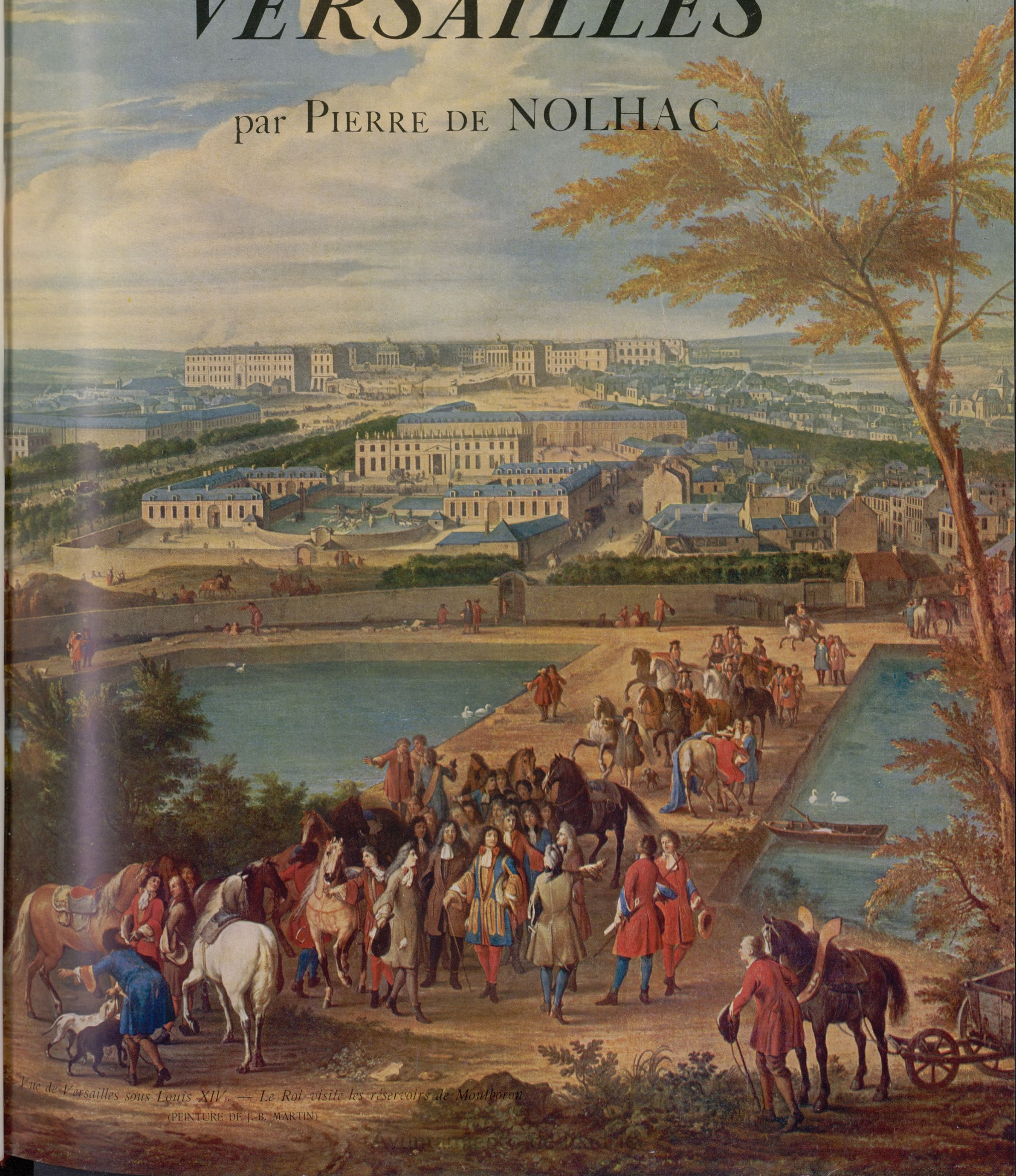


FIGARO ILLUSTRÉ

VERSAILLES

par PIERRE DE NOLHAC



Vue de Versailles sous Louis XIV. — Le Roi visite les réservoirs de Montboreau

(PEINTURE DE J.-B. MARTIN)



Les Chroniques du Mois

Journal d'une Étrangère

Nos Domestiques

...Minuit. Nous sortons de la Comédie-Française. On jouait L'Étourdi, et, pendant deux heures, je me suis follement amusée au spectacle des "gaffes" de Lélie, et des leçons de sagesse que s'efforce de lui donner, en le bousculant un peu, son valet Mascarille.

Un groupe silencieux emplit le vestibule. Sous les hauts de forme à cocardes s'alignent, impassibles, les faces rasées des valets de pied, — nos Mascarilles à nous. Ils sont beaux, presque tous, et portent avec distinction la capote longue à boutons d'or.

Debout, bien gantés, ils attendent.

A quoi pensent ces hommes ? Peut-être à rien du tout. Mais peut-être aussi cherchent-ils, parmi ce défilé des maîtres, quelque sujet de s'amuser tout bas, à nos dépens. Plusieurs dévisagent les femmes avec une assurance qui déconcerte. Tous considèrent nos toilettes d'un air flegmatique et détaché, en connaisseurs. Leurs yeux me gênent... mais cette insolence est discrète; elle aussi s'habille de respect, comme d'une livrée. Et je repense à Mascarille. Je le revois drapé sous sa cape blanche et rose, s'esclaffant à la vue de Lélie, déguisé en Arménien, et donnant son avis :

Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte...

Assurément, notre valet de chambre n'oserait pas parler à mon mari sur ce ton-là.

Il est vrai que mon mari n'aurait pas non plus l'idée, s'il me trompait, de faire de Victor l'auxiliaire de ses aventures, et surtout le confident de ses sentiments secrets. Frantz a des amis discrets et généreux, dont le dévouement suffirait, le cas échéant, j'en suis sûre, à cette besogne.

Et cette comparaison occupe mon esprit, je ne sais pourquoi, cependant que l'auto-taxi me ramène à bonne allure au domicile conjugal. Je me demande : « Sommes-nous mieux servis que nos ancêtres, ou plus mal ? Mascarille était-il un meilleur domestique que Victor, ou Victor vaut-il mieux que Mascarille ? »

« Et Juliette, qui m'attend pour me désha-

billier, vaut-elle mieux que Toinette et Martine n'ont valu ? »

Car il y a les femmes, aussi...

Et je vous verrais nu, du haut jusques en bas, Que toute votre peau ne me tenterait pas...

Voilà encore une répartie que jamais ma femme de chambre n'oserait se permettre à l'égard d'aucun de mes invités, à supposer même qu'ils lui inspirassent le sentiment que Tartufe inspirait à Dorine.

Mais est-ce que cela veut dire que nos domestiques nous sont plus attachés qu'ils ne l'étaient autrefois à leurs maîtres ? Je ne le crois pas. Je me rappelle avoir lu, quand j'étais jeune fille, je ne sais combien d'histoires consacrées à des traits de dévouement des serviteurs du temps passé; j'ai même encore un chiffre présent à l'esprit : le nombre des domestiques hommes qui, au temps de la Révolution, préférèrent suivre leurs maîtres à la guillotine que de leur survivre. Ils furent cent cinquante-six à accepter, à vouloir ce martyre ! Il me semble que les augustes valets de pied qui me regardaient passer tout à l'heure, au vestibule du Théâtre-Français, riraient de bon cœur si cette aventure leur était contée.

Je ne me fais pas d'illusion ; Victor, dont le service est satisfaisant, n'est pas capable à notre égard du sacrifice le plus léger ; Juliette, femme de chambre modèle et que je remplacerais difficilement, se moque de moi comme de sa première chemise. Et M. de Montyon a bien prévu tout cela, puisqu'il a confié à l'Académie française le soin de récompenser en son nom le désintéressement des vieilles bonnes... On ne distribue des primes à la vertu que quand on la sent menacée ; et s'il y a des prix Montyon réservés aux domestiques, à côté des récompenses réservées aux bons auteurs, c'est peut-être que le parfait domestique est devenu, depuis une cinquantaine d'années, quelque chose d'aussi rare qu'un très bon livre.

Est-ce leur faute ? Je ne le pense pas ; et je ne leur en veux pas trop de ne point nous aimer. La loi a fait de Victor un citoyen « comme les autres » ; il est l'égal d'un homme dont il cire les chaussures, et dont l'aisance irrite sa médiocrité. Et il vit au contact de cette

aisance-là ; et il n'y a pas un instant dans sa vie où son orgueil de « citoyen » n'ait à subir l'offense de petites comparaisons agaçantes. Au-dessous de la chambrette où il dort, il y a une chambre spacieuse et élégante où dort son maître. Il la connaît, cette chambre ; il y entre librement ; il en fait, chaque jour, la toilette ; il regarde, il touche, il compare... Et il y a de même, à côté de l'office où Juliette et lui prennent leurs repas, une salle à manger où peut-être ils souffrent un peu de penser qu'ils ne s'assoieront jamais. Victor voudrait bien avoir le droit de boire, autrement que par fraude, certains vins qu'il nous verse, et qui ne lui sont point destinés. Juliette, en agrafant mon corsage, estime, — avec raison, peut-être, — qu'habillée d'une toilette pareille elle serait, pour le moins, aussi agréable à regarder que moi. Et si elle oublie de le penser, son mari, lecteur de journaux « bien pensants » et discret admirateur de M. Pataud, saura bien lui en faire la remarque...

En vérité, la vertu des domestiques est soumise à des épreuves que ne connaît point celle des ouvriers. Ces gens vivent trop près de nous ; ils sont trop intimement mêlés aux moindres manifestations de notre supériorité sociale, pour ne point sentir plus vivement que ne le sentent à distance les ouvriers, les différences de condition qui les séparent du chef... En leur déclarant : « Vous êtes les égaux de ces gens-là » (ces gens-là, c'est nous), la Loi a achevé d'exaspérer les pires, et de détacher de nous les meilleurs.

Les reconquerrons-nous ?

Il me semble que ce serait possible, à condition qu'on le voulût fermement, et avec intelligence.

Où, nous sommes de bons maîtres en général ; nous traitons avec humanité ceux qui nous servent ; nous ordonnons avec douceur, nous sommes généreux même, quelquefois. Mais peut-être en même temps que nous les installons au plus intime de notre vie, ne savons-nous pas pénétrer dans la leur, comme il faudrait ; nous associer à leurs misères, comme nous les obligeons de s'associer aux nôtres ; leur donner de nous-mêmes autre chose que de la politesse et de l'argent... Comment s'y prenaient nos ancêtres ?

Je serais curieuse de le savoir. Ils avaient sur leurs domestiques des droits que nous n'avons pas sur les nôtres; ils étaient placés bien plus au-dessus d'eux, par la loi et par les mœurs, que nous ne sommes au-dessus des nôtres; et cependant Martine, et Toinette, et Dorine, et Mascarille, et Scapin, — et toutes leurs servantes et tous leurs valets, — se sentaient assez près de ces maîtres-là, par le cœur, pour oser — quand les intérêts de la famille étaient menacés, — leur parler en égaux! Pour oser, crier si fort, il fallait que ces femmes de chambre, ces cuisinières et ces valets de pied se sentissent singulièrement aimés!

Et pour qu'un siècle plus tard, près de deux cents de ces serviteurs-là suivissent leurs patrons à la guillotine, il fallait sans doute que ces patronneussent fait pour leurs domestiques quelque chose de plus, tout de même, que ce que nous faisons pour les nôtres?...

A moins que, tout simplement, l'humanité d'alors ne valût mieux que celle d'à présent, et que les valets du temps de Molière... et d'André Chénier, ne fussent des créatures douées de vertus naturelles dont le secret s'est perdu?... Tout cela est bien troublant, et je ne soupçonnais pas, en allant à la Comédie-Française, que Mascarille, après m'avoir fait rire, allait me faire rêver...

SONIA

Une nouvelle Histoire de M^{me} Du Barry

M^{me} Du Barry est plus fameuse que véritablement connue. La plupart des historiens ne se sont servi que des pamphlets de l'époque pour raconter la vie de la dernière maîtresse de Louis XV, et c'est une figure vulgaire, sans caractère et sans vérité, qu'ils nous présentent. Un jeune historien de grand talent, M. Claude Saint-André, vient de publier un livre où, pour la première fois, nous apparaît une véritable femme, tout à fait vivante et vraisemblable, et son récit, appuyé en grande partie sur des sources inédites, est extrêmement neuf et attachant. Nous suivons cette destinée extraordinaire depuis ses humbles origines jusqu'à son triomphe à la Cour de Versailles, jusqu'à son rôle pendant la Révolution et au tragique dénouement de l'échafaud.

L'attrait romanesque de M^{me} Du Barry, d'après les documents authentiques, ne doit pas faire perdre de vue que c'est un ouvrage écrit avec toute la rigueur des recherches modernes. Le public commence à se dégoûter des récits historiques où la fiction trop souvent se mêle. Il demande que la vérité lui soit présentée avec talent, mais que ce soit la vérité. Sur ce point, nous avons la garantie de M. Pierre de Nolhac qui, dans une magistrale préface, placée en tête du livre de M. Saint-André, rend un hommage complet à la véracité de l'auteur et s'associe à ses conclusions. M^{me} Du Barry n'est pas la courtisane traditionnelle des manuels d'histoire; c'est une femme qui a eu des qualités réelles et jusqu'à du courage, qui a su conquérir et garder des amitiés des plus honorables, dont le témoignage doit lui valoir quelque indulgence.

Les Œufs de Pâques des Photographes

La célèbre maison de Plaques photographiques A. Lumière, de Lyon, a voulu offrir comme œufs de Pâques à la légion des photographes amateurs une agréable surprise: c'est une importante diminution du prix de ses merveilleuses plaques autochromes, qui permettent de faire sur n'importe quel appareil et avec les couleurs exactes de la nature de superbes photographies. Les plaques autochromes Lumière se trouvent partout.

Les Affaires

L'événement le plus marquant a été la hausse de la rente 3 0/0. La cause de ce mouvement se trouve dans la nomination de la commission sénatoriale chargée d'examiner le projet d'impôt sur le revenu. Les déclarations faites par les membres de cette commission permettent d'espérer que le texte voté par la Chambre sera tout au moins sérieusement modifié par le Sénat, et que la haute Assemblée se montrera hostile à l'impôt sur la rente.

Etant données les dispositions qui se manifestent en ce moment, il n'en fallait pas davantage pour redonner au cours une nouvelle impulsion, et nous avons vu tour à tour les fonds d'Etat, les actions des Sociétés de crédit, les valeurs minières, profiter d'un courant actif de demandes.

Ce fait est d'autant plus significatif qu'après plusieurs jours de reprise, des ventes auraient pu être assez nombreuses, en raison des départs que l'approche des fêtes provoque déjà. Mais le mouvement actuel paraît avoir des bases assez solides pour que les acheteurs, complètement rassurés sur la situation politique extérieure, n'appréhendent plus de s'absenter en conservant des positions. Les conditions très favorables du mouvement nous permettent donc de bien augurer des prochaines liquidations.

Il faut signaler particulièrement la fermeté dont le groupe des mines d'or a fait preuve: tous ces titres se sont inscrits en avance, mais ce sont les valeurs de deep-levels qui ont particulièrement attiré l'attention.

On constate toujours la même fermeté dans le compartiment des valeurs d'assurances.

La plupart des actions Incendie, Vie et Accidents sont toujours l'objet de nombreuses demandes et les négociations restent toujours espacées, faute d'un nombre suffisant de titres disponibles pour servir les demandes. On constate presque tous les ans à pareille époque, c'est-à-dire à la veille du détachement des coupons et à la publication des bilans, le même phénomène: Demandes nombreuses et pénurie d'offres. Ce mouvement est plus caractérisé encore, semble-t-il, cette année, que les années précédentes, ceci d'ailleurs s'explique parfaitement étant donné le prix attrayant de tous ces titres qui se capitalisent aux environs de 5 0/0 et qui n'ont pas encore regagné le cours normal que leur assigne leur excellente situation financière et industrielle.

Assurances contre l'incendie. — Les résultats du premier trimestre de l'année 1909 paraissent dans l'ensemble un peu moins bons que ceux de la période correspondante de 1908; mais cela n'intéresse pas encore les actionnaires dont tout l'intérêt est fixé sur les bilans dont on attend l'incessante publication.

La Générale, qui s'était avancée à 5.000 francs, revient au cours de 4.900 francs.

Le Phénix atteint le cours de 3.200 francs.

La Nationale est en nouvelle avance à 2.450 fr.

L'Union, au contraire, se tasse légèrement à 3.000 francs.

Il y aurait preneurs aux environs de ce prix, le dividende sera augmenté de dix francs.

Le Soleil enregistre de très nombreuses demandes et est peu offert au-dessous de 3.200 fr.

La France se tient très ferme à 1.450 francs, cours favorable à l'achat.

L'Urbaine aurait preneurs entre 1.950 et 2.000 francs.

La Providence est offerte à 975 francs.

Le Nord est demandé à 3.400 francs et offert à 3.450 francs.

L'Aigle aurait vendeurs dans les 4.100 francs.

La Paternelle se tient aux environs de 3.200 fr.

La Confiance est demandée à 540 francs et ne s'obtiendrait pas à moins de 560 francs. Voilà longtemps que l'on prévoyait la hausse de ce titre, très attrayant en raison même de sa légèreté; cette hausse commence à se manifester sur l'annonce d'une augmentation de dividende.

LES CHRONIQUES DU MOIS

L'Abeille aurait preneurs à 2.000 francs.

La Métropole aurait preneurs à 60 francs.

Assurances sur la vie. — Le cours de plusieurs titres des plus anciennes Compagnies s'est légèrement tassé, alors qu'au contraire les Compagnies de second rang progressent.

La Nationale, qui s'était avancée aux environs de 6.900 francs, redescend aux environs de 6.800 francs.

La Générale se tient à 7.400 francs.

Le Phénix à 7.800 francs.

L'Union, qui n'avait pas subi la même progression que les Compagnies ci-dessus, accentue au contraire son avance et le cours de 6.000 francs sera atteint avant peu sur ce titre, très attrayant à acheter.

La Caisse Paternelle s'avance aux environs de 120 francs.

La Confiance dont l'exercice écoulé est satisfaisant est l'objet de nombreuses demandes aux environs de 120 francs. Le dividende sera vraisemblablement augmenté.

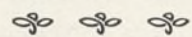
Le Soleil est également l'objet de nombreuses demandes entre 210 et 215 francs.

L'Abeille est en progrès à 730 francs.

La France est également recherchée entre 450 et 460 francs.

Assurances contre les accidents. — Ce groupe est particulièrement ferme. Les renseignements connus sur les résultats industriels de l'exercice écoulé confirment cette fermeté. La plupart des Compagnies, sinon toutes, présenteront des bilans nettement plus favorables que ceux de l'an dernier, et plusieurs sociétés seront en état d'augmenter légèrement leur dividende.

La Préservatrice accentue sa bonne tendance à 3.250 francs.



Il ne faut pas négliger les affaires nouvelles car elles sont susceptibles de plus-value et d'un taux d'intérêt très rémunérateur. Parmi elles, je tiens à citer de nouveau la Fédération Mutualiste des Marins Français,

La Fédération Mutualiste des Marins Français, initiative privée, a pour but de faire connaître aux marins-pêcheurs tous les bienfaits qu'ils sont en droit d'attendre de la loi sur le crédit maritime.

Œuvre utile et philanthropique entre toutes, la Fédération Mutualiste des Marins Français est une entreprise financière, tout en se renfermant comme rendement dans le maximum prévu pour les sociétés coopératives de crédit. L'importance de son programme, le développement obligatoire de chacune de ses branches, et l'honorabilité des noms qui veulent bien concourir, une fois la Société constituée, à son administration, sont le plus sûr garant pour les actionnaires de la défense de leurs capitaux.

Objet de la Société. — 1° Création de caisses de crédit maritime.

2° Création et administration d'assurances maritimes mutuelles.

3° Création et administration de poissonneries coopératives.

4° Création et administration d'orphelinats pour enfants de marins-pêcheurs et d'œuvres de prévoyance.

Régime financier. — Société à capital de 200.000 francs, divisé en 4.000 actions de 50 francs libérables par dixièmes, le premier dixième exigible à la souscription, les autres dixièmes aux époques fixées par le Conseil.

Conseil d'administration. — M. Maurice Loir, Capitaine de frégate de réserve, O. .

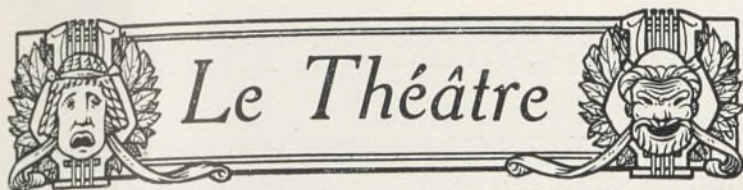
M. le Vicomte de Ferron, Capitaine de frégate de réserve, O. .

M. L. Piaud, ingénieur de la Marine, ancien ingénieur en chef du Bureau Veritas. Administrateur de la Société centrale de sauvetage des Naufragés, .

M. A. Congy, ancien député, Administrateur de la Compagnie d'assurances « La Renaissance ».

Directeur général. — M. J. Laurent, ingénieur. Pour tous renseignements et pour les souscriptions, s'adresser au Siège Social, 66, rue de Provence, Paris.

ALFRED DUPUY



Paris, 25 avril

La récolte d'arrière-saison s'annonce comme très fructueuse dans nos grands théâtres. En un seul mois, cinq importantes pièces nouvelles ont été données, et quatre d'entre elles ont brillamment réussi. Si la cinquième a prématurément quitté l'affiche du Vaudeville, ce n'est point d'ailleurs que la *Meilleure des femmes* n'ait reçu du public élégant de ce théâtre un accueil défavorable qu'elle ne méritait point. Sans être la meilleure des pièces, ce fut une pièce fort agréable, à laquelle M^{me} Jeanne Rolly prêta deux charmes de plus, celui de sa beauté et celui de son talent infiniment personnel et souple. Il est trop tard pour conter cette jolie historiette. Bornons-nous à dire qu'à côté de l'interprète principale et de son partenaire M. Louis Gauthier, M. Joffre et surtout M. Levesque se taillèrent un succès vif et mérité par leur fantaisie sobre et originale.

Une pièce de M. Paul Hervieu ne saurait surprendre. On sait d'avance qu'elle sera forte et belle, d'une architecture sobre, d'une émotion concentrée, avec des élans discrets, des caractères un peu appuyés, des situations poignantes où l'observation s'aiguise ou s'aigrit en satire. Il suffit donc de dire que *Connais-toi* n'a point déçu les auditeurs venus pour l'applaudir, et qu'il a donné à M^{me} Bartet, à M. Grand et à M. Le Bargy l'occasion de créations impeccables.

M. Tarride ne paraissait pas né pour jouer *Lauzun*. Cet excellent comédien, un des premiers, de Paris, est un parfait mari de comédie moderne, un de ces maris que, peut-être, on trompe tout de même, mais à qui on a ensuite affaire ; son jeu, dont les principales qualités sont l'ampleur et la sobriété, sait descendre sans faillir jusqu'à la rondeur, et s'élever avec aisance jusqu'à l'émotion. Mais enfin M. Tarride ne paraissait pas né pour jouer *Lauzun*. Il l'a joué dans la perfection, aux côtés de M^{me} Gilda Darthy et de MM. Laroche et Dorival. La pièce de MM. Gustave Guiches et François de Nion a beaucoup plu. Elle est mise en scène avec un art somptueux, et le théâtre de la Porte Saint-Martin tient avec elle un succès durable.

L'Impératrice que nous a présenté le Théâtre Réjane n'est qu'une impératrice des coulisses de l'histoire. C'est Marie Walewska, la belle Polonaise dont l'amour pour Napoléon I^{er} mit une anecdote charmante dans la campagne de 1807. La pièce se déroule plus tard ; Napoléon, seul à l'île d'Elbe, voit arriver non Marie-Louise, qu'il attendait, mais la petite impératrice des beaux soirs anciens. C'est superficiel et touchant, et avec M^{me} Réjane et M. de Max, M. Signoret, les brillants costumes, les beaux décors, cette œuvre de Catulle Mendès paraît devoir retenir le succès dans l'élégant théâtre de la rue Blanche.

Il me faut terminer à la hâte par le *Scandale*,

le nouveau triomphe de M. Henry Bataille à la Renaissance. C'est une histoire d'amour assez triste. M. Armand Bour, M. Pierre Magnier et M. Dubosc y ont silhouetté très finement des caractères intéressants et vivants, d'une vie nerveuse aiguë, presque trop. Avec M. Lucien Guitry et M^{me} Berthe Bady dans les rôles principaux, la pièce est montée aux nues. Elle y restera.

INTÉRIM

Londres, 25 avril

Après avoir fermé ses portes pendant près d'une année, le « New Royalty » vient de les rouvrir. La nouvelle que Mr. Charles Hawtrey allait assumer la double tâche d'acteur et de directeur a causé un vif plaisir au public habituel des théâtres, qui tient cet artiste si justement populaire pour le premier comédien de l'Angleterre. On fondait les plus grandes espérances sur cette autre nouvelle que la pièce d'inauguration serait de Mr. W. Somerset Maugham.

Malheureusement ces espérances se sont trouvées déçues par le fait que la pièce en question, *The Noble Spaniard* (Le Noble Espagnol), n'est pas d'un mérite égal à beaucoup près à celui de *Lady Frederick* ou de *Jack Straw*. L'intrigue, d'une trame bien tenue, repose sur cette donnée un peu usée d'une erreur d'identité. *The Noble Spaniard* n'ajoutera pas grand-chose à la réputation d'auteur dramatique de Mr. Maugham.

Le talent de Mr. Hawtrey se gaspille dans le rôle de l'Espagnol et l'on en peut dire autant du reste de la troupe et des autres rôles.

Le Noble Espagnol est précédé d'un lever de rideau tout à fait amusant qui a pour titre *Feed the Brute* (Nourrissez la Brute). Cette petite pièce est assez bonne pour attirer tout le public au théâtre dès le début du spectacle.

Bevis, une nouvelle comédie de Mr. Hubert Henry Davis donnée au « Haymarket Theatre », est un heureux mélange de gracieux comique et de sarcasme bon enfant. Le dialogue en est brillant et l'intrigue, quoique pas très neuve, est habilement conduite. Le jeune marquis de Bewdley est pauvre et, pour redorer son blason, son intrigante de mère et son oncle le poussent à un mariage d'argent. On met la main sur une jolie jeune fille dont le père est millionnaire et les négociations matrimoniales sont engagées. Mais ici les choses se gâtent. L'héritière se refuse au mariage parce que le marquis ne l'épouse que pour son argent, et le marquis s'y refuse à son tour parce qu'il n'est pas aimé. Ils finissent par s'apercevoir qu'ils se sont mal jugés et qu'ils s'aiment vraiment depuis longtemps. Tout se termine le mieux du monde. La grande attraction de la pièce est Miss Lottie Venne dans le rôle d'une veuve fantasque et sujette aux attaques de nerfs.

The Case for the Lady, comédie en quatre actes, par Miss Florence Warden, donnée au Kingsway Theatre avec Miss Maud Darrell dans le rôle principal, est une œuvre brillamment écrite, mais l'intrigue en est un peu trop courte pour atteindre

de façon satisfaisante la fin du quatrième acte — un défaut commun à beaucoup de nos auteurs dramatiques contemporains. C'est la première fois que Miss Darrell se montre dans la comédie sérieuse et, bien que parfois elle manque un peu de la dignité nécessaire, elle révèle néanmoins un beau tempérament artistique.

Artful Miss Dearing (L'Astucieuse Miss Dearing), pièce en trois actes, par Mr. Arthur Law, donnée au Terry's Theatre, nous est présentée comme une comédie satirique, mais la satire n'est pas bien mordante et l'on peut plutôt dire de la pièce que c'est une amusante farce. Elle nous représente les manœuvres de ces membres de la haute classe qui sont sans fortune, et qui, réfractaires à la loi du travail, préfèrent recourir à toutes sortes d'expédients plus ou moins louches. Miss Dearing est institutrice dans une famille de cet acabit et c'est dans un but louable qu'elle a recours à la ruse, car c'est elle qui finit par démasquer le mauvais sujet de la pièce. Les Dawley cherchent à tirer parti de leur situation dans le monde, quelque équivoque qu'elle puisse être, pour soutirer de l'argent à Lady Bun, une riche veuve d'assez basse extraction qui désire entrer dans l'« aristocratie ». L'institutrice se trouve face à face avec l'honorable Alaric Dawley, un cousin de la famille, qui a commis une « erreur de signature » (c'est ainsi qu'il nomme un faux) et qui cherche à la rejeter sur un ami du nom de Johnson qui lui ressemble comme un frère. A la fin les masques tombent grâce à la feinte ingénuité de Miss Dearing. Ce rôle est habilement rempli par Miss Annie Hughes dont les airs de sainte nitouche font éclater l'hilarité de la salle. Miss Kate Phillips dans le rôle de Lady Bun est également bonne. M. Paul Arthur dans le rôle de pince-sans-rire de Johnson contribue largement à l'hilarité générale.

Le *Yeoman of the Guard* a brillamment terminé, pour cette saison, la série remarquable des reprises des opéras comiques de Gilbert et Sullivan au Savoy Theatre. Longtemps avant le lever du rideau la salle était pleine d'admirateurs enthousiastes appartenant, pour la plupart, à des sociétés chorales de Londres. Environ vingt minutes avant le lever du rideau, ils se mirent à chanter des morceaux du *Mikado*, de *Patience*, du *Yeoman*, etc., dans un style tout à fait digne de rivaliser avec celui des chœurs qui allaient se faire entendre sur la scène. Le théâtre résonnait de ces airs dont la popularité prouve bien le goût du public anglais pour cette musique légère. Lorsque Mr. Francis Cellier, le chef d'orchestre qui compte déjà de si anciens services, prit place à son pupitre, il fut acclamé avec enthousiasme. Cette reprise par Mrs. D'Oyly Carte des opéras de Gilbert et Sullivan a été un grand succès, mais cette dernière représentation de la série a été malheureusement un peu attristée par la nouvelle que la sympathique directrice du Savoy Theatre était empêchée par indisposition d'assister à la représentation.

TOM NODDY

Les Transformations de Paris

Les élégantes habituées de la rue de la Paix, aujourd'hui si vivante et si mouvementée, se doutent-elles de ce qu'était cette rue, il y a une soixantaine d'années, alors que Guerlain y vint installer ses salons de vente ? Bordée de maisons basses, pavée de grosses pierres et dépourvue de trottoirs, elle était alors fort peu fréquentée.

Un des premiers, Guerlain vint s'y installer et ce fut le commencement de sa fortune ; bientôt elle se transforma, l'élite des maisons à même de créer chacune en leur genre, des œuvres de goût, vinrent s'y installer à leur tour, s'y groupèrent et lui donnèrent la particularité brillante et vivante qu'elle a de nos jours.



La Parfumerie GUERLAIN, au temps du Second Empire

La fabrique du grand Parfumeur était alors située en bordure des Champs-Élysées, ainsi qu'en témoigne la gravure que nous reproduisons.

Guerlain patronné par la haute aristocratie

anglaise, notamment par lord Seymour et ses nobles amis, fut, sous l'Empire, le fournisseur attitré des Tuileries et de tout le brillant monde de l'époque.

Depuis que nous n'avons plus de Cour en France, Guerlain est resté le favori des Cours étrangères et de toutes les aristocraties élégantes qui recherchent ses parfums et tous ses excellents produits.

Elles apprécient doublement son savon Sapoceti pour le délicat parfum qu'il laisse à la peau, la finesse et la douceur qu'il lui communique.

On sait l'importance qu'il y a à user d'un bon savon pour sa toilette. Le savon Sapoceti est précieux pour entretenir l'épiderme dans un état de fraîcheur et de santé.

MARQUINETTE

Le Théâtre et la Mode

On peut se demander pourquoi, en ce moment, au théâtre, les maris sont si indulgents pour leurs femmes. Du Théâtre-Français à la Renaissance, une épidémie de clémence et de miséricorde s'étend sur toutes les héroïnes coupables d'avoir « oublié leurs devoirs », selon l'expression du temps jadis. Dans *Connais-toi*, dans le *Scandale*, les maris malheureux sont persuadés qu'il est plus pratique et plus « distingué » de pardonner. Parce que, sans doute, leurs femmes sont les plus joliment habillées du monde, parce qu'elles sont jolies, de fascinante tournure, embellies encore par des parures séduisantes. Nous pourrions conclure ainsi, ce qui serait introduire la question « couturier » dans la question sociale la plus palpitante de notre époque. Que penser de M^{me} Bartet en suggestif fourreau de charmeuse mordorée, évasé dans le bas ; le corsage de mousseline mordorée, dont les tons se dégradent jusqu'au blond, à mesure qu'ils se rapprochent du visage, forme une sorte de blouse souple ouverte sur chaque bras. Puis, nous la retrouvons dans une somptueuse robe de dîner en météore Sèvres ; le haut et les manches sont en Malines ocrée sur laquelle repose un corsage soutaché ; la jupe forme une tunique se rattachant sur le devant par des boutons de passementerie. Et



Robe de liberty vert ancien voilée de dentelle vieil or.
Signée ZIMMERMANN (Cliché Manuel)

nous reposons nos regards éblouis sur l'adorable simplicité de la robe de campagne en linon rose coupé d'entre-deux de guipure blanche, de M^{me} Marie Leconte. D'une autre simplicité toute gentille son costume de voyage en cachemire blond rayé blanc et souligné d'un galon assorti.

Dans le *Scandale*, les toilettes sont admirablement appropriées aux rôles et aux diverses situations. Au crépuscule poétique de Luchon, M^{me} Bady apparaît en blanche robe d'été ceinturée de rose et se jouant d'une longue écharpe de tulle bleu. Au deuxième acte, déjà anxieuse, presque affolée, elle est en voile Ninon peau de daim ; mais lorsqu'elle a pressenti le malheur qui l'attend, elle a revêtu un crêpe de Chine marron avec corsage de mousseline assorti sur dentelle ocrée. Enfin, à l'heure où la femme paie si douloureusement un moment de faiblesse, un grand manteau de velours noir ourlé de satin noir, doublé de liberty gris, recouvre la robe bleu-marine : Progression géniale !

Mais il nous faut jeter un coup d'œil dans la salle où les femmes luttent d'élégance. Jugez-le par cette toilette que nous avons obtenu de reproduire ici, grâce à l'amabilité exquise de M^{me} Zimmermann : le liberty la composant est d'un vert ancien ; il est recouvert d'une sorte de manteau en dentelle vieil or moulant le buste, dessinant la ligne et tombant derrière en longue tunique. La ceinture grecque, prise très bas, se noue sur la jupe avec glands d'or ; le corsage décolleté est souligné d'un peu de broderie or sur liberty mandarine ; les boutons sont d'émeraude.

Rien de plus intéressant que de causer avec la créatrice de cette adorable toilette et d'aborder avec elle la question palpitante des « paniers ».

— Mais c'est moi qui en eus l'initiative, me déclare-t-elle ; la première, j'ai osé quelques drapés aux jupes.

— Notre silhouette va donc changer ?

— Du tout, la femme reste très amincie, moulée ; la robe très plate, prenant toujours les hanches, ne se fronce que pour s'arrondir vers le bas en un mouvement de drapé.

— C'est l'embryon des paniers, ce petit drapé qui montera peu à peu ?...

— Eh ! Eh !... Nous verrons bien ; mais nous sommes encore loin des robes *engonçantes*. Voyez donc cette robe où j'ai développé toute mon idée.

Et M^{me} Zimmermann offre à ma curiosité très éveillée un cachemire de soie soufre imprimé de petits feuillages vert ancien : la princesse prend étroitement la taille et le mouvement des paniers se dessine exactement en draperies souples retenues en arrière par des chaînes faites d'anneaux de même tissu. Le corsage gansé, ton sur ton, est décolleté sur du tulle transparent de mauve rosé. Un peu de broderie or souligne le dessin arrondi d'une guimpe d'Alençon et les manches trois-quarts ont un dépassant de même dentelle.

— Vous voyez la discrétion de ces paniers, reprend ma complaisante interlocutrice, et les voici encore rappelés dans cette robe de foulard. Car le foulard fera fureur cette année.

— J'en suis ravie ; c'est le tissu par excellence pour la saison chaude ; mais quelle est donc la nuance de celui-ci, si joliment imprécise ?

— Topaze ; remarquez les fronces légères sur les hanches et la simplicité ornementale de ces petites bandes découpées et piquées sur un transparent de mousseline noire.

— Quelle idée charmante !

— Le noir joue un grand rôle dans nos modèles de la saison ; on le voit beaucoup en discrète garniture, il souligne sobrement les nuances les plus claires, et nous avons des toilettes entièrement noires qui sont du dernier chic. » Et je pus alors admirer une robe créée pour la vicomtesse de B... ; princesse de cachemire de soie noir, tout le corsage voilé de gros tulle fantaisie très richement rebrodé de grosses ganses en soutaches ; ce tulle retombe en tunique courte devant, arrondie de côté et en longs pans derrière. La gorgerette et les longues manches de tulle blanc voilé de tulle noir sont soulignées de jais.

C'est tout simplement exquis.

LAURENCE DE LAPRADE

Pour les femmes élégantes

Tous les bureaux jolis, à quelque style qu'ils appartiennent, fussent-ils Louis XV, Louis XVI ou Empire, exigent d'élégants accessoires ayant un cachet personnel indicateur des goûts et des tendances de chacune de nous. C'est ce qui m'incite à signaler à toutes celles qui nous lisent, les forts jolis petits objets anciens que possède la maison Saintyves, dont quelques-uns sont reproduits ci-contre. Classeur, bloc-notes, boîtes à timbres, petit écrin, etc... sont en galuchat délicatement patiné, ils ont un véritable cachet d'art et beaucoup sont authentiquement anciens.

Pour toutes celles qui vont tenter les longues excursions en automobiles, la maison Saintyves, 350, rue Saint-Honoré, a créé un nouveau sac automobile en cuir très souple, de toutes nuances assor-

Nouveautés de Printemps

Voici une excursionniste charmante et avisée qui, en vraie Parisienne, a su augmenter le chic de son costume en allant demander à la Maison « *A la Pensée* », 5, Faubourg Saint-Honoré, quelques-uns de ces modèles exclusifs.

Elle est coiffée d'un chapeau cloche en paille, le *Traveller*, enrichi d'une superbe écharpe de style byzantin qui lui donne un cachet infiniment élégant. Le chapeau ainsi garni est de 58 francs ;



Accessoires d'un costume d'excursion (Modèles exclusifs de la Maison HENRY, A la Pensée)

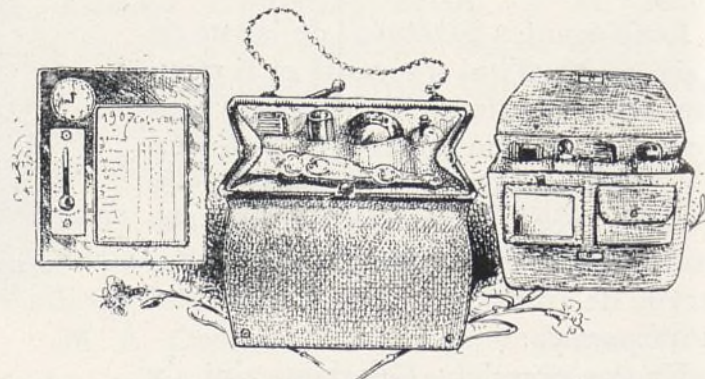
avec l'écharpe unie il est de 35 francs. Il en existe en toutes nuances.

Notre promeneuse tient à la main l'*en-cas Dolly* très élégant, extra mince et léger, à manche démontable pour le voyage et originalement terminé par un champignon en corne teintée. Ce très élégant *en-cas* est de 65 francs.

Le sac *Florida*, de teinte assortie à l'*en-cas*, est en antilope très souple et très plat, à double compartiment, avec glace et poudrier ; une cordelière en soie terminée par de gros glands le complète ; le prix est de 65 francs, et avec le chiffre en vermeil, grand modèle, 20 francs en plus. Beaucoup d'autres accessoires inédits se trouvent *A la Pensée*, qui est bien le *home* de la femme raffinée et pratique.

MARQUISETTE

ties aux costumes. Très plat et très léger, ce sac, sous un volume réduit, contient tous les accessoires utiles à la femme soigneuse de sa personne. Ce sac



Créations élégantes de M^{lle} Saintyves.

est une ingénieuse trouvaille que toutes les excursionnistes apprécieront pour son côté pratique et aussi pour son élégance.

MARQUISETTE



Vue du Château de Versailles, prise du côté de l'Orangerie de Mansart

VERSAILLES

Par M. PIERRE DE NOLHAC.

Versailles est aujourd'hui à la mode, ainsi qu'au temps de M^{re} de Sévigné. On le visite, on l'admire, on s'enthousiasme comme la marquise : « Je reviens de Versailles. J'ai vu ces beaux appartements, j'en suis charmée. Si j'avais lu cela dans quelque roman, je me ferais un château en Espagne d'en voir la vérité. Je l'ai vue et je l'ai maniée ; c'est un enchantement... »

Le prestige d'un passé fameux et tant de gloire accumulée ajoutent encore à l'intérêt de ce palais, dont les premiers contemporains de Louis XIV ont vu naître la splendeur. La dernière résidence de nos rois bénéficie d'un engouement universel, qui succède à un dénigrement sans mesure ; nous y voyons contribuer le goût croissant des études historiques sur le dix-septième et le dix-huitième siècles et aussi, peut-être, les travaux de rajeunissement du Musée qui se poursuivent depuis quinze ans.

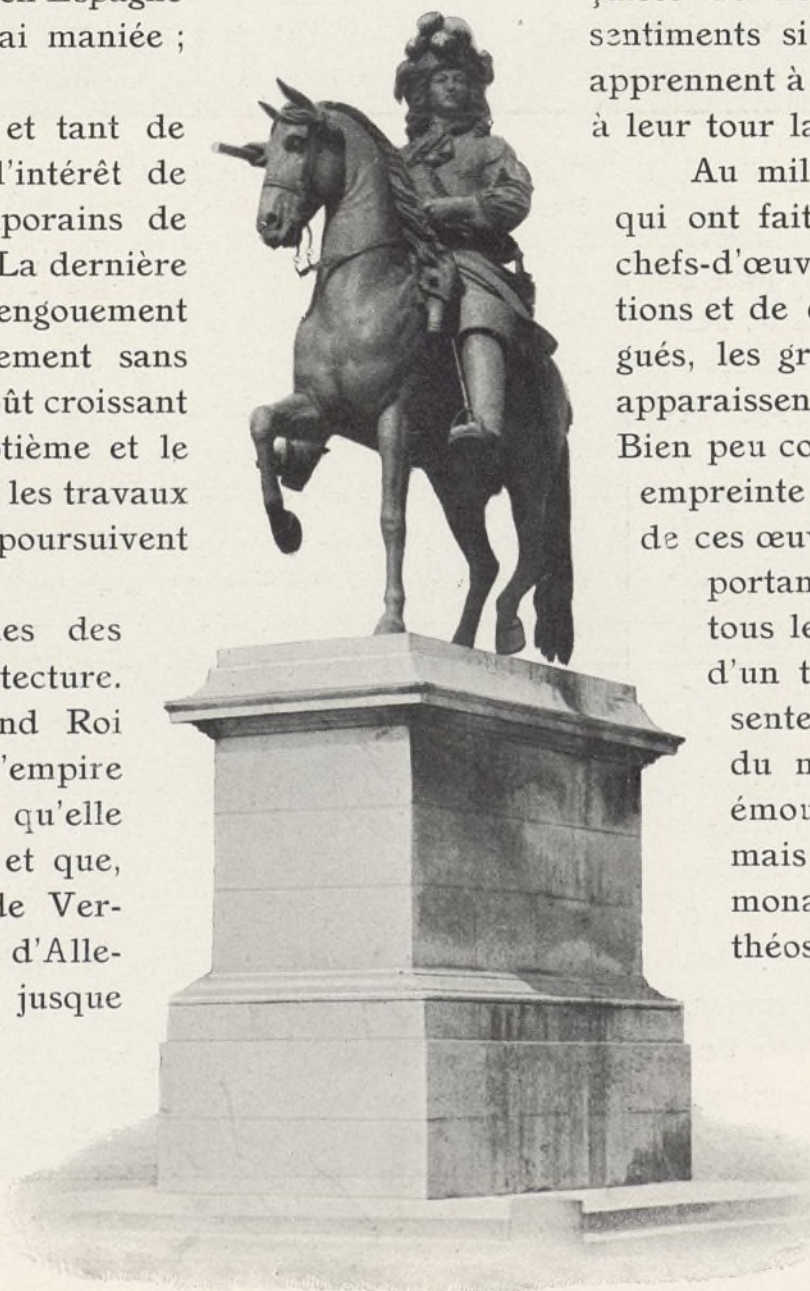
On vient chercher à Versailles des modèles de goût et des leçons d'architecture. Il semble que la création du Grand Roi reprenne sur les esprits une part de l'empire qu'elle eut dans sa nouveauté, alors qu'elle s'imposait à l'admiration de l'Europe et que, partout, surgissaient les imitations de Versailles. Il y en eut dans les capitales d'Allemagne, en Espagne, en Angleterre, et jusque dans l'Italie, soumise à son tour à l'idéal français, après l'avoir inspiré si longtemps.

Les étrangers s'accordent à trouver ici le reflet d'une époque où la France fut à son apogée politique ; mais ce point de vue ne saurait les intéresser extrêmement ;

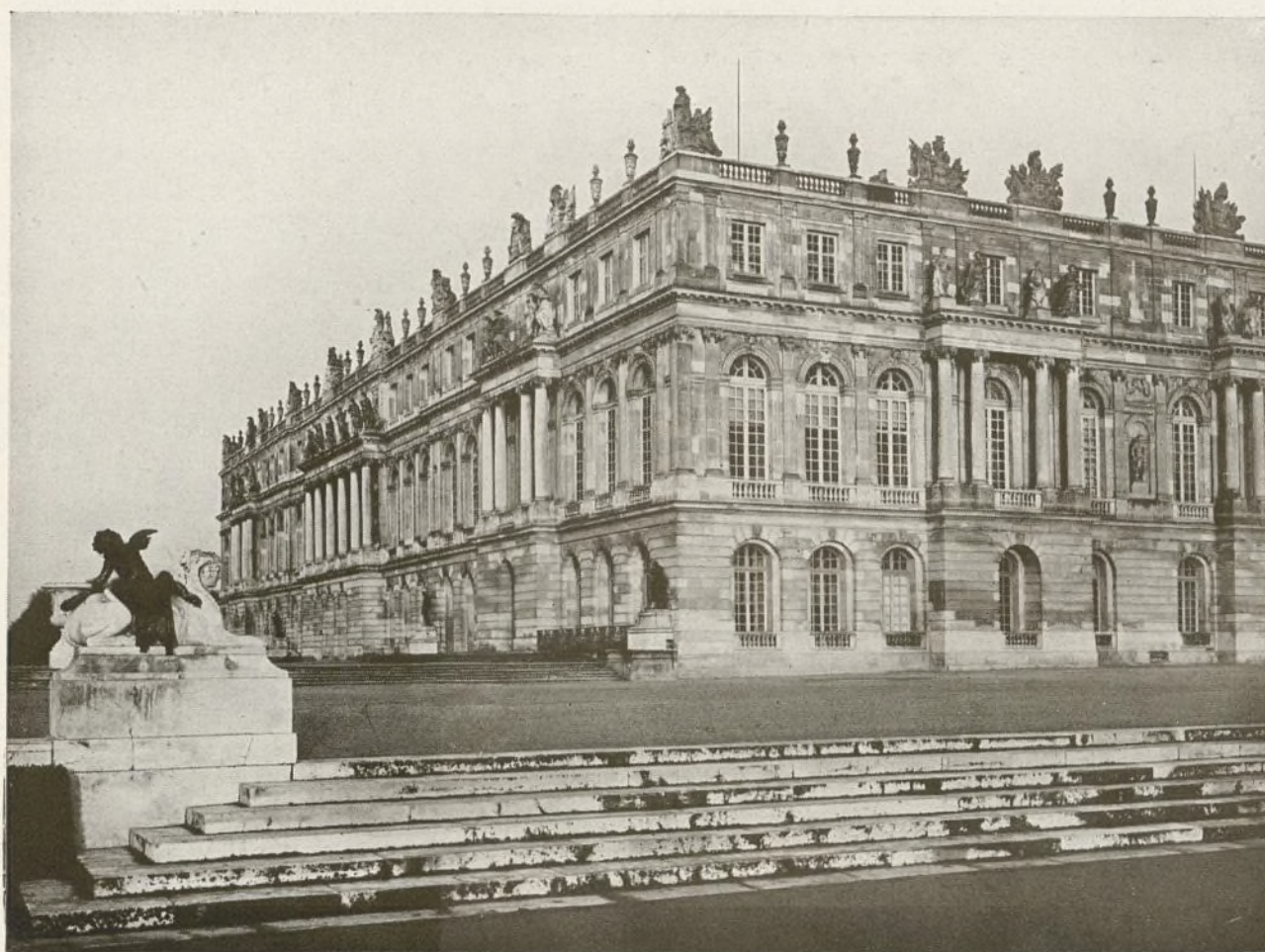
ce qu'ils cherchent surtout parmi ces œuvres de notre grand siècle, que vinrent orner plus tard les grâces du dix-huitième, c'est l'image vraiment parfaite de ce qu'ils goûtent dans notre art national. Il est nécessaire que les Français et les Françaises de notre temps se pénètrent eux-mêmes de sentiments si souvent exprimés autour d'eux, qu'ils apprennent à connaître un trésor national et en sachent à leur tour la noblesse et le prix.

Au milieu de tant de revirements de la mode, qui ont fait successivement sacrifier chez nous des chefs-d'œuvre sans nombre, après tant de destructions et de désastres que nos révolutions ont prodigués, les grands monuments de l'art français nous apparaissent presque partout incomplets ou mutilés. Bien peu conservent en toutes leurs parties l'exacte empreinte de l'époque qui les a créés. Mais une de ces œuvres est demeurée glorieusement intacte, portant en elle l'âme de deux siècles et gardant tous les détails décoratifs qui révèlent l'esprit d'un temps. Versailles, assurément, ne représente pas tout l'art français ; nos cathédrales du moyen âge en montrent un aspect plus émouvant et d'une signification plus haute ; mais cet immense palais, synthèse de l'art monarchique, construit et orné pour l'apothéose d'un règne et d'un régime politique, s'est trouvé à son heure l'apothéose du génie de la nation. Et ce modèle s'impose à tous d'autant plus fortement qu'il dégage les qualités essentielles de ce génie, la mesure, l'harmonie, la grandeur.

Il n'y a pas d'études mieux appropriées à la formation d'une âme française que celles qu'on peut faire



Statue de Louis XIV
Elevée sous Louis-Philippe dans la Cour principale



Le Château vu du Parterre du Midi
A gauche, Sphynx et Enfant, par Sarrazin et Lerambert

à Versailles. L'histoire y parle d'une voix persuasive, parmi les vestiges évocateurs d'un passé qui ne laisse personne indifférent. L'art insinue plus aisément ses leçons dans un cadre d'une unité rigoureuse, où tout démontre à la fois le soin apporté au moindre détail et la subordination parfaite de ce détail à l'ensemble décoratif. Rien n'est plus intéressant que de voir clairement comment de très grands artistes, un Coyzevox ou un Girardon par exemple, se sont humblement soumis à celui de leurs confrères qui interprétait pour eux la pensée ordonnatrice générale du château et des jardins.

Pour méditer sur toutes ces choses et remplir leurs yeux d'une beauté simple et noble, conforme à l'idéal de la race, beaucoup de nos contemporains, et point seulement des artistes, ont pris l'habitude de venir souvent à Versailles. D'autres y séjournent de longues semaines afin de pénétrer peu à peu les secrets d'une esthétique si complètement opposée à celle qu'enseigne aujourd'hui une capitale tumultueuse. Ces heures de retraite sont précieuses pour tous, et c'est comme un culte paisible qui se célèbre entre initiés, dans les allées majestueuses du parc changeantes à chaque saison, ou dans les salles de marbre et d'or pleines de vivants souvenirs.

A ces véritables amis de Versailles, à ces amoureux conscients et avisés, des satisfactions rares sont ménagées. Ce n'est plus qu'un jeu pour eux de ressusciter l'histoire et d'en préciser les plus beaux récits. L'escalier de Mansart les conduit au seuil des appartements royaux. L'antichambre de l'Œil-de-Bœuf leur semble pleine encore de la rumeur des courtisans, du mouvement d'une Cour impatiente de plaire au

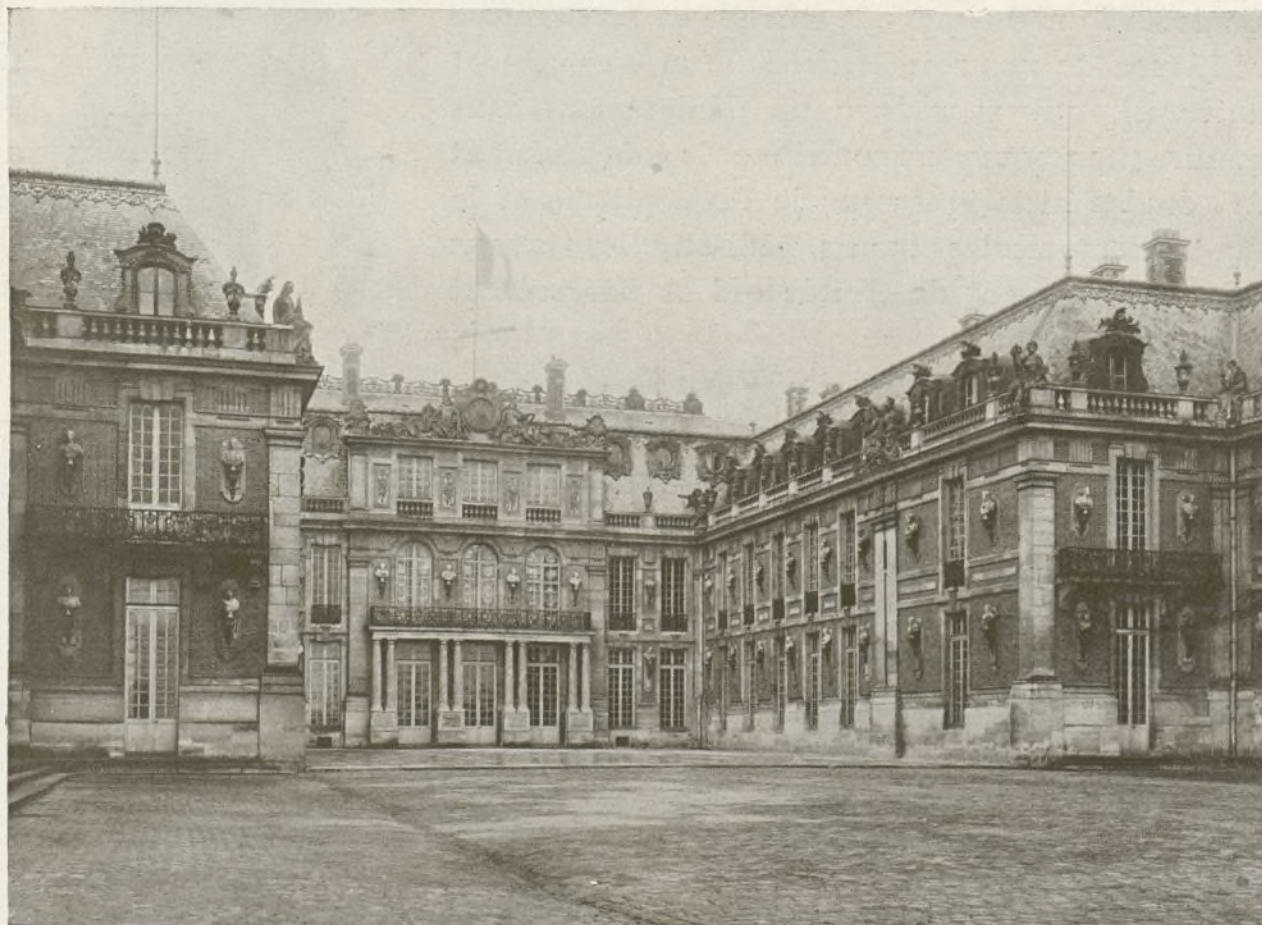
maître. Ils savent que la chambre de parade fut comme le centre de la Monarchie et ils y voient mourir celui qui, par l'éblouissant éclat de sa fortune, avait mérité d'être appelé le Roi-Soleil. En suivant la Grande Galerie, puis les Grands Appartements, ils arrivent à la Chapelle, où ils évoquent le cérémonial des unions royales, les mariages princiers, le baptême des dauphins, et aussi les pompeuses funérailles. Dans l'intimité des cours intérieures, inconnues du public d'aujourd'hui comme de celui de jadis, ce sont d'innombrables cabinets, des pièces secrètes, un dédale de passages et de réduits aux boiseries délicates, où les reines redevenaient de simples femmes, où Louis XV et Louis XVI se livraient à leurs divertissements, à leurs plaisirs si différents ; et pour les visiteurs informés, toutes les anecdotes de l'ancien régime prennent leur explication dans la précision des lieux.

Que de surprises leur sont ménagées ! La création d'art a été ici tellement abondante, pendant deux siècles d'une fécondité incomparable, qu'on y rencontre à chaque instant un

morceau précieux, une idée originale ou sublime que le premier examen n'avait pas révélé. Malgré tant de destructions, malgré les mutilations du vandalisme et les restaurations souvent plus cruelles, les grandes lignes du décor restent debout, et partout l'œil attentif découvre combien le détail a été délicatement soigné. Ce n'est point en vain que, pendant trois règnes, les meilleurs ouvriers du marbre, du bois et du bronze ont travaillé pour des souverains exigeants, en offrant à



L'Entrée du Château de Versailles au XVII^e siècle
D'après une gravure de Pérelle



La Cour de Marbre
Au fond, la chambre de Louis XIV ; à droite, l'appartement de Louis XV

leur demeure les prémices des inventions les plus heureuses et les plus parfaits modèles de tous les arts.

L'œuvre de ces maîtres modestes, de Cucci ou de Verberckt, des Caffieri ou des Rousseau, apparaît d'autant plus importante que nous souffrons davantage de ne point leur connaître de successeurs. Elle n'a pas disparu entièrement ; on cherche même à la mettre mieux en lumière, en supprimant des voisinages fâcheux qui l'ont trop souvent déshonorée. Il faut s'ingénier à la découvrir, car elle est digne d'encadrer tant de chefs-d'œuvre glorieux de la peinture et de la sculpture françaises.

Jamais les « arts mineurs » n'ont fait au « grand art » un cortège plus étroit et n'ont vécu entre eux dans une intimité plus féconde. On en comprendra la raison en sachant que les moindres ouvrages, destinés à prendre place dans un ensemble, étaient conçus par des artistes célèbres, et que Charles Le Brun, l'ordonnateur principal du décor de Versailles, portait le même soin à dessiner un bouton de porte pour les ciseleurs du roi, un lustre ou un tabouret pour l'atelier des Gobelins, qu'à peindre un des vastes plafonds qui allaient immortaliser sa propre renommée.

Parmi les peintres du Château royal, les deux plus grands sont Le Brun et Lemoine, et leur nom efface tous les autres,



Entrée de l'Orangerie, d'après un tableau de M. Larrue

Soumis aux nécessités d'un ensemble décoratif, ils ont su garder dans l'exécution les qualités de leur race et associer, en leurs statues ou en leurs bas-reliefs, la noblesse et la vérité.

Si l'on regarde attentivement tous ces ouvrages qu'on a cru semblables, chacun de leurs auteurs appa-

rait avec son originalité propre, son sentiment personnel, et même avec sa technique particulière. On reconnaît Marsy, Tubi, Coyzevox, Lerambert, Legros, Le Hongre, Girardon et plusieurs autres. Il faut honorer ces vieux maîtres prodigues de chefs-d'œuvre, qui ont fait des jardins de Versailles un véritable musée de la sculpture de leur temps. L'ingratitude dont ils ont souffert trop longtemps nous oblige à leur accorder une juste revanche d'admiration.

Pour s'orienter dans cet immense ensemble, pour reconnaître et classer les œuvres d'art de tout genre qui le

remplissent, il faut un loisir de bien des jours et une continuité de recherche à laquelle peu d'amateurs contemporains sauraient s'astreindre. Aussi Versailles et les Trianons, tant célébrés de confiance aujourd'hui, tant parcourus par les touristes, restent cependant mal connus.



Façade du Château du côté de la ville (Cl. N. D.)

puisque les travaux de Mignard ont disparu. En dehors de leurs œuvres, quelques morceaux de disciples intéressent l'histoire de l'art ; encore peut-on ne prendre qu'un médiocre plaisir à la convention pompeuse d'une école, tout imprégnée de l'esthétique italienne et d'un « académisme » déplorable. Avec les sculpteurs, il n'en va pas de même. Les formules d'école n'ont presque nulle prise sur la robuste originalité de nos artistes.

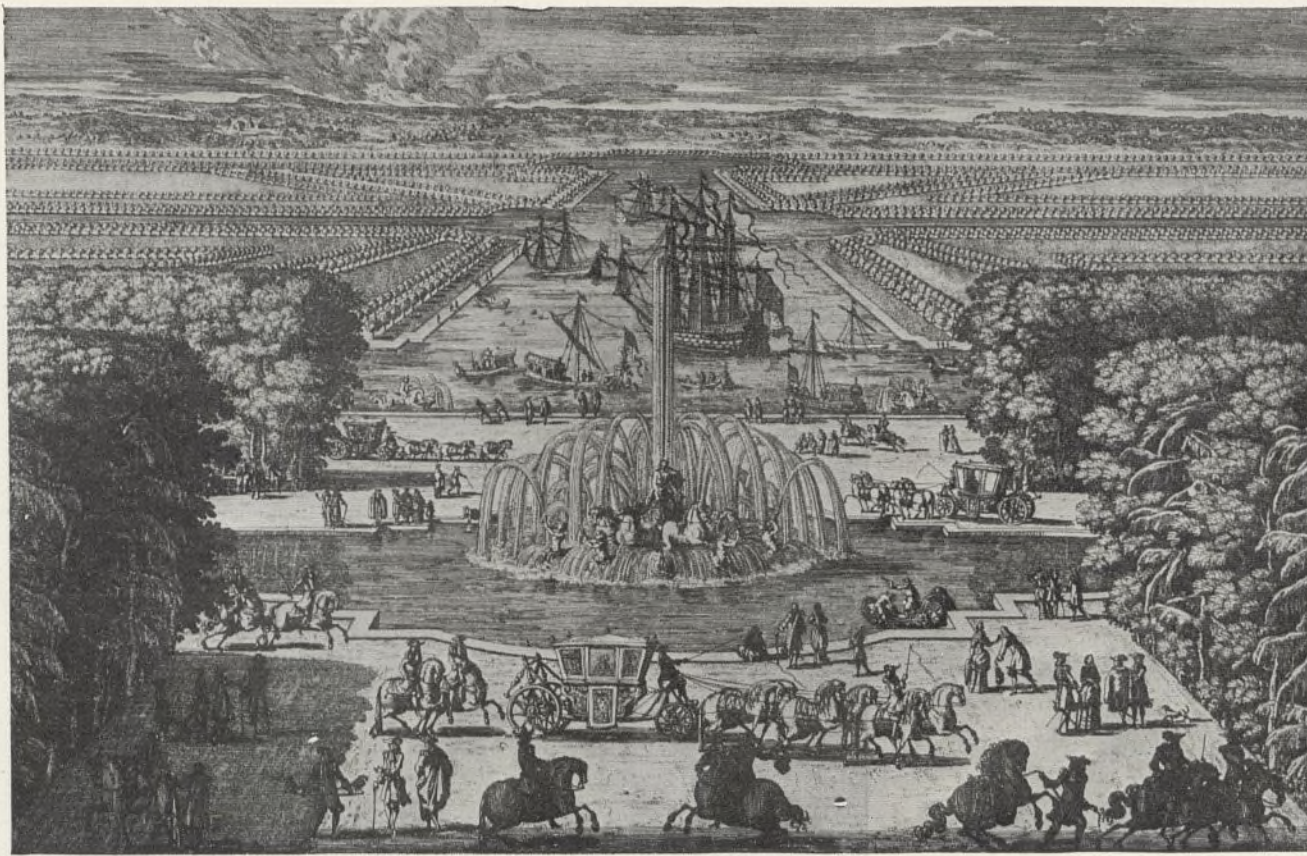
Beaucoup de visiteurs s'égarent dans ces vastes espaces faits à la mesure d'une cour unique par sa magnificence, mais où d'ailleurs tout n'a pas un égal intérêt. Dans le palais, bien des salles aménagées sous Louis-Philippe découragent la curiosité par un amoncellement de peintures historiques, souvent fastidieuses. Dans les jardins, on suit parfois avec fatigue

d'interminables allées, sans que l'on puisse se douter qu'à droite et à gauche se cachent des fontaines et des bosquets, dont l'aimable surprise nous demeure telle qu'elle apparaissait aux contemporains de Louis XIV.

Peu de touristes peuvent se vanter de connaître Versailles. Le visiteur y va toujours d'un pas trop rapide. Non seulement lui échappe l'intimité des choses si lentes à se livrer, mais il passe sans cesse à côté d'œuvres importantes, qu'il s'étonne ensuite de n'avoir pas rencontrées. Pour lui épargner quelques mécomptes et le guider sans perte de temps aux points principaux, nous lui proposerions volontiers un itinéraire.

Gardez-vous, lui dirions-nous, si vous tenez à ménager votre première impression, d'arriver comme on le fait par la Place d'Armes. La cour du Château vous semblerait médiocre et d'une architecture incohérente. Vous la goûterez plus tard, quand vous prendrez la peine d'en regarder les détails. Mais faites traverser la ville à l'auto ; prenez la route de Saint-Cyr, où vous apercevrez le palais dans sa ligne la plus majestueuse, porté sur les puissantes arcades de l'Orangerie de Mansart ; suivez les allées désertes de l'ancien parc, atteignez ce Grand Canal qui le traverse en croix et qu'anima jadis une brillante flottille aux barques dorées, mettez pied à terre au bas des jardins, devant le Bassin d'Apollon.

Personne ne pense à aborder ainsi Versailles. C'est pourtant le chemin qui mène sans préparation fâcheuse, sans rencontre de bâtisses modernes, au centre du domaine de Louis XIV. Il est intact de ce côté et singulièrement révélateur. Déjà le groupe du Char d'Apollon sortant des eaux vous place devant le vaste mythe du Roi-Soleil, dont le symbolisme remplit Versailles. Ne redoutez pas cette mythologie antique fort galamment francisée ; si vous en acceptez aussitôt la donnée première, elle finira par vous intéresser. Rien ne dérange votre impression quand vous montez le Tapis-Vert, l'Allée Royale, comme on disait autrefois, toujours bordée de ses vases et



Le Bassin d'Apollon et le Grand Canal, d'après une gravure de Péréle (XVII^e siècle)



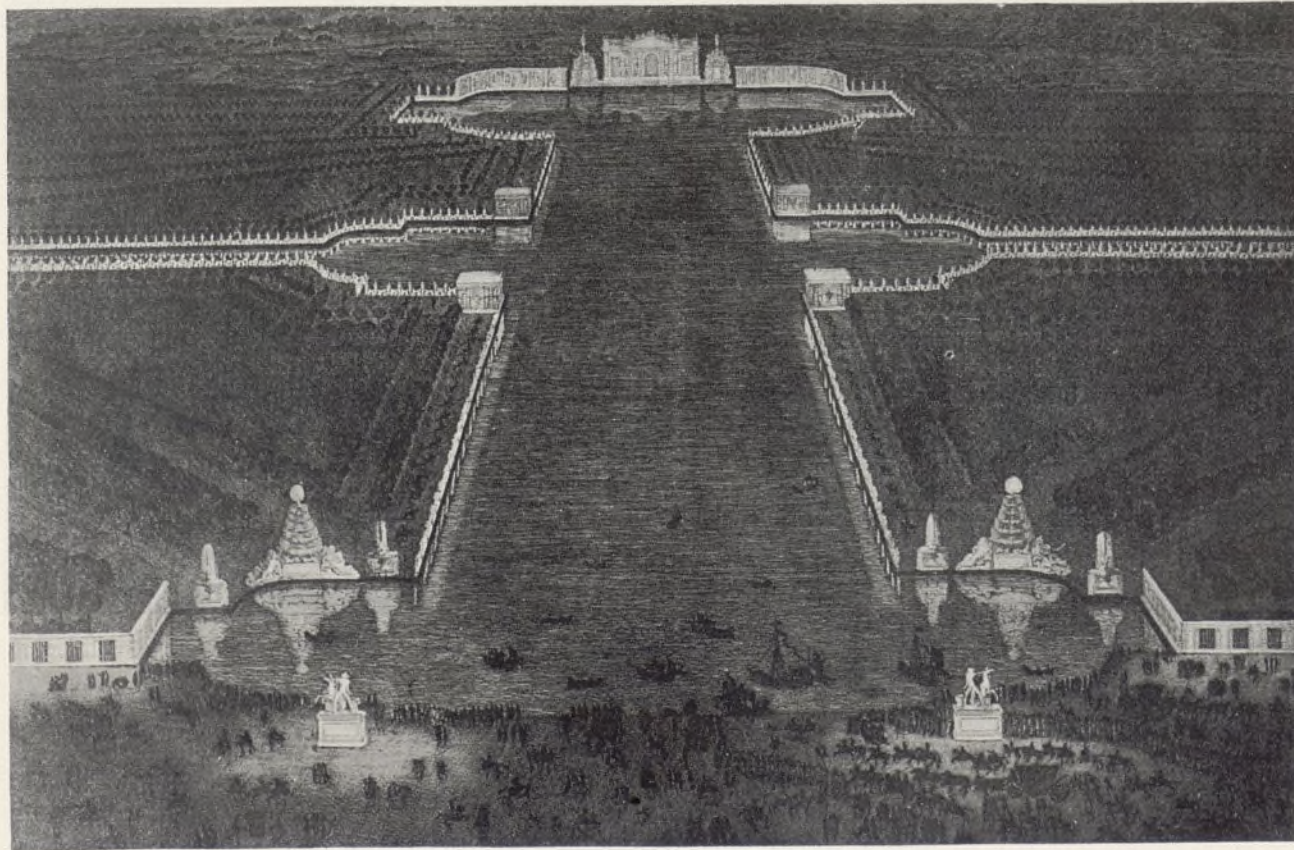
Au Parterre d'eau (Tableau de M. Henri de Nolhac)

de ses statues. Au bout de la perspective, le Château étroit, bas, et pourtant de belle ligne, dresse sur la hauteur une silhouette inattendue. Vous passez auprès des bosquets grillés où les marbres blancs luisent doucement dans la verdure. A l'endroit où furent jadis les pavillons des Dômes, restent de délicats balustres autour d'un bassin et, sur des socles, quelques pures figures de femmes comme l'*Aurore* de Magnier ou la *Galatée* de Tubi.

Vous vous demandez à quoi servait, de l'autre côté de l'allée, cette élégante Colonnade. Maintes fois, au temps de Dangeau qui le raconte, la Cour y venait faire collation, en écoutant les musiciens de Lulli. Plus d'un bosquet, plus d'un groupe sculpté, ceux des Quatre Saisons par exemple, au milieu des bassins qu'ils nomment, mériteraient d'être cherchés à travers les allées profondes, où vous savez qu'à certains jours monte, sous les hautes voûtes de feuillage, le jet multiplié des eaux.

Le grand parterre de fleurs, dédié à Latone, mère d'Apollon, se déploie devant vous, avec ses dessins géométriques, ses rampes harmonieuses, qu'alourdit à peine la grandeur exagérée des ifs. Les vases, les termes, les statues appuyées aux charmilles taillées, semblent nécessaires à ce décor, où l'art a discipliné la nature pour l'orner encore des œuvres du génie humain.

Cette fois, les dernières terrasses franchies, l'esprit est préparé, par l'architecture de Le Nôtre, à comprendre celle de Mansart. Voici le Château dans toute son ampleur, avec ses deux ailes en retrait, auxquelles la différente disposition des terrains enlève la monotonie sans nuire à l'équilibre de l'ensemble. C'est bien la plus imposante façade de palais qu'il y ait au monde, et Louis XIV a laissé, dans ces pierres alignées pour des siècles, l'image de cette monarchie française qui moins qu'elles a pu durer. Observez que le comble de la Chapelle, jadis doré, a perdu son fin clocheton qui l'empêchait de ressembler à un catafalque. Constatez que les trophées des toits, rétablis depuis peu sur les hautes balus-



Illumination du Grand Canal (Fêtes de Versailles, 1674)
d'après une gravure de Lepautre

MUSÉE DE VERSAILLES



LA REINE MARIE-ANTOINETTE

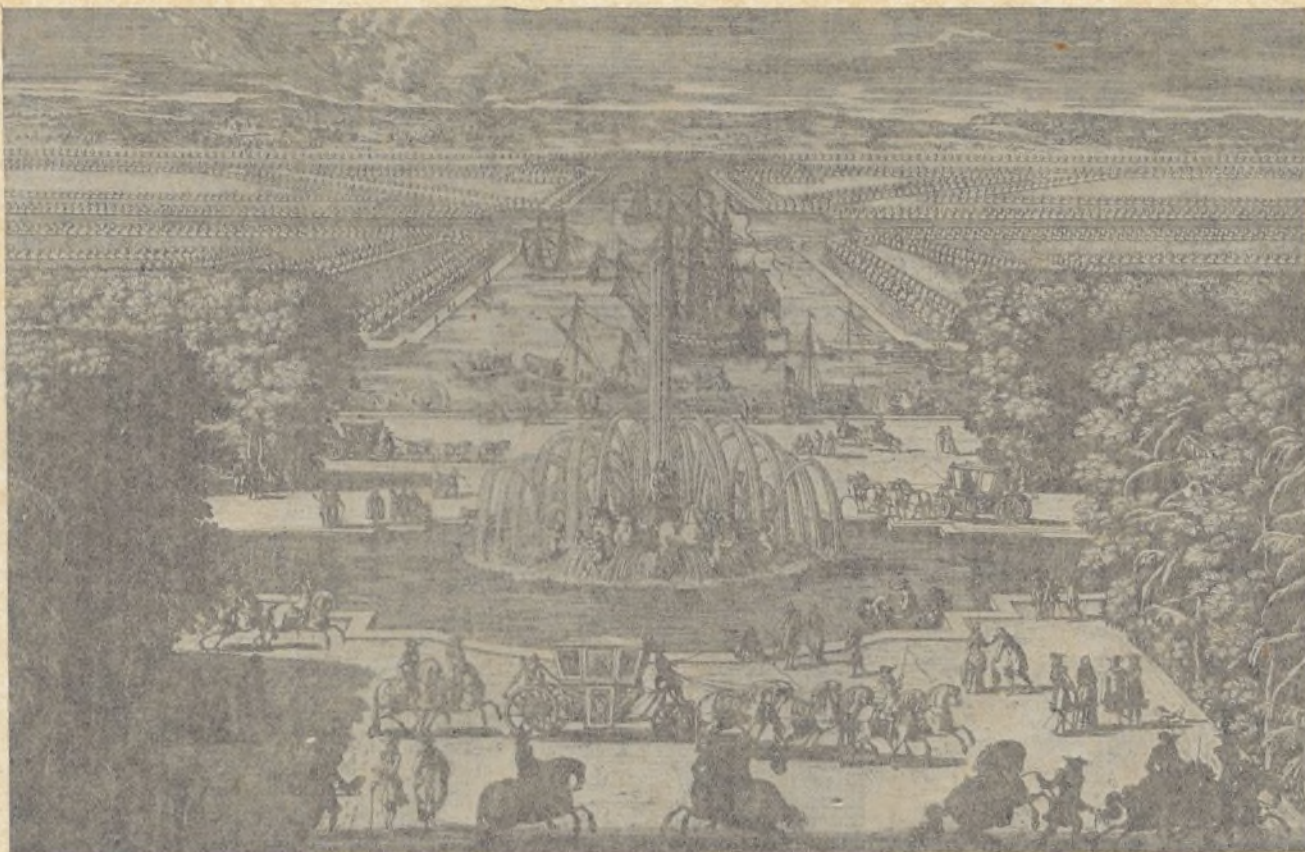
Par M^{me} VIGÉE-LEBRUN

d'interminables allées, sans que l'on puisse se douter qu'à droite et à gauche se cachent des fontaines et des bosquets, dont l'aimable surprise nous demeure telle qu'elle apparaissait aux contemporains de Louis XIV.

Peu de touristes peuvent se vanter de connaître Versailles. Le visiteur y va toujours d'un pas trop rapide. Non seulement lui échappe l'intimité des choses si lentes à se livrer, mais il passe sans cesse à côté d'œuvres importantes, qu'il s'étonne ensuite de n'avoir pas rencontrées. Pour lui épargner quelques mécomptes et le guider sans perte de temps aux points principaux, nous lui proposerions volontiers un itinéraire.

Gardez-vous, lui dirions-nous, si vous tenez à ménager votre première impression, d'arriver comme on le fait par la Place d'Armes. La cour du Château vous semblerait médiocre et d'une architecture incohérente. Vous la goûterez plus tard, quand vous prendrez la peine d'en regarder les détails. Mais faites traverser la ville à l'auto ; prenez la route de Saint-Cyr, où vous apercevrez le palais dans sa ligne la plus majestueuse, porté sur les puissantes arcades de l'Orangerie de Mansart ; suivez les allées désertes de l'ancien parc, atteignez ce Grand Canal qui le traverse en croix et qu'anima jadis une brillante flottille aux barques dorées, mettez pied à terre au bas des jardins, devant le Bassin d'Apollon.

Personne ne pense à aborder ainsi Versailles. C'est pourtant le chemin qui mène sans préparation fâcheuse, sans rencontre de bâtisses modernes, au centre du domaine de Louis XIV. Il est intact de ce côté et singulièrement révélateur. Déjà le groupe du Char d'Apollon sortant des eaux vous place devant le vaste mythe du Roi-Soleil, dont le symbolisme remplit Versailles. Ne redoutez pas cette mythologie antique fort galamment francisée ; si vous en acceptez aussitôt la donnée première, elle finira par vous intéresser. Rien ne dérange votre impression quand vous montez le Tapis-Vert, l'Allée Royale, comme on disait autrefois, toujours bordée de ses vases et



Le Bassin d'Apollon et le Grand Canal, d'après une gravure de Péréllé (XVII^e siècle)



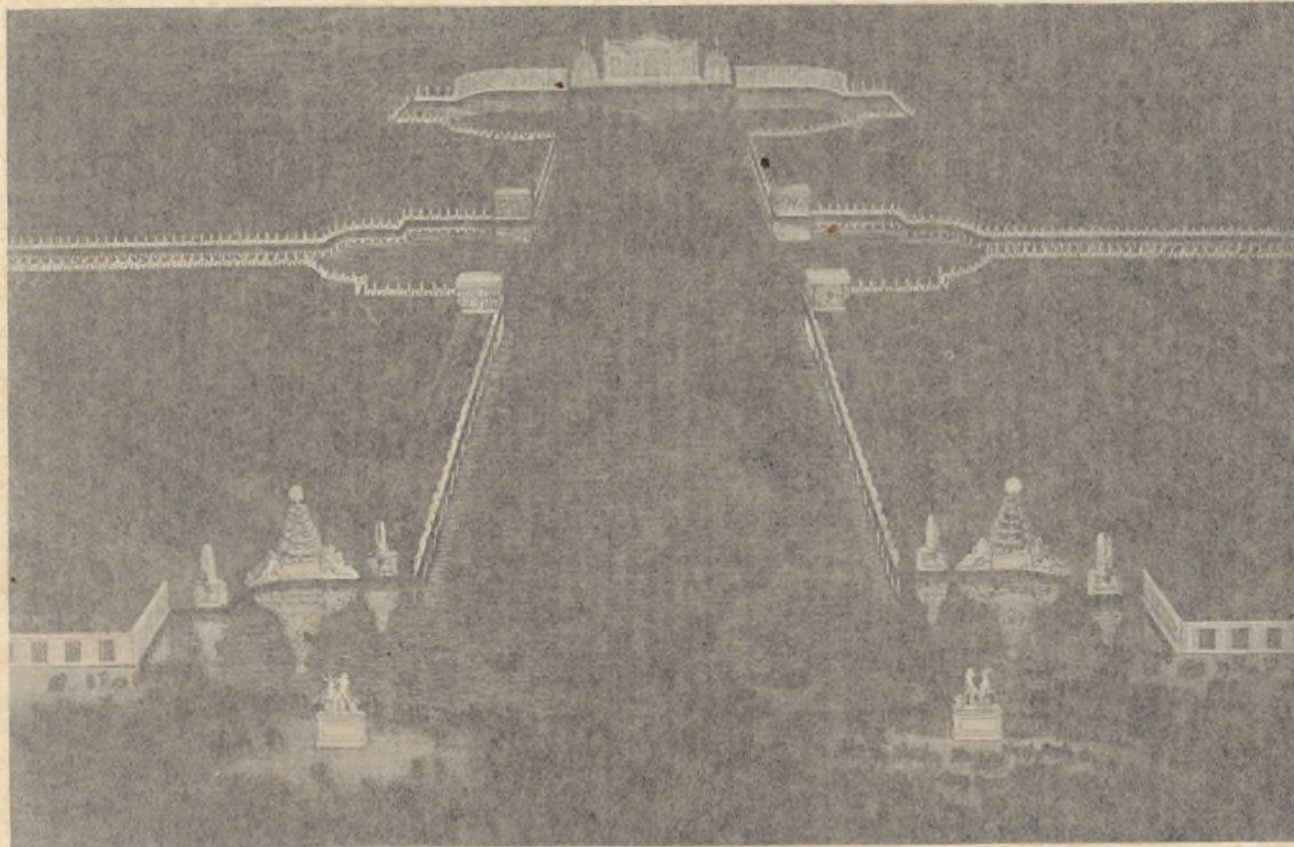
Au Parterre d'eau (Tableau de M. Henri de Nolhac)

de ses statues. Au bout de la perspective, le Château étroit, bas, et pourtant de belle ligne, dresse sur la hauteur une silhouette inattendue. Vous passez auprès des bosquets grillés où les marbres blancs luisent doucement dans la verdure. A l'endroit où furent jadis les pavillons des Dômes, restent de délicats balustres autour d'un bassin et, sur des socles, quelques pures figures de femmes comme l'*Aurore* de Magnier ou la *Galatée* de Tubi.

Vous vous demandez à quoi servait, de l'autre côté de l'allée, cette élégante Colonnade. Maintes fois, au temps de Dangeau qui le raconte, la Cour y venait faire collation, en écoutant les musiciens de Lulli. Plus d'un bosquet, plus d'un groupe sculpté, ceux des Quatre Saisons par exemple, au milieu des bassins qu'ils nomment, mériteraient d'être cherchés à travers les allées profondes, où vous savez qu'à certains jours monte, sous les hautes voûtes de feuillage, le jet multiplié des eaux.

Le grand parterre de fleurs, dédié à Latone, mère d'Apollon, se déploie devant vous, avec ses dessins géométriques, ses rampes harmonieuses, qu'alourdit à peine la grandeur exagérée des ifs. Les vases, les termes, les statues appuyées aux charnelles taillées, semblent nécessaires à ce décor, où l'art a discipliné la nature pour l'orner encore des œuvres du génie humain.

Cette fois, les dernières terrasses franchies, l'esprit est préparé, par l'architecture de Le Nôtre, à comprendre celle de Mansart. Voici le Château dans toute son ampleur, avec ses deux ailes en retrait, auxquelles la différente disposition des terrains enlève la monotonie sans nuire à l'équilibre de l'ensemble. C'est bien la plus imposante façade de palais qu'il y ait au monde, et Louis XIV a laissé, dans ces pierres alignées pour des siècles, l'image de cette monarchie française qui moins qu'elles a pu durer. Observez que le comble de la Chapelle, jadis doré, a perdu son fin clocheton qui l'empêchait de ressembler à un catafalque. Constatez que les trophées des toits, rétablis depuis peu sur les hautes balus-



Illumination du Grand Canal (Fêtes de Versailles, 1674)
d'après une gravure de Lepautre

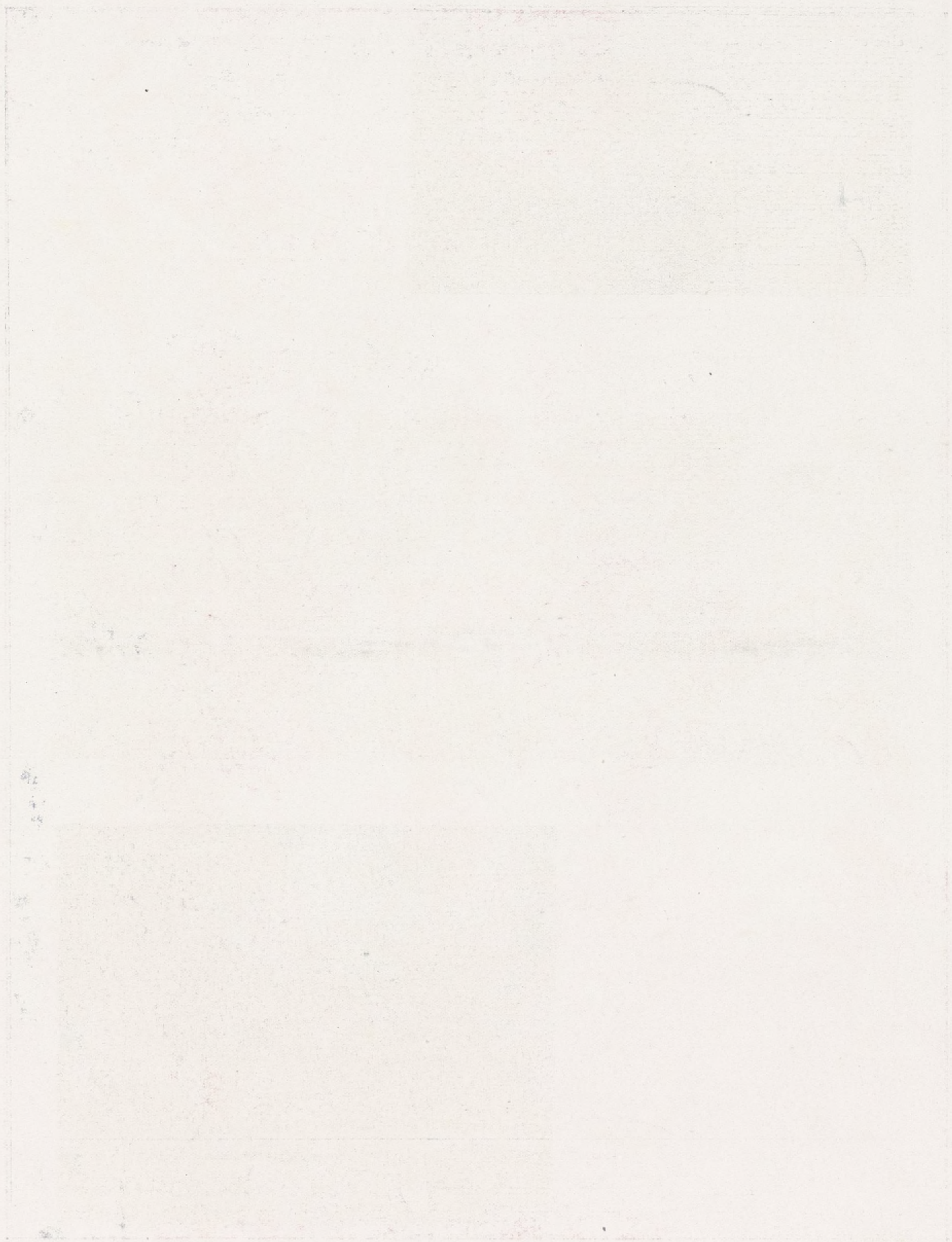
MUSÉE DE VERSAILLES



LA REINE MARIE-ANTOINETTE

Par Mme VIGÉE-LEBRUN

Ayuntamiento de Madrid

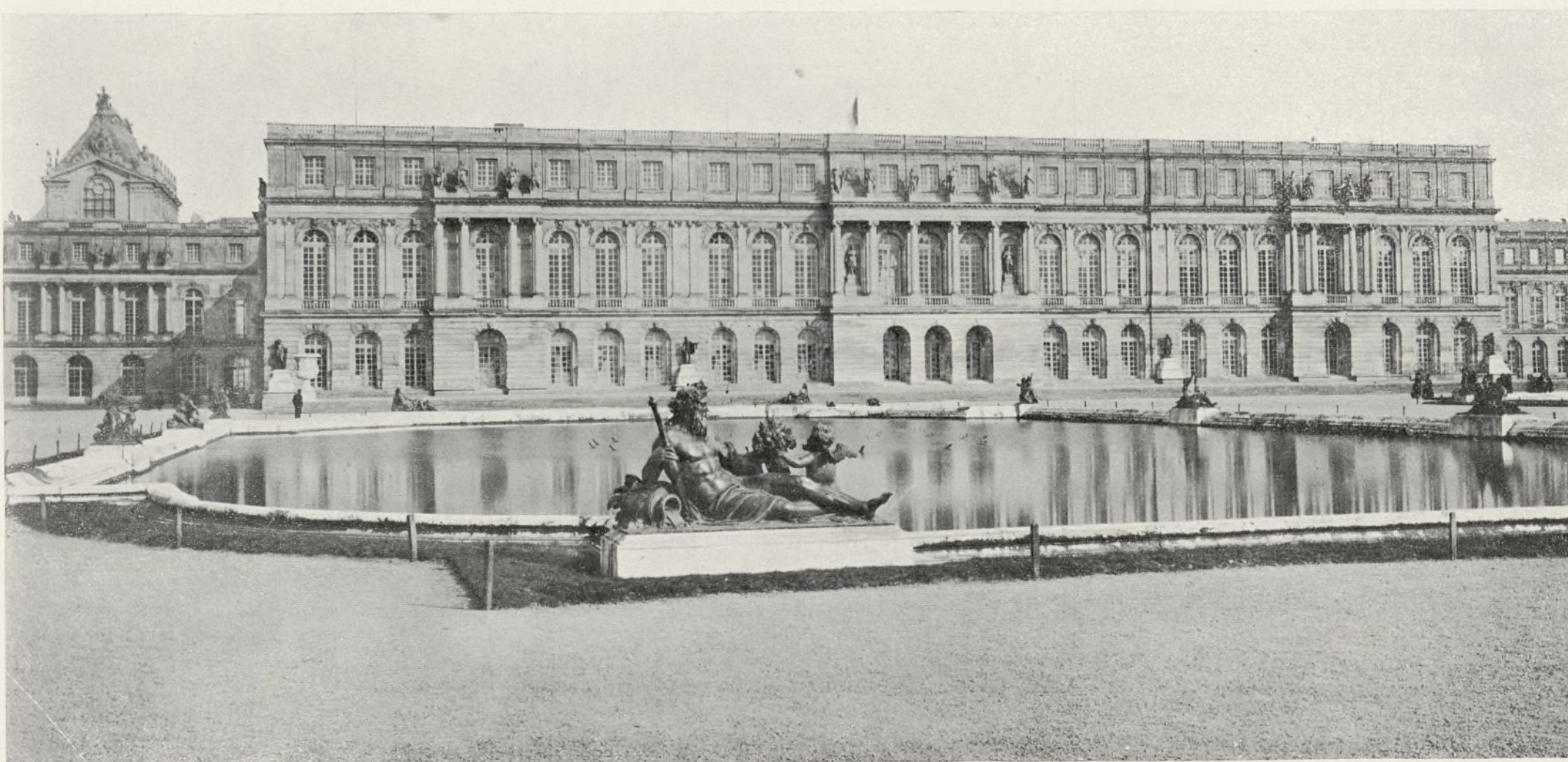




Le Château vu du Parterre de Latone (XVII^e siècle), d'après une gravure de Pérille

entrant dans le parc, l'esprit obsédé des petits vers charmants d'Alfred de Musset. Elles ne sont pas trois, ces marches fameuses, elles sont sept, et n'ont, d'ailleurs, que des taches roses ; mais ce sont là des licences qu'on pardonne aisément au poète. On l'excuse moins facilement d'avoir si peu compris, si médiocrement chanté l'œuvre de nos grands artistes, dont la mythologie inconnue lui a semblé ridicule. Osez donc dire ici « l'ennuyeux parc de Versailles », au milieu de ces perfections si variées et devant la puissante construction de pierre qu'est l'Orangerie ? Ne tombe-t-elle pas comme une falaise, découvrant le plus splendide horizon ? Et les coteaux de Satory, qui encadrent de bois l'immense miroir de la pièce d'eau des Suisses, ne composent-ils pas un de ces paysages infiniment nobles, tels qu'en rêva Puvis de Chavannes ?

Dans l'axe opposé des jardins, est un lac de proportions moindres, mais tout bordé d'archi-



Le Château vu du Parterre d'eau (Cl. N. D.)

trades, rompent l'ennui d'une ligne trop sévère.

Autour des deux immenses bassins, où toute cette splendeur se reflète sans être brisée, les frères Keller, fondeurs de l'Arsenal de Paris, ont fondu en bronze de canon les plus nobles figures qu'ait modelées la sculpture du Grand Siècle. Images symboliques des fleuves et des rivières de la France, nymphes et génies de nos sources sont bien à leur place, au centre de ces jardins voués par leur créateur au triomphe des eaux. Penchez-vous sur le socle pour lire le nom des bons sculpteurs qui les ont faites : Coyzevox, Tubi, Legros, Le Hongre... Ce sont les mêmes artistes qui ont dressé les beaux marbres des parterres et qui n'ont pas dédaigné même de travailler aux statues de pierre des façades et à ces modestes mascarons des arcades, où tout un symbolisme ingénieux s'est exprimé. Mais ici trop souvent la restauration a sévi, l'œuvre originale a disparu. Ne regardons pas de trop près, et passons.

Gagnons la terrasse de l'Orangerie par le degré que gardent les jolis « sphinx aux enfants ». Là-bas, sur notre droite, sont « les marches de marbre rose » que vous cherchiez peut-être en



Un Dimanche à Versailles (Tableau de M. R. Bloss)

jecture ; c'est le Bassin de Neptune, qui attire la foule, les tours de fêtes, autour de ses féeriques jeux d'eau. Pour l'aller trouver, vous rencontrez sur votre chemin le Parterre du Nord, la Fontaine de la Pyramide, le « Bain des nymphes de Diane » avec le merveilleux bas-relief de Girardon, les fontaines de l'Allée d'eau, que soutiennent des enfants de bronze (les populaires « Marmousets »), le Bassin du Dragon, toute une série de motifs ingénieux et très divers, qui appartiennent à la première époque des fantaisies grandioses du Roi.

On remonte pour entrer dans la Cour Royale, derrière la statue équestre que le roi Louis-Philippe éleva au roi Louis XIV.

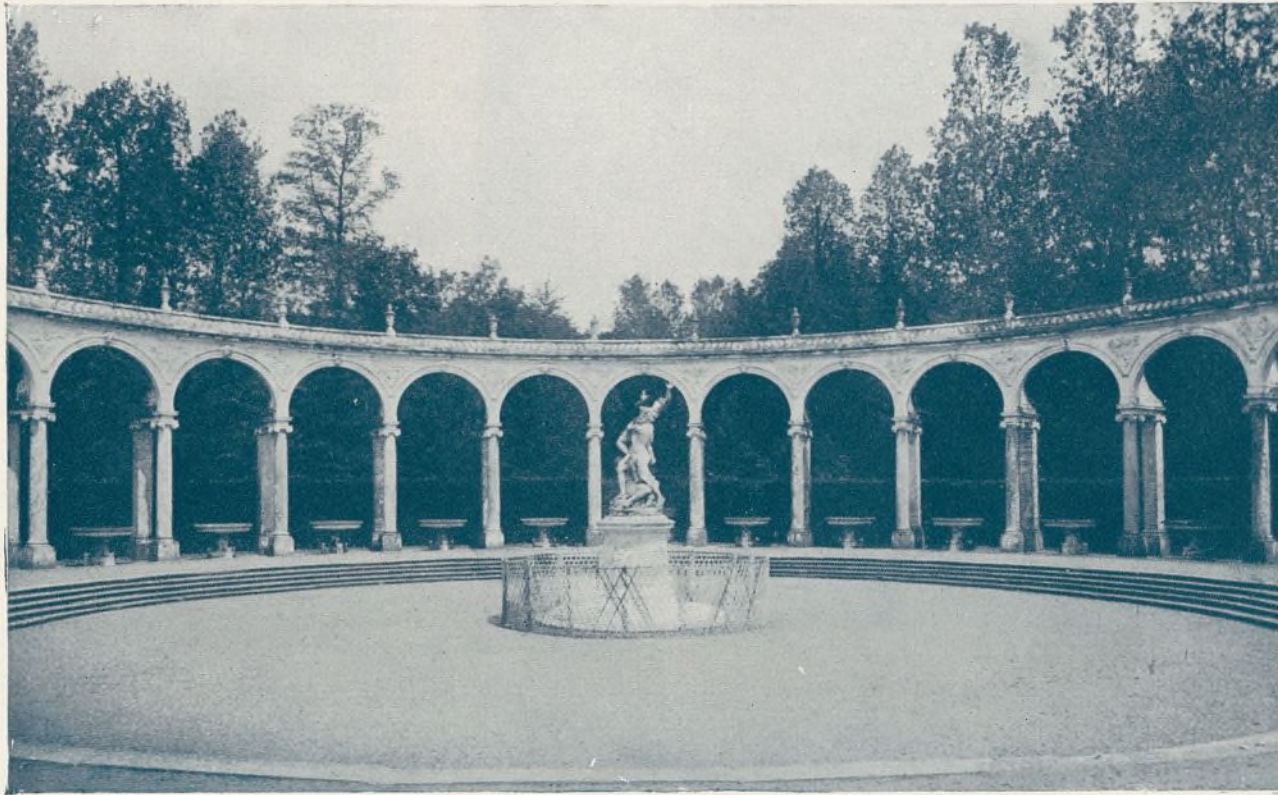
Là même, jadis, s'ouvrait la grille qui séparait cet espace de l'avant-cour des Ministres. Les deux pavillons sont du dessin de Gabriel. Ces colonnades et ces frontons furent le fâcheux commencement d'une reconstruction du Château entre-

Goûtez cette cour charmante, qui fut si près de disparaître. L'époque de Louis XIII y maria la brique rose à la pierre blonde, et les murs sont encore, en partie, ceux du petit rendez-vous de chasse du fils d'Henri IV. Mais

combien y ajouta le jeune Louis XIV ! Pavé de marbre, bustes fixés au mur, balcons dorés, combles sculptés, statues adorablement assises par couples sur les balustrades, tout cela est du temps. Ajoutons que les ornements de plomb des toits étaient dorés et contribuaient à l'élégante richesse de ce décor, que le Roi avait toujours sous les yeux.

On comprend que Louis XIV ait tenu à conserver intact le petit château où il avait donné les fêtes de sa

jeunesse, belles fêtes d'amour en l'honneur de M^{me} de La Vallière et de M^{me} de Montespan. Il s'est borné à le faire envelopper par les grandes constructions du côté des jardins. Au premier étage, au centre de tout Versailles, s'ouvrent les trois fenêtres de la



La Colonnade

Au centre, l'Enlèvement de Proserpine, par Girardon



Les Grandes Eaux du Bassin de Neptune (Cl. N. D.)

prise sous Louis XV, interrompue par la Révolution et reprise, pour le pavillon de gauche, sous Napoléon. Le projet abandonné exigeait la destruction de cette délicate merveille qu'est la Cour de Marbre.

chambre royale. C'est là qu'expira le Grand Roi dans son lit de parade, le 1^{er} septembre 1715, après soixante-douze ans de règne. Au balcon de cette pièce, le 6 octobre 1789, alors que le Château était envahi par l'émeute, Marie-Antoinette apparut, belle de

tout son courage, parmi les cris de mort de la populace....

Les souvenirs glorieux, galants ou tragiques de notre histoire se pressent dans la mémoire, dès qu'on a franchi le seuil royal. Il faut lire à Versailles Saint-Simon, Dangeau, le

Roi, et les deux salles des gardes ouvrent sur le même palier.

L'escalier desservait une troisième salle des gardes, la plus vaste, qu'on nommait le « magasin » et qui était le poste central. On la traversait pour gagner l'aile du Midi,



Les Grandes Eaux du Bassin de Latone (Cl. N. D.)

duc de Luynes, le duc de Croy, et les autres chroniqueurs de la Cour de France. Leurs récits y prennent une vie singulière, en même temps que le décor du palais s'explique et s'anime à leurs voix.

Comment entraient-ils chez le Roi? Deux grands escaliers y conduisaient, de chaque côté de la Cour Royale, dont trois arcades très distinctes marquent les accès. L'un, l'Escalier des Ambassadeurs, tout de marbre et de bronze doré, avec un plafond de Le Brun, a disparu sous Louis XV, après avoir servi seulement aux réceptions solennelles d'envoyés étrangers, au cortège des processions religieuses et aux grandes fêtes de la Cour.

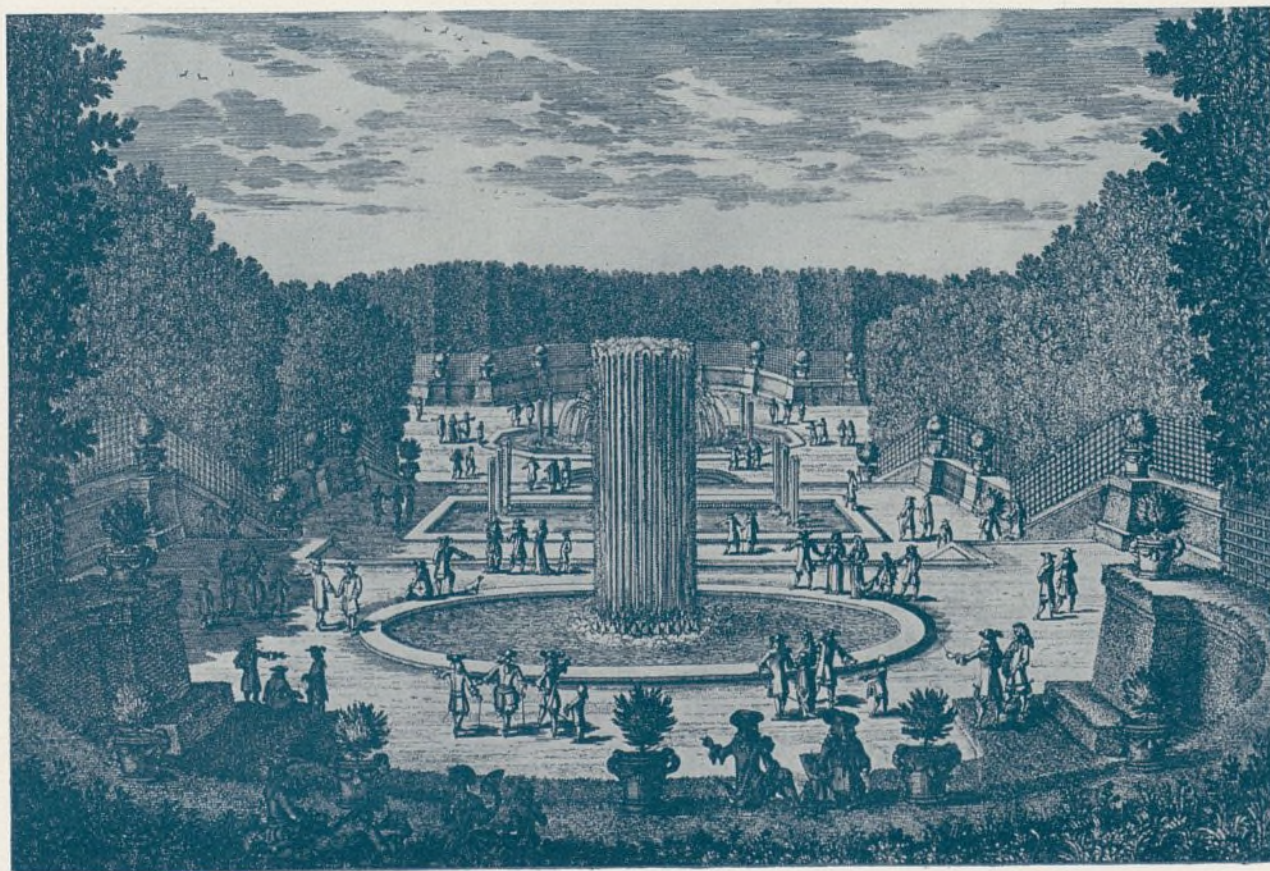
L'escalier d'usage quotidien est conservé. Moins majestueux, de dimensions deux fois moindres, il est aussi entièrement décoré de marbre, et Mansart l'a construit au moment où se sont achevés les Appartements de la Reine. Il y donne entrée, en même temps qu'à ceux du

où habitaient les princes du sang, et qui avait ses accès indépendants par la petite cour dite Cour des Princes et par un bel escalier de pierre, le seul morceau à peu près intact

aujourd'hui de toute cette partie du Château. Elle s'est trouvée, en effet, transformée entièrement par l'installation du musée de Louis-Philippe. Le « magasin » est devenu une salle napoléonienne, et la *Distribution des aigles à l'armée*, par David, étonne qui l'aperçoit du seuil de l'Escalier de Marbre. La salle des Cent-Suisses a été consacrée aux souvenirs militaires de 1792, et la vaste Galerie des Batailles, où sont réunies les images des victoires françaises, occupe l'emplacement

de trois étages de logements, dont l'étage princier devait renfermer des merveilles de décoration impitoyablement détruites.

Visiteurs qui ne cherchez que le Versailles monarchique



Les Trois Fontaines (XVII^e siècle), d'après une gravure de Péréllé

et les ouvrages de l'art ancien, vous pouvez négliger toute cette aile du Château, comme l'aile correspondante du Nord. L'empressement fidèle du public des dimanches compensera votre dédain. Vous reprochez au Musée historique (et peut-être en cela manquez-vous d'équité) d'avoir masqué à plusieurs générations le véritable intérêt de Versailles, et vous ne pardonnez pas au Roi-Citoyen d'avoir mis sans discrétion son chiffre à côté de celui du Roi-Soleil... Une discussion sur ce point nous entraînerait loin. Quelque maladroite qu'elle ait été, l'intervention de Louis-Philippe a eu tout au moins le mérite de sauver les bâtiments de Versailles, en les consacrant à leur noble destination de musée national. Son œuvre doit être rectifiée; reconnaissons qu'elle fut nécessaire.

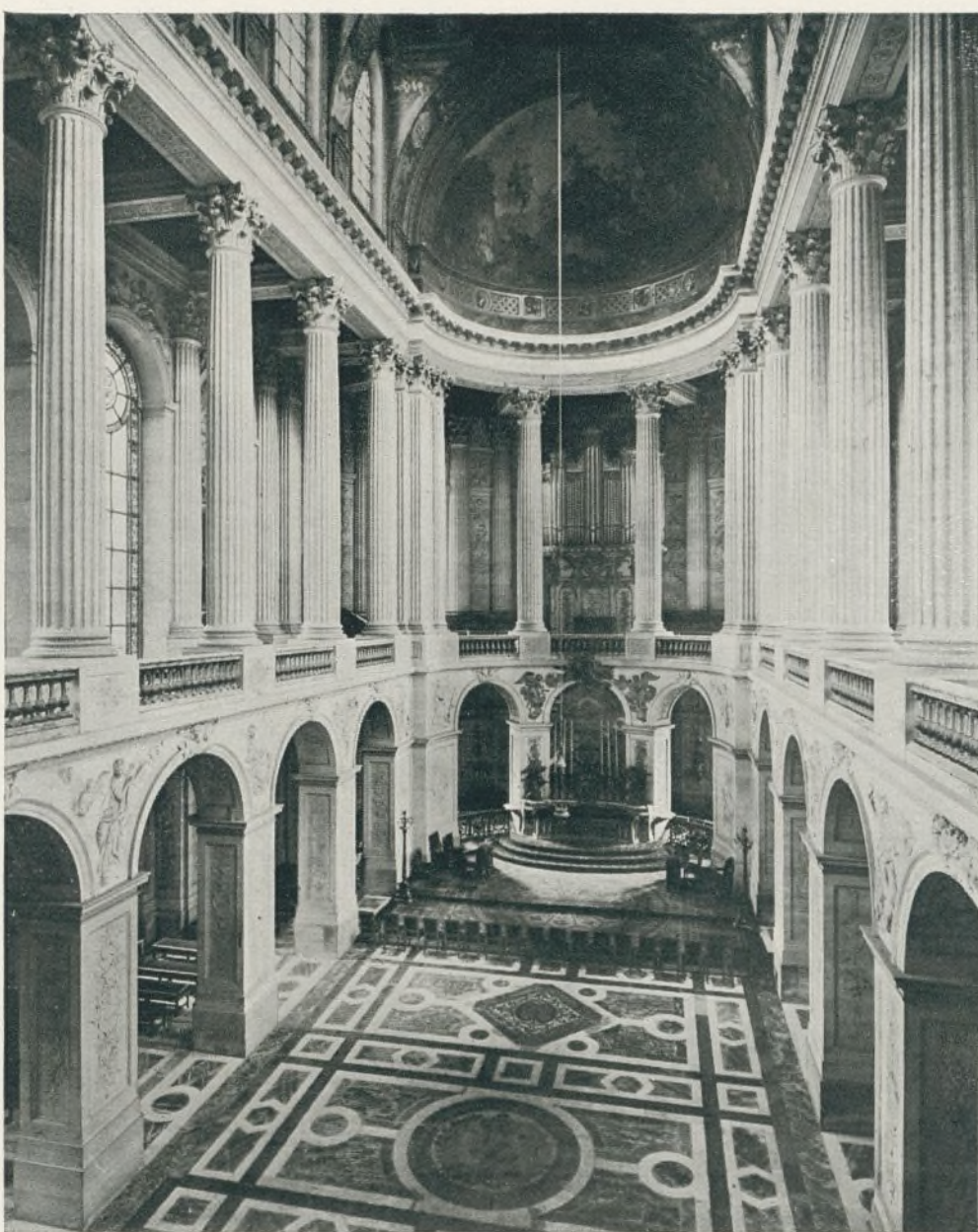
On ne peut excuser cependant des destructions totales et inutiles, comme le fut celle de l'Appartement de M^{me} de Maintenon. Il s'offre dès le palier de marbre, en face de l'entrée des Appartements du Roi. Que ne donnerions-nous pas pour retrouver au moins quelques traces du décor au milieu duquel a vécu la seconde épouse de Louis XIV! On vient de remettre ici des portraits d'elle et ceux de ses contemporains; ce n'est qu'une réparation insuffisante. Mais échappons, puisque cela nous est facile, aux regrets qu'accumule pour nous, à Versailles, le vandalisme d'un temps sans goût; les Appartements de la Reine nous introduiront aux anciennes parties conservées, où rien, nous l'espérons, ne choquera plus trop péniblement le visiteur.

Il n'y a pas longtemps que les Grands Appartements ont perdu l'aspect sévère de musée de peinture, que les installations Louis-Philippe leur avaient infligé. La Salle des Gardes,



L'Escalier de Marbre
D'après un tableau de M. Larrue

toute de marbre, avec son plafond de Noël Coypel, n'avait pas changé; on y revivait la scène du 6 octobre, où la populace montée par l'escalier voisin, lutait, dans un corps à corps tragique, avec les gardes de la Reine. Mais, dans l'appartement même, une fâcheuse série de grands



Chapelle du Château de Versailles (Architecture de Mansart)
Vue prise de la Tribune Royale

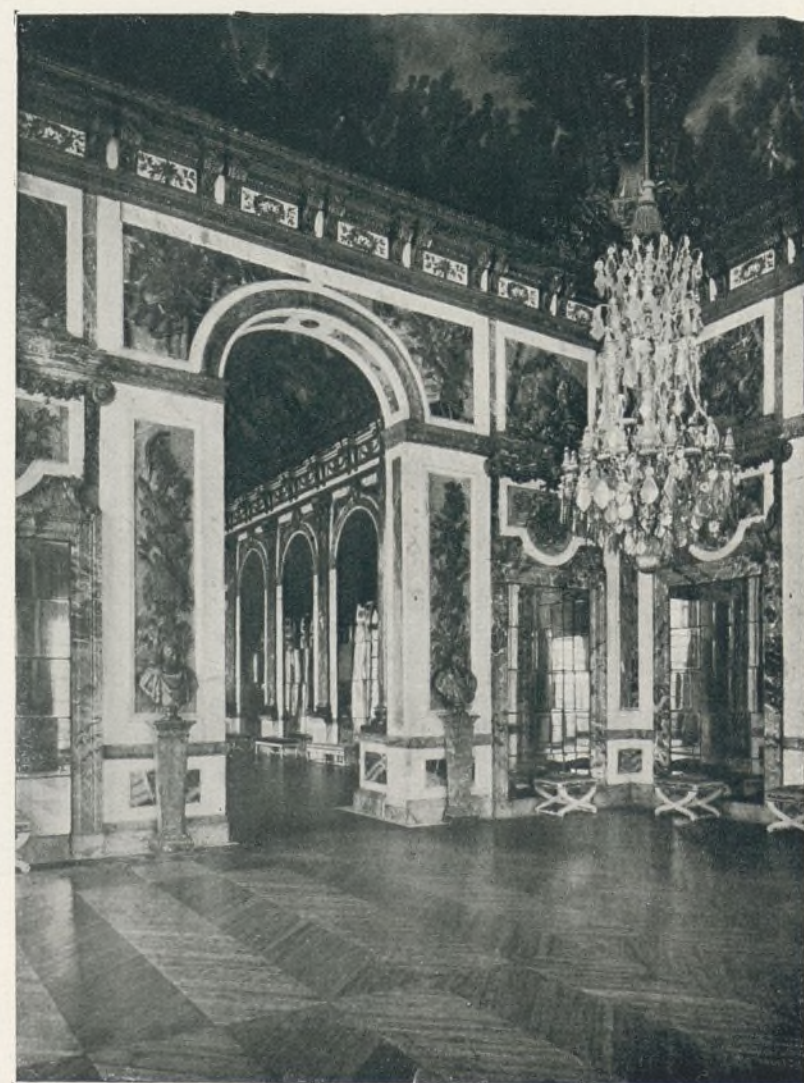
rieux du règne de Louis XIV et l'un des arts les plus beaux que ce prince ait protégés. Elles forment, avec les plafonds intacts et les tapis de la Savonnerie récemment posés, un ensemble harmonieux et coloré, où la véritable satisfaction de l'œil et de l'esprit vient de la réunion d'œuvres de la même époque, conçues sous la même inspiration et souvent par les mêmes artistes. S'il s'y ajoutait quelques beaux meubles, même en petit nombre, la leçon de décoration française serait complète.

La chambre à coucher de la Reine met sous nos yeux un art différent. Elle a été refaite au XVIII^e siècle. La reine Marie Leczinska, conseillée par Gabriel le père, cessa de se plaire dans la chambre d'aspect un peu grave qui avait été celle de la reine Marie-Thérèse, de la dauphine de Bavière et de la duchesse de Bourgogne. Pour cette pièce fort importante

dans la vie de la Cour, on décida d'un décor nouveau, que le sculpteur Verberckt fut appelé à produire. Il refit, en 1734, toute la boiserie; Boucher peignit aux voussures les quatre vertus des reines; De Troy et Natoire placèrent en dessus de porte des allégories à la mater-

tableaux d'histoire, tous poussés au noir, attristait les murs. Les meilleurs étaient des cartons de tapisseries des Gobelins du temps de Louis XIV, retrouvés en morceaux, au XIX^e siècle, dans les greniers de la manufacture, rétablis et restaurés tant bien que mal afin de couvrir les parois des anciens appartements royaux. Pour cette installation barbare, on avait détruit de délicates boiseries, saccagé des merveilles. La démolition partielle de la chambre de la Reine avait coûté deux mille francs à la cassette de Louis-Philippe; il en faudra cinquante mille pour lui restituer sa beauté...

On y travaille, et déjà l'appartement est transformé. Dans l'antichambre et le cabinet, les sombres cartons de tapisseries ont cédé la place aux tentures elles-mêmes. D'admirables pages de l'*Histoire du Roi*, replacées sur des murs auxquels elles s'adaptent exactement, rappellent à la fois les épisodes glo-



Salon de la Paix
Architecture de Mansart. Décoration de Le Brun

MUSÉE DE VERSAILLES



MADAME ROYALE ET SON FRÈRE LE DAUPHIN

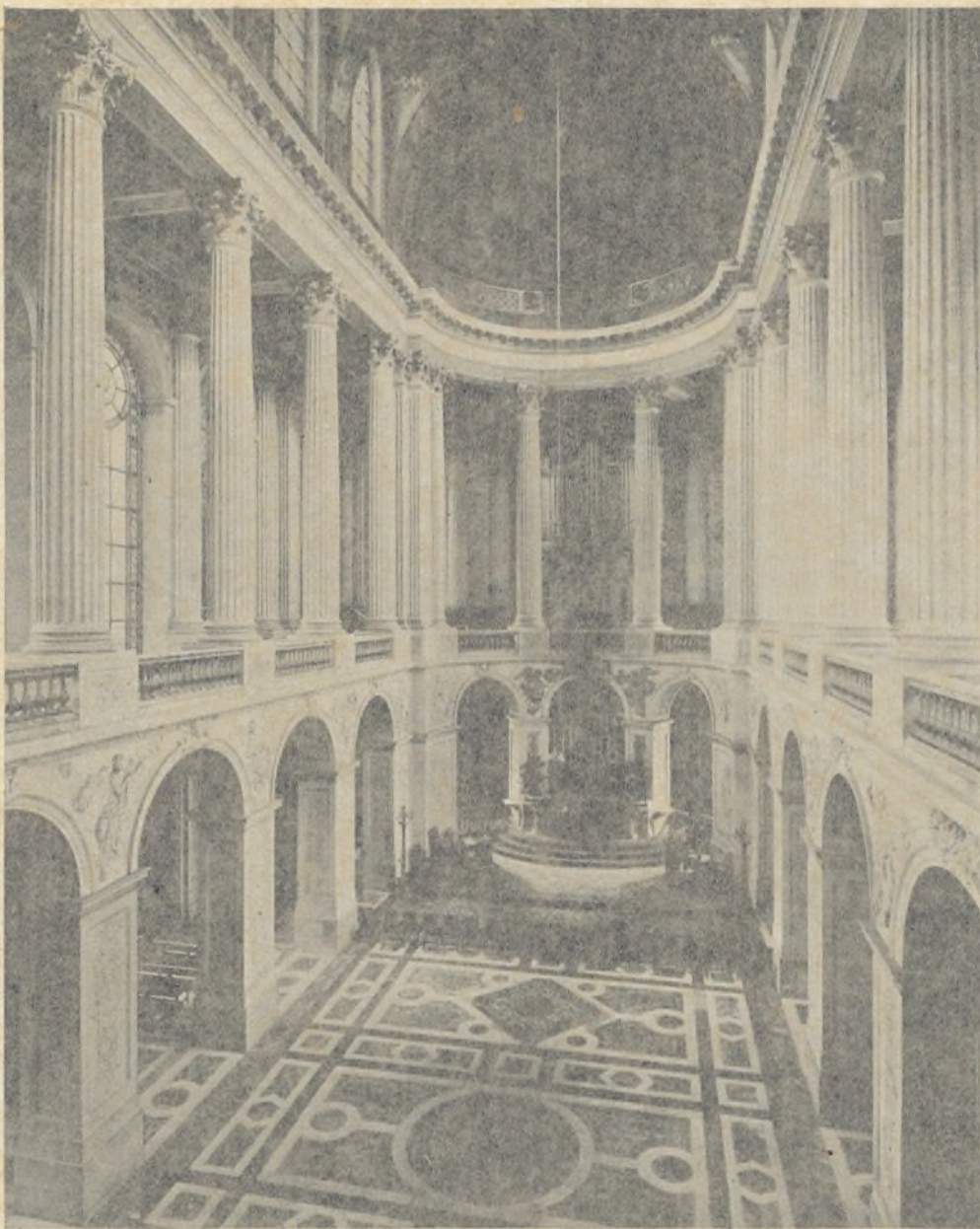
Par Mme VIGÉE-LEBRUN

et les ouvrages de l'art ancien, vous pouvez négliger toute cette aile du Château, comme l'aile correspondante du Nord. L'empressement fidèle du public des dimanches compensera votre dédain. Vous reprochez au Musée historique (et peut-être en cela manquez-vous d'équité) d'avoir masqué à plusieurs générations le véritable intérêt de Versailles, et vous ne pardonnez pas au Roi-Citoyen d'avoir mis sans discrétion son chiffre à côté de celui du Roi-Soleil... Une discussion sur ce point nous entraînerait loin. Quelque maladroite qu'elle ait été, l'intervention de Louis-Philippe a eu tout au moins le mérite de sauver les bâtiments de Versailles, en les consacrant à leur noble destination de musée national. Son œuvre doit être rectifiée; reconnaissons qu'elle fut nécessaire.

On ne peut excuser cependant des destructions totales et inutiles, comme le fut celle de l'Appartement de M^{me} de Maintenon. Il s'offre dès le palier de marbre, en face de l'entrée des Appartements du Roi. Que ne donnerions-nous pas pour retrouver au moins quelques traces du décor au milieu duquel a vécu la seconde épouse de Louis XIV! On vient de remettre ici des portraits d'elle et ceux de ses contemporains; ce n'est qu'une réparation insuffisante. Mais échappons, puisque cela nous est facile, aux regrets qu'accumule pour nous, à Versailles, le vandalisme d'un temps sans goût; les Appartements de la Reine nous introduiront aux anciennes parties conservées, où rien, nous l'espérons, ne choquera plus trop péniblement le visiteur.

Il n'y a pas longtemps que les Grands Appartements ont perdu l'aspect sévère de musée de peinture, que les installations Louis-Philippe leur avaient infligé. La Salle des Gardes,

toute de marbre, avec son plafond de Noël Coy-pel, n'avait pas changé; on y revivait la scène du 6 octobre, où la populace montée par l'escalier voisin, lut-tait, dans un corps à corps tragique, avec les gardes de la Reine. Mais, dans l'appartement même, une fâcheuse série de grands



Chapelle du Château de Versailles (Architecture de Mansart)
Vue prise de la Tribune Royale

tableaux d'histoire, tous poussés au noir, attristait les murs. Les meilleurs étaient des cartons de tapisseries des Gobelins du temps de Louis XIV, retrouvés en morceaux, au XIX^e siècle, dans les greniers de la manufacture, rétablis et restaurés tant bien que mal afin de couvrir les parois des anciens appartements royaux. Pour cette installation barbare, on avait détruit de délicates boiseries, saccagé des merveilles. La démolition partielle de la chambre de la Reine avait coûté deux mille francs à la cassette de Louis-Philippe; il en faudra cinquante mille pour lui restituer sa beauté...

On y travaille, et déjà l'appartement est transformé. Dans l'antichambre et le cabinet, les sombres cartons de tapisseries ont cédé la place aux tentures elles-mêmes. D'admirables pages de l'*Histoire du Roi*, replacées sur des murs auxquels elles s'adaptent exactement, rappellent à la fois les épisodes glo-

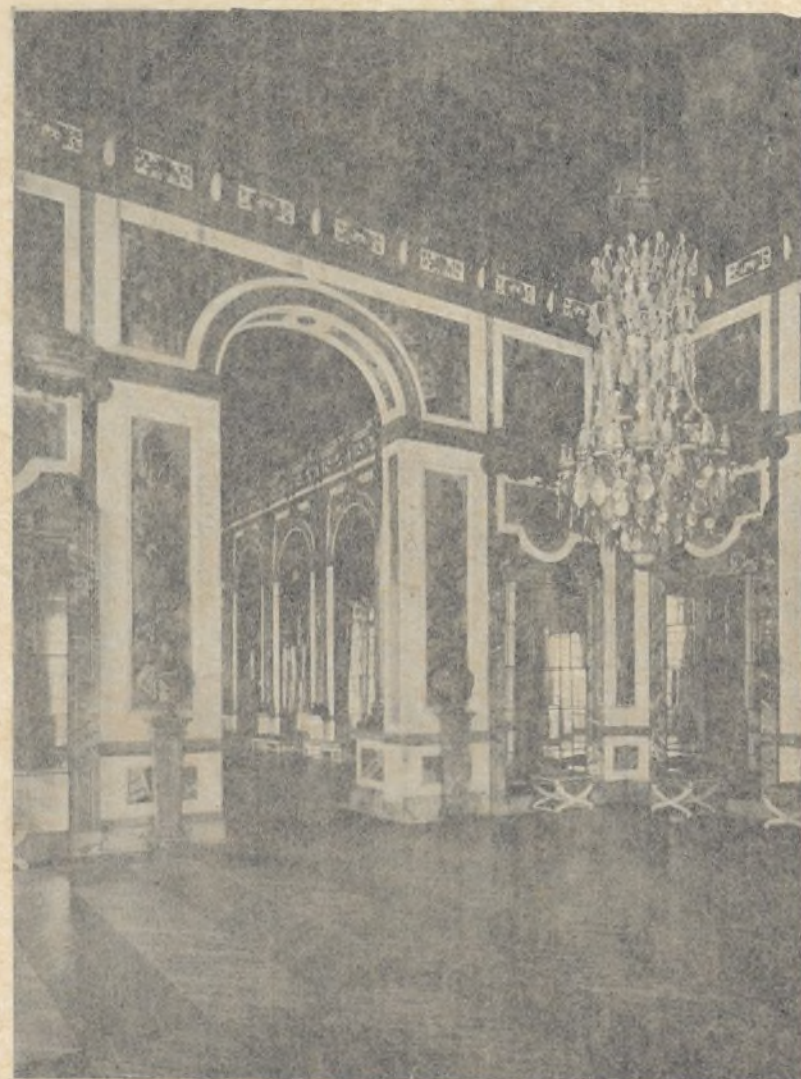
rieux du règne de Louis XIV et l'un des arts les plus beaux que ce prince ait protégés. Elles forment, avec les plafonds intacts et les tapis de la Savonnerie récemment posés, un ensemble harmonieux et coloré, où la véritable satisfaction de l'œil et de l'esprit vient de la réunion d'œuvres de la même époque, conçues sous la même inspiration et souvent par les mêmes artistes. S'il s'y ajoutait quelques beaux meubles, même en petit nombre, la leçon de décoration française serait complète.

La chambre à coucher de la Reine met sous nos yeux un art différent. Elle a été refaite au XVIII^e siècle. La reine Marie Leczinska, conseillée par Gabriel le père, cessa de se plaire dans la chambre d'aspect un peu grave qui avait été celle de la reine Marie-Thérèse, de la dauphine de Bavière et de la duchesse de Bourgogne. Pour cette pièce fort importante

dans la vie de la Cour, on décida d'un décor nouveau, que le sculpteur Verberck fut appelé à produire. Il refit, en 1734, toute la boiserie; Boucher peignit aux voussures les quatre vertus des reines; De Troy et Natoire placèrent en dessus de porte des allégories à la mater-



L'Escalier de Marbre
D'après un tableau de M. Larrue



Salon de la Paix
Architecture de Mansart. Décoration de Le Brun

MUSÉE DE VERSAILLES



MADAME ROYALE ET SON FRÈRE LE DAUPHIN
Par Mme VIGÉE-LEBRUN

nité royale. Et la « bonne reine » vieillit ici, après l'abandon, rigoureusement fidèle à ses devoirs de représentation, qui se concentraient presque tous dans cette chambre, toilette, audiences, présentations.

Marie-Antoinette y vécut aussi, impatiente du joug des étiquettes ; elle continua la tradition d'y mettre au monde les Enfants de France ; et, le 6 octobre, éveillée par les vociférations des mégères sous ses fenêtres, puis par le bruit de l'invasion du Château, elle fuyait vers l'appartement du Roi par la petite porte de ses cabinets intérieurs. Et la voici, cette porte, dissimulée dans les boiseries de l'alcôve...

Le décor Louis XV se reconstitue peu à peu. Les morceaux d'angle n'avaient point été démolis, non plus que les chambranles des grandes portes. Deux panneaux de bois doré, conservés par miracle, viennent d'être remplacés, en attendant les deux glaces à rétablir, la cheminée et les tapisseries qui formaient l'alcôve close par un balustre. Provisoirement, trois beaux morceaux de l'*Histoire d'Esther* tendent la pièce ; leurs bordures ont l'avantage de s'harmoniser entièrement avec les sculptures, qui sont de la même date. Contentons-nous, pour le moment, de ces premiers essais.

Au salon suivant, Louis XIV nous reprend en maître et, là, tous les âges ont respecté son œuvre. Ce Salon de la Paix introduit dans la Galerie des Glaces, que termine le Salon de la Guerre, et cet ensemble d'art reste sans pareil. Nulle part la France n'a parlé d'elle-même avec plus d'éloquence et d'une voix plus souveraine.

L'architecture de Mansart forme ici un cadre magnifique pour des chefs-d'œuvre de toute nature. Aux parois de marbre se



Louis XIV, par Charles Le Brun

pour l'étendue et l'importance des compositions. Sa parfaite harmonie lui garde un charme durable, au milieu de l'extraordinaire richesse de la Galerie. De nobles figures, presque toutes accouplées, belles seulement par leurs lignes et leurs contrastes, respirent et se meuvent au milieu de l'architecture fictive qu'elles soutiennent. Mâles cariatides supportant les entablements dorés, petits génies nus jouant parmi des guirlandes et des écussons, déesses ailées agitant des drapeaux et suspendant des trophées, c'est tout un peuple imaginaire qui s'interpose entre le spectateur et les grandes scènes de l'allégorie, pour préparer son esprit à les comprendre.

La magnificence de la Galerie devait être incomparable, avec ses meubles d'argent, ses caisses d'orangers, ses statues, ses vases de porphyre, les trophées appliqués sur ses marbres, ses deux immenses tapis et les lustres suspendus



Grande Galerie ou Galerie des Glaces
Architecture de Mansart. Décoration de Le Brun

suspendent les plus riches trophées de bronze qu'aient ciselés les orfèvres du Roi, sur des modèles des grands sculpteurs. Au plafond, toute l'histoire de Louis XIV est peinte par Le Brun en allégories triomphales ; et, si la clé de cette langue familière à nos pères nous échappe parfois, la beauté de l'ordonnance et de l'effort nous force à en écouter l'orgueilleuse déclamation. Elle nous dit comment le jeune monarque s'est mis à gouverner par lui-même, comment il a déjoué les attaques de la Triple Alliance, envahi la Hollande, conquis la Franche-Comté, par quels prestiges il a imposé à l'Europe, — à l'instant où se décorait cette galerie, — l'hégémonie de la France. Partout, il est représenté en héros à l'antique, parmi les figures symboliques de ses ennemis et de ses victoires.

Le plafond de Le Brun n'a pas d'égal

pour l'étendue et l'importance des compositions. Sa parfaite harmonie lui garde un charme durable, au milieu de l'extraordinaire richesse de la Galerie. De nobles figures, presque toutes accouplées, belles seulement par leurs lignes et leurs contrastes, respirent et se meuvent au milieu de l'architecture fictive qu'elles soutiennent. Mâles cariatides supportant les entablements dorés, petits génies nus jouant parmi des guirlandes et des écussons, déesses ailées agitant des drapeaux et suspendant des trophées, c'est tout un peuple imaginaire qui s'interpose entre le spectateur et les grandes scènes de l'allégorie, pour préparer son esprit à les comprendre.

La magnificence de la Galerie devait être incomparable, avec ses meubles d'argent, ses caisses d'orangers, ses statues, ses vases de porphyre, les trophées appliqués sur ses marbres, ses deux immenses tapis et les lustres suspendus

dans toute la longueur du plafond. La destruction de cet ensemble commença quand tout le mobilier d'argent de Versailles, précieux ouvrage de Claude Ballin et des autres orfèvres du Roi, fut tout entier envoyé à la Monnaie pour être fondu, au moment de la guerre de la Ligue d'Augsbourg. Les objets sacrifiés à la patrie furent remplacés par des bois dorés, qui ont eux-mêmes disparu. La Galerie des Glaces, démeublée, n'en garde pas moins le grand air d'autrefois et rappelle les fêtes solennelles de la Cour, les audiences les plus célèbres des missions étrangères, les bals parés et masqués des mariages des Enfants de France, toute cette élégance et cette richesse que mettent sous nos yeux, pour le XVIII^e siècle, les dessins et les estampes de Cochin.

Après avoir embrassé, du balcon de la Galerie, la perspective centrale des jardins, entrons par une des portes de glaces dans ce salon fameux de l'Œil-de-Bœuf, que décore une frise dorée de chasses et de jeux d'enfants et qui servait d'antichambre à la chambre à coucher du Roi. C'est là que les courtisans attendaient, aux heures du « lever » et du « coucher », le moment où les « entrées » successives étaient appelées auprès du maître. C'était le rendez-vous des novellistes, le champ d'action des ambitieux, et la vie de la Cour s'y concentrait à certains moments de la journée. Aujourd'hui, dans cette salle déserte, l'olympien Louis XIV de Coyzevox semble régner encore sur ces souvenirs. C'est le roi en sa fière jeunesse et tel que l'idéalisaient volontiers ses contemporains. Dans la chambre, la cruelle cire d'Antoine Benoist, couronnée d'une moitié de perruque véritable, ne représente qu'un vieillard mécontent et dur, à qui la destinée a infligé des expiations douloureuses sans fléchir son indomptable orgueil. Tout à côté, un lit de parade, reconstitué avec des fragments anciens, rappelle sans véritable exactitude celui où le Grand Roi est mort. Seule, la décoration de la pièce n'a point changé depuis cette époque, et nous permet d'évoquer les scènes variées de la vie royale, non seulement sous Louis XIV, mais aussi

sous ses deux successeurs; ils y continuèrent, en effet, le cérémonial du « lever » et du « coucher », même lorsqu'on eut établi, pour le sommeil du Roi, une chambre plus restreinte et moins dénuée de commodités que celle dont Louis XIV s'était contenté.

Le Cabinet du Conseil, où se faisaient quotidiennement le « travail du Roi » et, à certains jours, les « présentations » de dames, a été agrandi et décoré à nouveau sous Louis XV. Cette pièce est la dernière de celles où la Cour était admise. Celles qui suivent font partie des *Cabinets du Roi*, qui existaient sous une autre forme au temps de Louis XIV, et qui furent entièrement transformés et plusieurs

fois remaniés au XVIII^e siècle. Cette époque seule est rappelée dans la chambre à coucher, aménagée en 1738 et dont l'alcôve vient de retrouver une décoration contemporaine (tapisseries de *l'Histoire de Don Quichotte*, d'après Coypel), dans le Salon de la Pendule, ainsi nommé d'une horloge célèbre de Passavant aux bronzes de Caffieri, dans le Cabinet des Chiens où aboutit l'escalier particulier des Petits Appartements, dans la salle à manger, le cabinet intérieur, etc. Ici fourmillent les anecdotes de deux règnes et il n'y a qu'à feuilleter les mémoires pour en trouver de piquantes ou de tragiques.

La dernière est la plus émouvante. La famille royale est réunie dans la chambre de Louis XVI, le 6 octobre, et toute cette interminable matinée, une foule massée dans la Cour de Marbre menace ces fenêtres, derrière lesquelles regarde la Reine. Elle caresse en silence les cheveux du petit Dauphin, tandis que l'enfant, qui a été, au premier danger, enlevé de son lit par la gouvernante, murmure de temps en temps : « Maman, j'ai faim ».

Et voici le balcon de la chambre de Louis XVI, où Marie-Antoinette, dans un geste héroïque, est venue se montrer à cette populace excitée et soldat retournée par son courage, où La Fayette a promis, au nom du Roi, que Sa Majesté se rendrait à Paris, le jour même, parmi son peuple... C'était le dernier jour de la Monarchie à Versailles.



Antichambre du Roi, dite Salon de l'Œil-de-Bœuf (Architecture de Mansart, 1701)
Sur la cheminée, buste de Louis XIV, par Coyzevox



Grands Appartements. Salon d'Apollon
Nouvelles installations. Tapisserie de haute lisse représentant l'entrevue de Louis XIV et de Philippe IV roi d'Espagne

Retournons aux splendeurs de Louis XIV, que nous a fait perdre de vue cette Monarchie diminuée. Le Salon de la Guerre est suivi de la longue file des Grands Appartements où se tenaient les réunions de la Cour. Ici ce sont Dangeau, M^{me} de Sévigné, le *Mercur Galant*, qui nous renseignent sur ses soirées de musique, de danse et de jeux, où cette brillante société déployait son goût et le souverain sa munificence.

Chaque chambre porte le nom d'une des planètes, compagnes du symbolique Soleil. Après le Salon d'Apollon, voici ceux de Mercure, de Mars, de Diane, de Vénus. Deux seulement sont intacts, parce qu'ils étaient revêtus de marbres assez solidement ajustés pour ne subir aucun dommage ; ce sont ceux où les sculptures de Warin et du chevalier Bernin reproduisent les traits du jeune Louis XIV. Dans les autres, on essaie de présenter de riches tapis et de précieuses tapisseries de l'époque, et

c'est toujours une joie pour les yeux et une satisfaction pour l'esprit que de replacer, dans ce cadre des magnificences du

Grand Siècle, quelques-unes des œuvres d'art qu'elles ont inspirées.

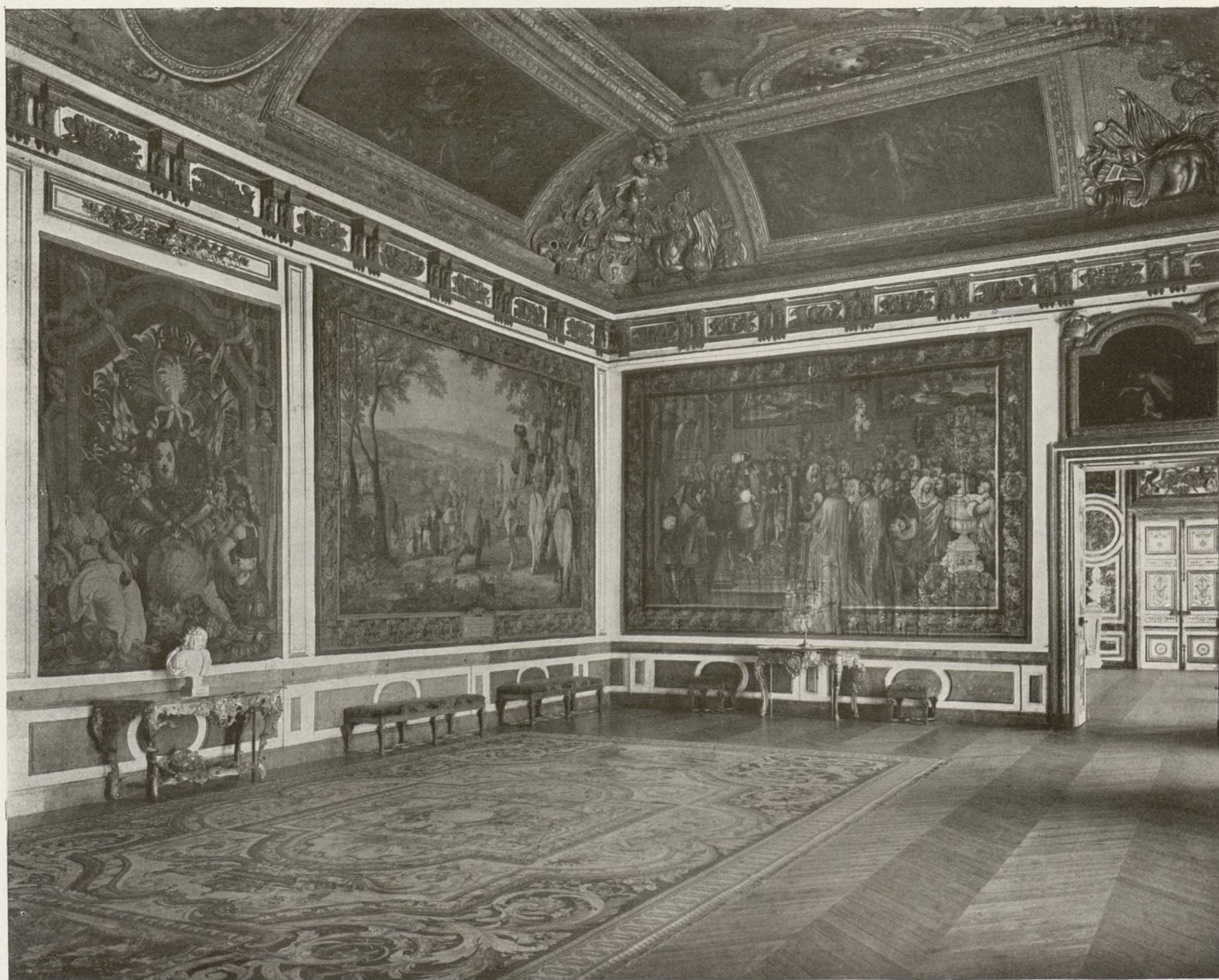
Quel étonnement de découvrir, au seuil de la dernière porte dorée, un salon plus grandiose encore où le plafond de Lemoine, l'*Apothéose d'Hercule*, rivalise avec les vastes œuvres de Le Brun ! et quelle surprise d'apprendre que ce salon de marbre et d'or, d'un si grand style, est une œuvre du temps de Louis XV ! Elle était projetée depuis longtemps pour réunir les appartements à la nouvelle Chapelle, mais elle ne fut achevée qu'en 1736, sous le ministère du cardinal de Fleury,

et les souples bronzes d'Antoine Vassé révèlent cette époque assez tardive.

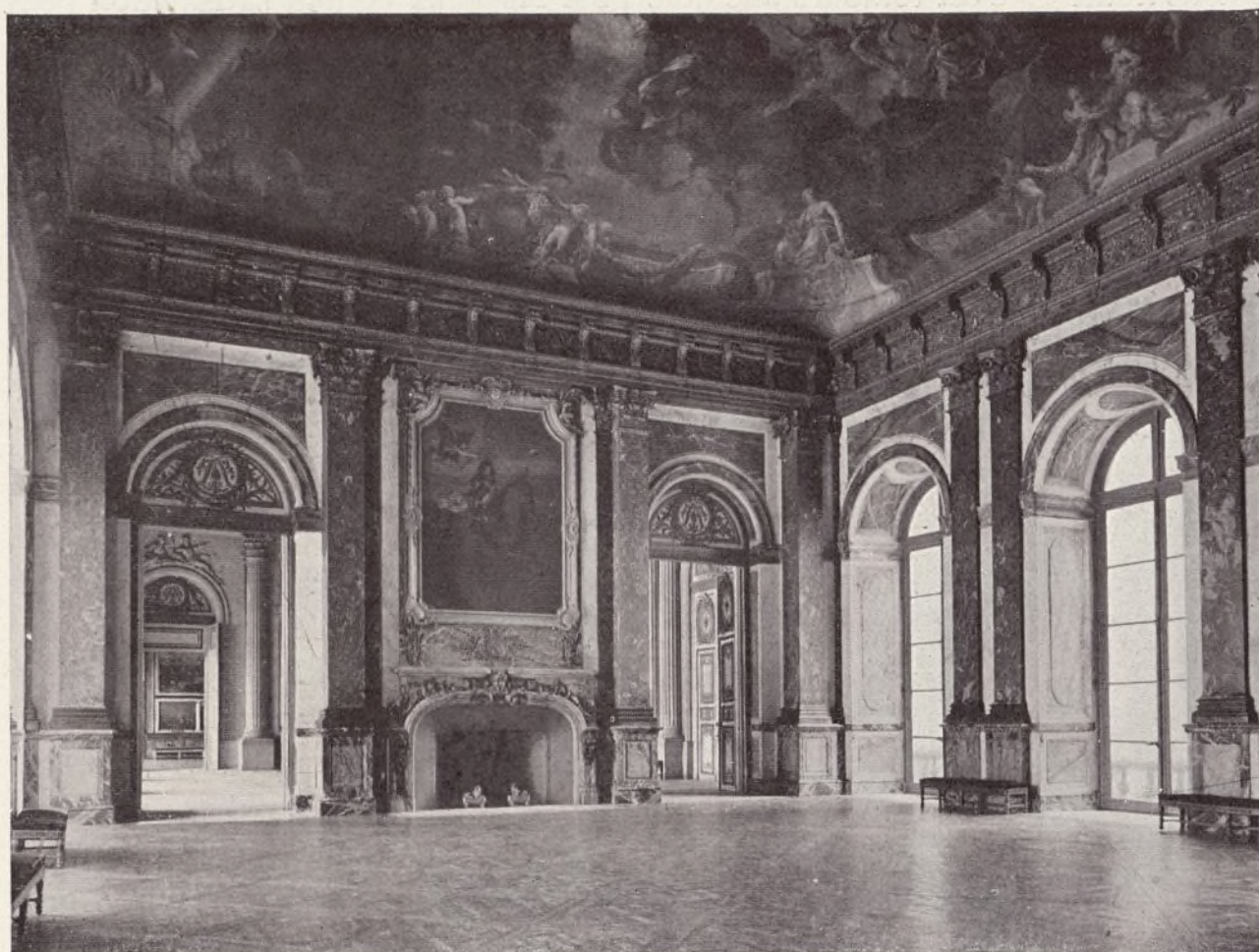
Du Salon d'Hercule on passe dans un large vestibule carré, où l'or des hautes portes, mêlé à l'austérité de la pierre,



Mlle de Blois et Mlle de Nantes, filles de Louis XIV, par Vignon



Grands Appartements de la Reine. L'Antichambre
Nouvelles installations. Tapisseries de l'Histoire du Roi



Salon d'Hercule
Architecture de Robert de Cotte. Plafond de Lemoine

fait un décor d'une noble simplicité, qui prépare à celui de la Chapelle. Nous embrassons celle-ci de la tribune royale, au point même où la nef de Mansart se développe dans toute sa grâce. Il n'y a peut-être pas, dans le Château, d'ensemble plus parfait que cette chapelle, qui fut la suprême création de Louis XIV vieilli et comme le couronnement de son œuvre. Les peintures académiques de la voûte nous laissent froids ; là encore, les peintres de Versailles cèdent le pas aux sculpteurs ; mais de quelles merveilleuses inventions ceux-ci n'ont-ils pas enrichi les détails de l'architecture ! Du haut en bas, l'église est revêtue de bas-reliefs taillés dans la blanche pierre, et chacun est digne d'être regardé. Ces beaux anges, par exemple, tenant les instruments de la Passion, conduisent agréablement les yeux, d'arcade en arcade, jusqu'au maître-autel de bronze de Van Clève. Les moindres ornements, répandus à profusion sur les parois du monument, sont également soignés, parce qu'ils ont toujours été confiés à des artistes de même talent ; enfin, tout cet ensemble, qu'ordonna Robert de Cotte, a le mérite d'offrir un symbolisme précis et d'une signification religieuse très complète.

Quand Louis XIV mourut, le Château ne disposait pas encore d'une grande salle de théâtre. Les spectacles de la Cour se donnaient dans les appartements ou dans une petite salle de comédie tout à fait insuffisante. On avait toujours projeté de compléter l'habitation royale par un vaste « opéra », qui pût contenir toute la Cour et dont la scène se prêterait aux plus grands décors. Ce dessein, non sans peine, se réalisa sous Louis XV. Commencé en 1753, l'Opéra de Versailles ne fut achevé qu'en 1770 et inauguré pour les fêtes du mariage du Dauphin avec l'archiduchesse Marie-Antoinette. C'est au bout de l'aile du Nord qu'il faut aller chercher cette admirable salle, aujourd'hui réservée au service du Sénat, qui a cessé de l'occuper il y a trente ans. La scène, égale en profondeur à celle de l'Opéra de Paris, est faite pour le déploiement des grands spectacles.

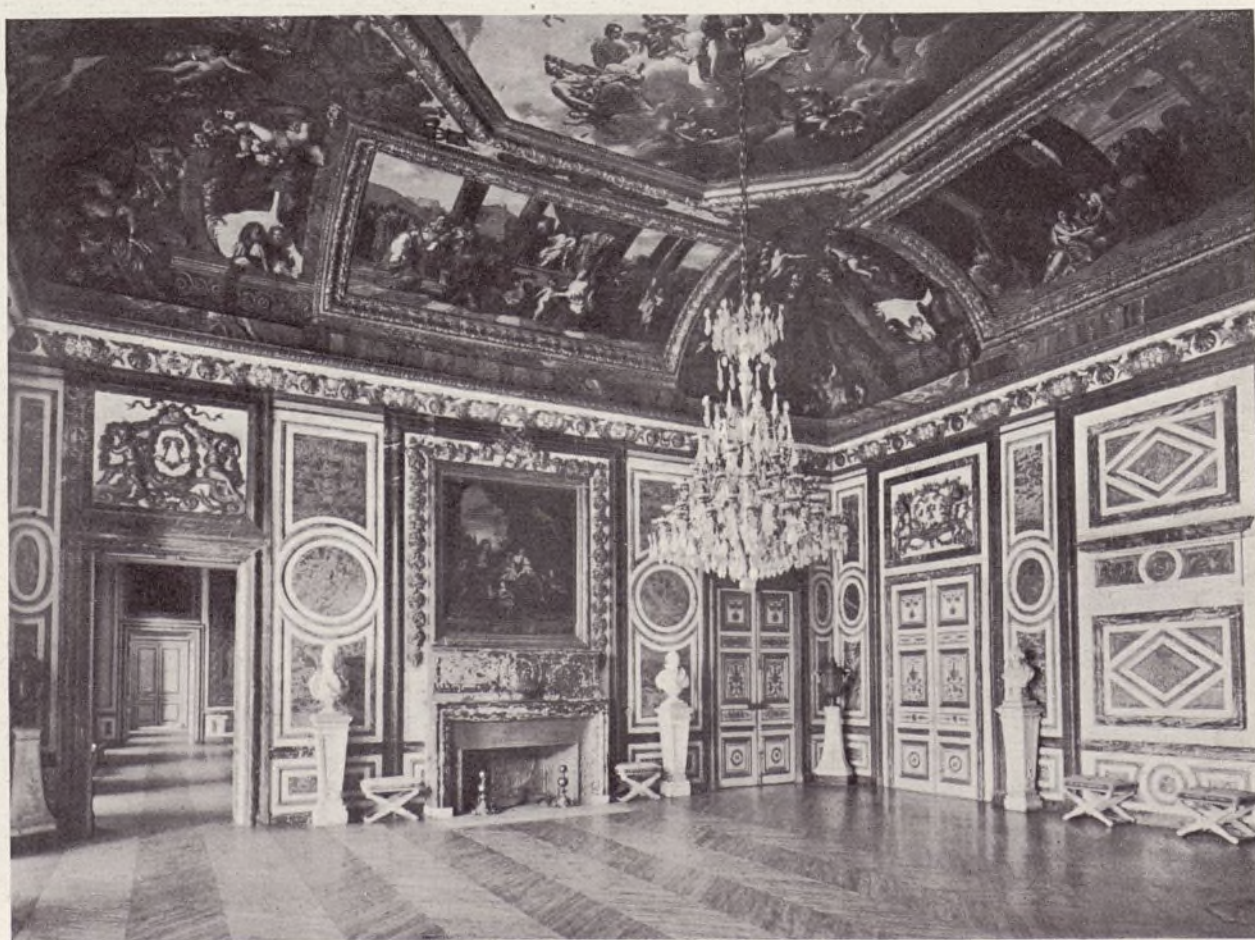
Le plus intéressant sans nul doute serait la salle elle-même, si elle pouvait être rendue à l'art. Gabriel en a ordonné l'architecture. Pajou, l'ornementation sculpturale, qui est exquise et dont la richesse déborde dans le foyer. En faisant disparaître, ce qui serait facile, le badigeon rougeâtre qui recouvre l'ancien revêtement bleu et or, on mettrait à la disposition de la nation la plus élégante salle de théâtre qui soit en France.

Après avoir vu ce chef-d'œuvre de l'art du XVIII^e siècle, nous goûterions peu, de l'autre côté du Château, la salle toute moderne qui a été construite à l'usage de la Chambre des députés, et qui sert pour la réunion de l'Assemblée Nationale, dite Congrès de Versailles, où le Président de la République est élu par les deux Chambres. Si l'on dispose encore d'une heure de loisir, c'est au rez-de-chaussée du corps du Château qu'il faudra l'employer. C'est même par là que beaucoup de touristes bien informés commencent leur visite, et assurément on n'aurait des trésors de Versailles qu'une idée bien incomplète, si l'on n'avait point vu le rez-de-chaussée, consacré depuis peu au XVIII^e siècle.

En créant ces « nouvelles salles de XVIII^e siècle », on a voulu faire revivre par ses images tout un siècle français, qui a laissé dans Versailles d'ineffaçables souvenirs. On a réuni des œuvres d'art et des tableaux de maîtres, dispersés et oubliés pour la plupart, et dont aucun n'avait reçu même les modestes honneurs de l'encadrement. Et cependant, que de morceaux précieux depuis les portraits de la Régence peints par Rigaud, par Belle, par Largillière, les scènes du temps interprétées par Martin ou Parrocel, jusqu'à ces nombreux Nattier épars dans les chambres de l'Appartement du Dauphin, et qui représentent à différents âges les filles de Louis XV ! Le « Salon des Nattier » est bien vite devenu célèbre, grâce à l'heureuse disposition que présente l'ancien « Cabinet du Dauphin », avec ses six fenêtres ouvertes sur les beaux jardins, ses dessus de porte d'Oudry, ses bustes originaux de Houdon, et les portraits des princesses aux traits suaves ou majestueux, savamment embellis par le peintre qui embellissait toutes les femmes. En un cabi-



Le surintendant Fouquet
par Sébastien Bourdon



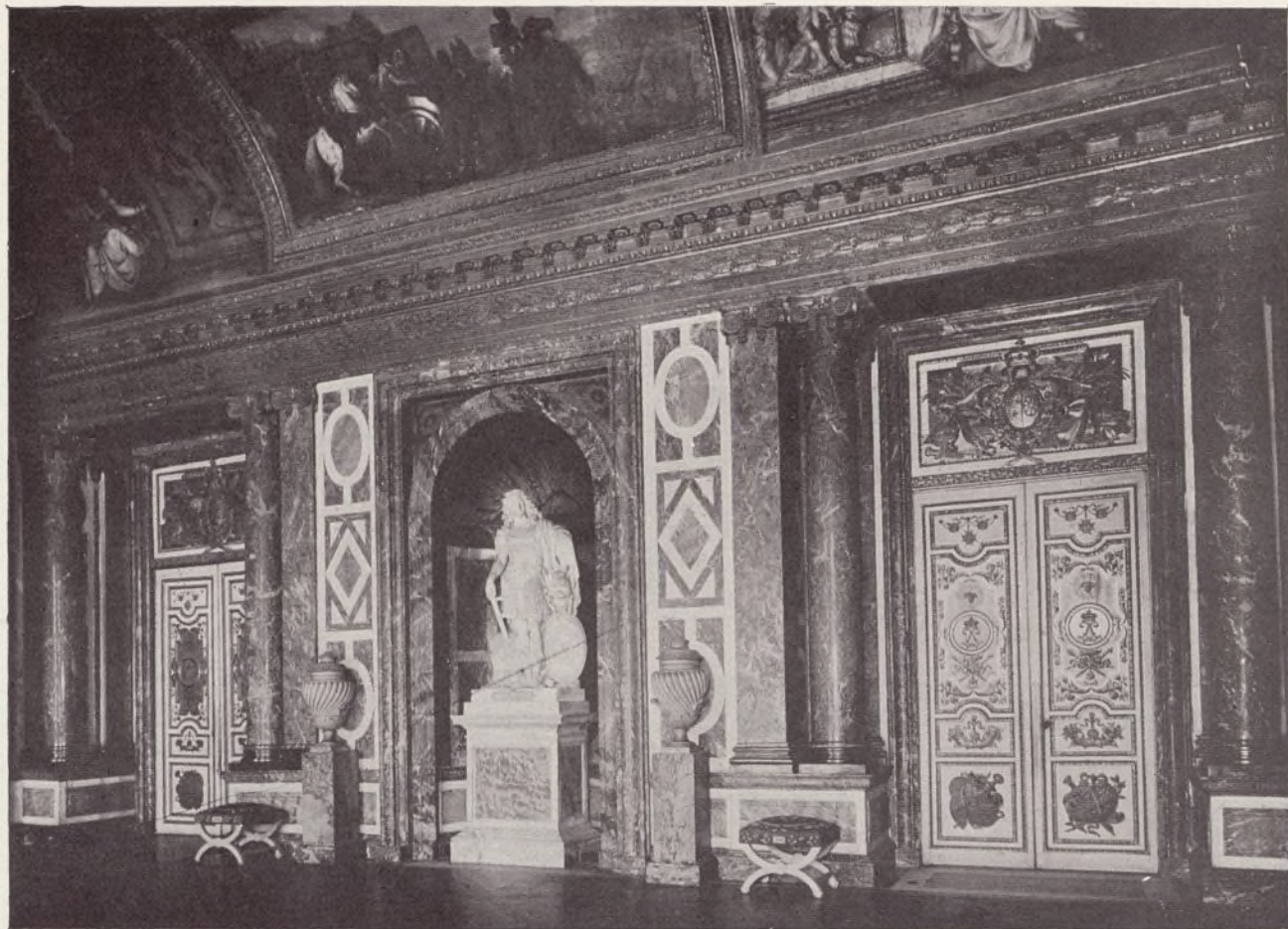
Grands Appartements de la Reine. Salle des Gardes
Plafond de Nicolas Coypel

net voisin, la reine Marie Leczinska vient de prendre place auprès de ses filles. Cette année même, son portrait original par Nattier a été retrouvé et ramené au château qui le vit peindre ; et l'on salue au passage cette œuvre de l'artiste, moins apprêtée que tant d'autres, image intime et spirituelle de la « bonne reine » trop dédaignée.

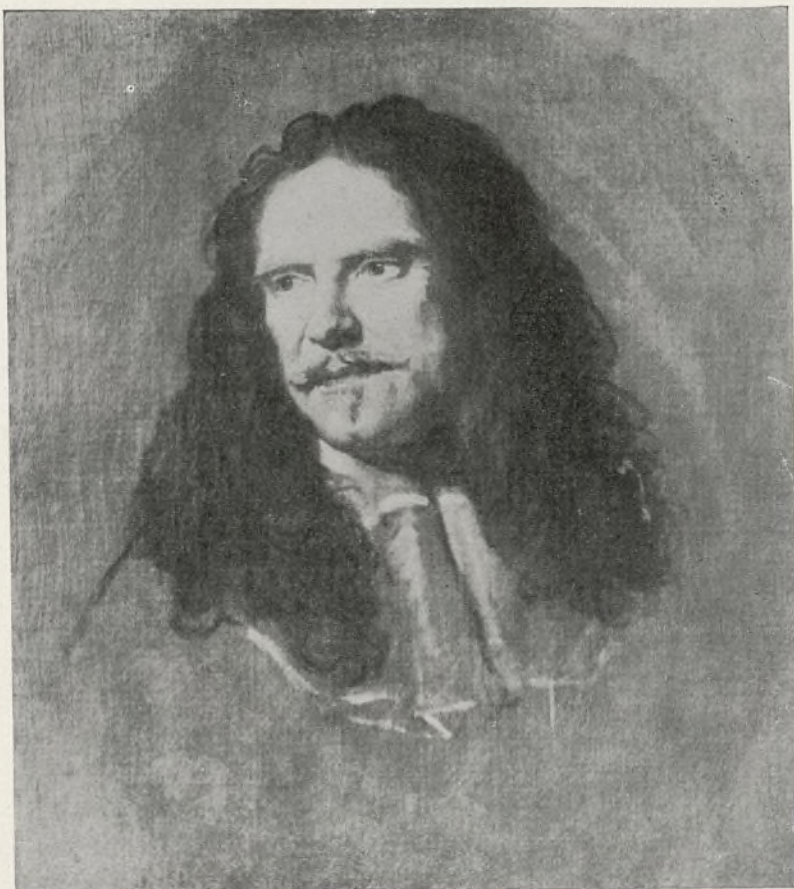
Les portraits du beau Louis XV abondent autant au rez-de-chaussée que ceux de Louis XIV dans les appartements du premier étage. De Rigaud à Drouais, les meilleurs peintres reproduisirent les traits séduisants du Bien-Aimé. Au règne suivant, ce sont ceux de la Reine qui nous attirent ; et les nouvelles salles nous offrent, dans la partie réservée au temps de Louis XVI, de quoi satisfaire notre curiosité. Marie-Antoinette y règne avec un délicieux médaillon en bas-relief de l'atelier de Pajou, récemment catalogué au musée, et les portraits célèbres de M^{me} Vigée-Lebrun.

M^{me} Vigée-Lebrun fut le peintre attitré de Marie-Antoinette ; à la même époque, sa rivale, M^{me} Labille-Guiard, fut celui de Mesdames de France. Ce n'est qu'à Versailles qu'on peut comparer le talent des deux académiciennes. La dernière des salles qui viennent d'être ouvertes au public, contient, entre autres toiles importantes, les portraits en pied de Madame Adélaïde et de Madame Victoire. C'est précisément le salon commun de l'appartement occupé jadis par les filles de Louis XV. Ainsi, dans la réorganisation méthodique des collections, cherche-t-on, autant qu'il est possible, à grouper les œuvres d'art aux emplacements où elles suggèrent le plus d'évocation.

Autour de la Cour de Marbre seront réunies un jour toutes celles qui se rattachent à la vie ancienne du Château, à sa construction, à sa décoration. Les dessins originaux du temps s'y mêleront aux estampes les plus instructives. On y verra, classées



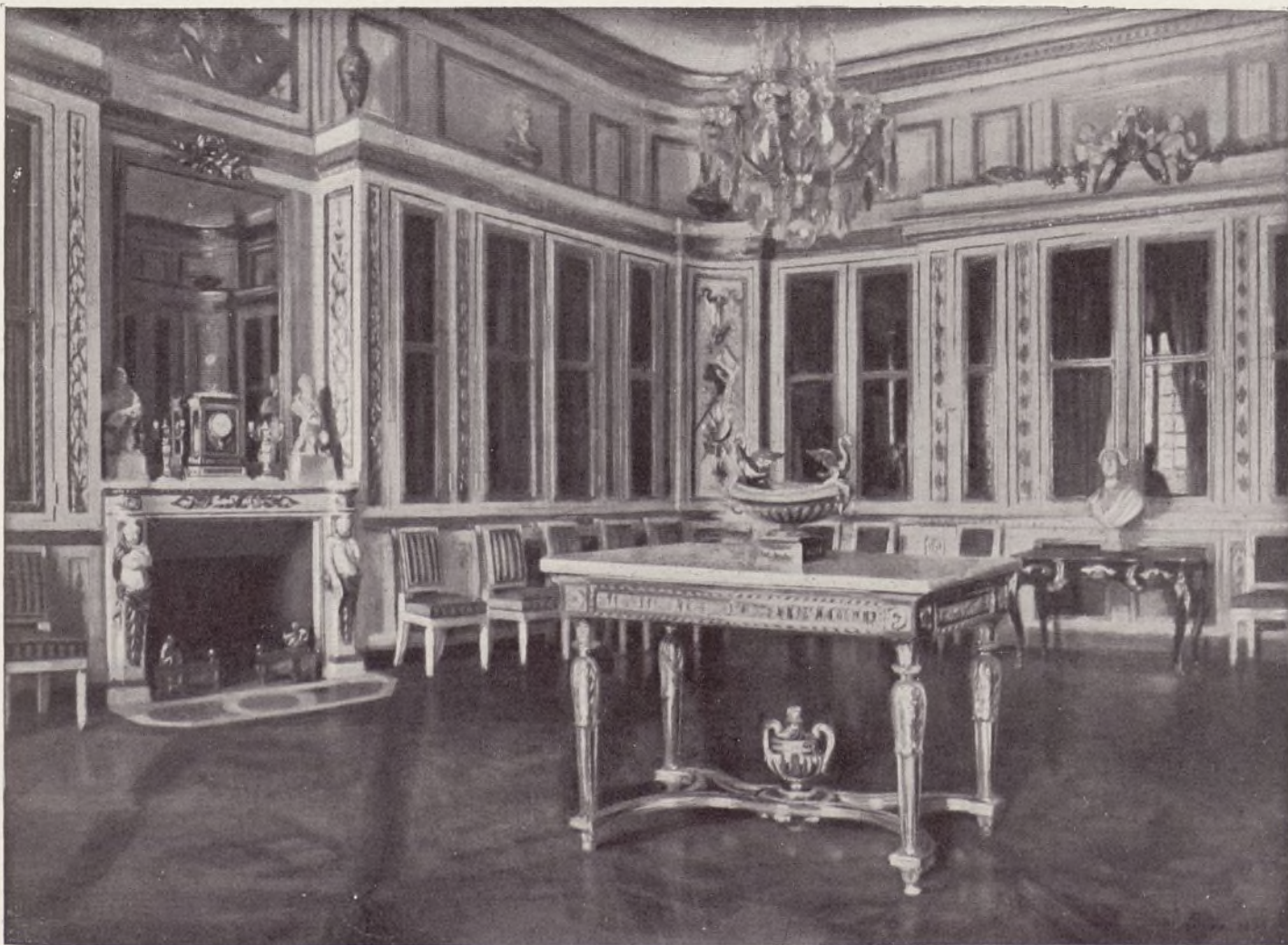
Grands Appartements. Salon de Vénus
Statue de Louis XIV en Empereur romain, par Warin



Etude pour le portrait du Maréchal de Turenne
par Charles Le Brun

dans l'ordre des dates, la série des peintures qui représentent, à des moments divers, l'aspect des bâtiments, des bosquets et du parc. Ce sera l'illustration complète et sûre de l'histoire du Château de Versailles. Cette histoire doit être esquissée ici, du moins en ses grandes lignes, car les souvenirs d'une visite attentive se fixeront plus aisément dans le cadre chronologique.

Rien ne semblait destiner Versailles à devenir la résidence du souverain et le centre de la Monarchie. Construit en 1624 par Louis XIII, au milieu de bois et d'étangs, comme un simple rendez-vous de chasse où les chasseurs pouvaient coucher et, à l'occasion, offrir une collation aux dames, le petit château primitif ne fut d'abord, sous Louis XIV, qu'un but de promenades pour la Cour, quand elle était à Saint-Germain, et aussi un charmant décor de fêtes. On ne peut imaginer autre chose, lorsqu'on reconstitue par la pensée les anciens états de l'habitation et du jardin, où s'exercèrent de bonne heure le goût changeant et la fantaisie déjà dépensière du jeune Roi. Quelques-uns furent tout à fait délicieux, par exemple ce premier Versailles qui précéda les grandes œuvres de Le Vau et de Mansart. La maison n'était encore qu'un château français de la Renaissance, mais l'un des plus complets qu'ait produits la tradition charmante de cette époque. C'est celui que M^{lle} de Scudéry a décrit en y consacrant tout un livre, sachant qu'il n'y avait pas de meilleure façon de faire sa cour au souverain ; c'est celui qu'ont visité, un jour d'automne en 1668, quatre écrivains unis par l'amitié et par le goût commun des belles choses. La Fontaine, Boileau, Racine et Chapelle s'y promenèrent ensemble et y louèrent



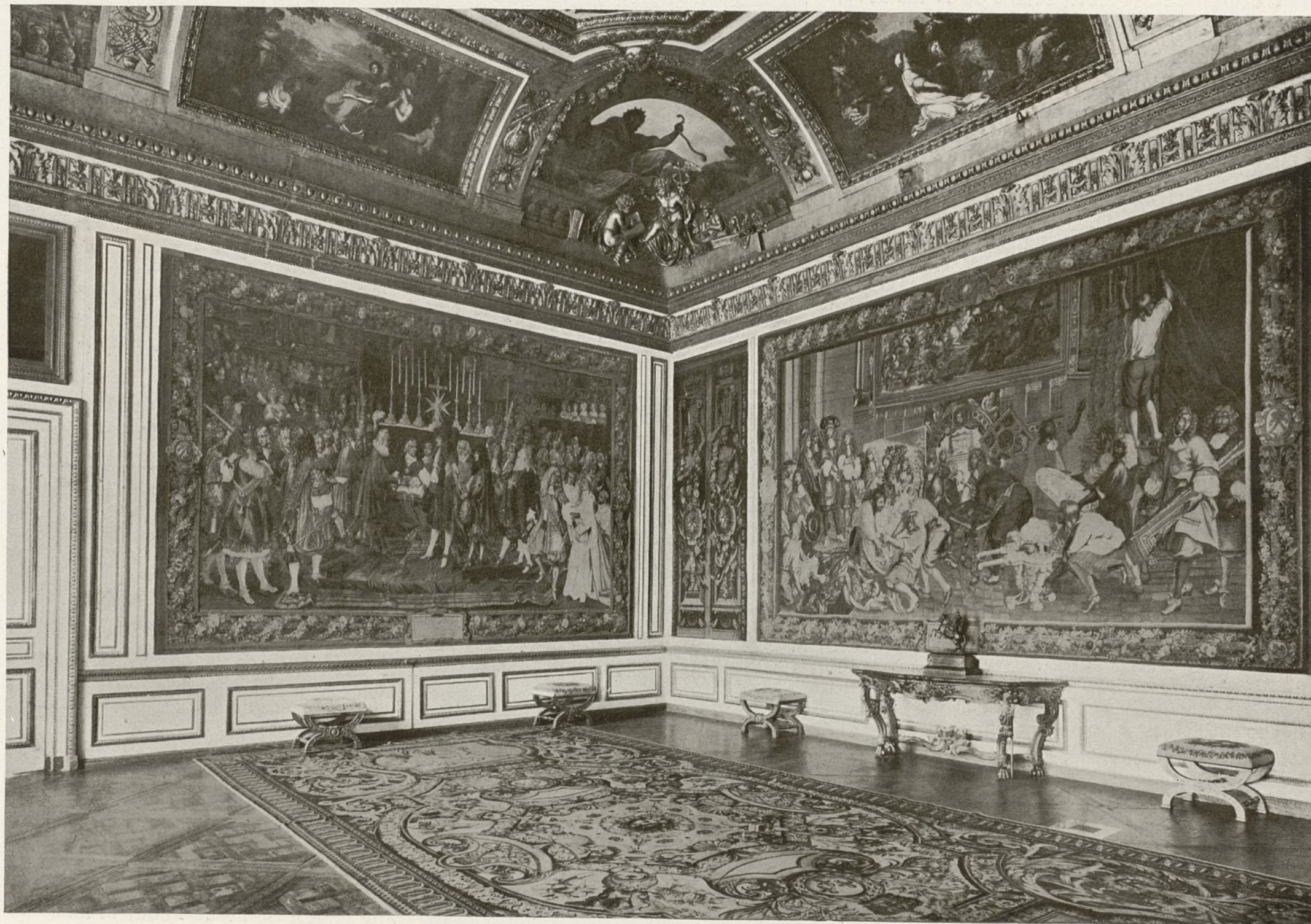
La bibliothèque de Louis XVI, d'après le tableau de M. Lobre (Musée du Luxembourg)

« l'intelligence qui est l'âme de ces merveilles ». L'un d'eux a raconté cette journée mémorable dans le prologue des *Amours de Psyché*, et ce n'est pas une des moindres gloires de cet ancien Versailles que d'avoir inspiré Racine et La Fontaine.

Les travaux de Versailles avaient eu pour modèles ceux de Vaux-le-Vicomte. Le jeune Louis XIV n'assista point sans jalousie aux trop somptueuses fêtes données par le surintendant Fouquet, à l'achèvement de son château. Il ressentit ce jour-là, le besoin de créer à son tour une maison magnifique et qui racontât sa gloire. Il vit, chez son ministre, quel honneur attend les Mécènes de l'art et comprit, suivant un mot de Colbert, que « rien ne marque davantage la grandeur et l'esprit des princes que les bâtiments ». La construction faite jadis à Versailles par son père, au milieu d'un parc de chasse où lui-même aimait,

la *Gazette de France* est pleine de récits de fêtes, dont les plus célèbres furent données en 1668 et en 1674, ces dernières à l'occasion de la seconde conquête de la Franche-Comté.

Déjà Versailles avait reçu un développement nouveau. Louis XIV avait fait « envelopper » le petit château, du côté des jardins, par une majestueuse façade qui doublait les bâtiments et changeait et ennoblissait le caractère de l'architecture. C'est encore l'œuvre de Le Vau que Mansart n'aura qu'à reprendre et à développer. Les Grands Appartements du Roi et de la Reine sont créés alors, et là même ou s'élèvera bientôt la Galerie des Glaces, une large terrasse à l'italienne, que font voir d'anciennes estampes, domine le premier dessin du « Parterre d'eau » et la perspective déjà grandiose des jardins. Partout les eaux, amenées à grand frais des plateaux voisins



Grands Appartements de la Reine. L^e Grand Cabinet
Nouvelles installations. Tapisseries de l'Histoire du Roi

courre le cerf dès son enfance, lui sembla se prêter à son désir, et il y jeta en peu d'années des sommes énormes.

Bientôt le « petit château de cartes », comme disait Saint-Simon, s'est trouvé agrandi, décoré, embelli, et l'architecte Le Vau en a modifié tous les aspects. A présent, la jolie construction de brique et de pierre dresse ses murs clairs et ses toits dorés au milieu des premiers jardins de Le Nôtre. Cet ensemble, plus gracieux que grandiose, sera conservé à notre curiosité par des tableaux de Patel et de Van der Meulen et quelques estampes d'Israël Silvestre. A peine s'achève-t-il, que Louis XIV se hâte d'effacer les importuns souvenirs de Fouquet par des fêtes d'un éclat sans pareil, et Versailles, tout d'abord, ne semble conçu que pour leur servir de cadre.

Ce sont, en effet, les divertissements royaux qui font la première histoire de cette maison. Au milieu des travaux qui s'y accomplissent, Louis XIV aime à conduire à Versailles, du Louvre ou de Saint-Germain, la brillante Cour qui entoure sa jeunesse et sourit à ses amours avec M^{lle} de La Vallière. Il y a souvent d'agréables collations après la chasse, des comédies, des bals dans le château ou dans les jardins. A partir de 1664,

jaillissent dans les bosquets et au croisement des allées ; partout, devant les charmilles et les marbres, se déploient les jeux infiniment variés des « nymphes de Versailles ».

C'est alors que le Roi conçoit l'idée de s'établir à demeure dans le château transformé, où tout maintenant est devenu son œuvre et célèbre sa pensée. Jules Hardouin-Mansart, qui vient d'élever Clagny pour M^{me} de Montespan, est chargé d'aménager Versailles en vue de l'installation définitive de la Cour. En trois années, de 1679 à 1682, toutes les proportions de la maison royale se trouvent agrandies ; une aile immense est bâtie au midi du Château pour l'habitation des princes du sang ; d'autres constructions s'élèvent pour les secrétaires d'Etat et leurs bureaux ; de vastes écuries sont créées, ainsi qu'une orangerie monumentale. En même temps, tout s'embellit de richesses nouvelles : la Grande Galerie et les salons voisins sont décorés par Charles Le Brun ; et lorsque Louis XIV vient se fixer à Versailles, au printemps de 1682, jamais une Cour plus fastueuse n'a trouvé, pour étaler ses splendeurs, un cadre d'art plus digne d'elle.

Les travaux ne s'arrêtent pas à cette date. Sous les yeux

du Roi, qui a imaginé tous les détails, Mansart continue son œuvre, construit l'aile du Nord, les grands réservoirs, le bosquet de la Colonnade, enfin la merveilleuse Chapelle, qui s'achève seulement en 1710 et vient couronner cette créa-

longtemps les architectes réclamaient la destruction de la Cour de Marbre, jugée mesquine, et proposaient de construire, de ce côté, de grandes façades égales en majesté à celles qui se développaient sur les jardins. Le travail fut commencé à la



Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné
Nouvelle acquisition

tion ininterrompue, qui a duré pendant tout le règne.

A la mort de Louis XIV, Versailles est abandonné quelques années par le Régent ; mais, dès le retour du petit Louis XV, on recommence à l'enrichir, et la construction du Salon d'Hercule fait honneur au ministère du cardinal de Fleury. A l'extérieur, peu de modifications sont apportées par ce règne et par le suivant. On en a cependant projeté d'énormes. Depuis

fin du règne de Louis XV ; et tout le centre du Château dut être rebâti dans le style gréco-romain alors à la mode. Une aile seulement s'acheva, celle qui masque la Chapelle et qu'on appelle, du nom de son architecte, l'aile Gabriel. La construction de ces fâcheux ouvrages resta interrompue par la détresse financière de l'ancien régime, et Napoléon, qui voulut les reprendre, ne put qu'ordonner le pavillon qui fait pendant à

l'aile Gabriel. Louis XV n'avait pas touché aux jardins; sous Louis XVI, il n'y eut qu'un changement important, l'établissement du nouveau bosquet des Bains d'Apollon, sur un dessin demandé à Hubert Robert.



Le cardinal de Fleury, premier ministre de Louis XV
par Hyacinthe Rigaud

Sil'extérieur de Versailles garde les lignes imposées par Louis XIV, à l'intérieur, au contraire, pendant tout le XVIII^e siècle, les transformations sont incessantes. Toutes les pièces d'habitation sont remaniées à plusieurs reprises et décorées

dans le goût nouveau. A ces légitimes fanlaises des générations successives nous devons les merveilles de l'Appartement de Louis XV, de l'Appartement du Dauphin, des Cabinets de Marie-Antoinette, et tant d'autres, dont il ne reste plus que des débris. Nous lui devons enfin, comme on l'a vu, la salle de l'Opéra de la Cour, digne par ses proportions et par sa beauté des plus beaux morceaux du Château.

La Révolution détruisit peu de chose dans le palais, et se borna à en faire disparaître le mobilier par une vente nationale à jamais regrettable, qui dispersa à vil prix à travers l'Europe d'incomparables trésors. Le Directoire installa à Versailles un musée éphémère de l'École française; l'Empire y projeta une installation grandiose et y commença des travaux importants; la Restauration y logea d'anciens émigrés; enfin le roi Louis-Philippe y établit le grand Musée historique, qui assura dignement les destinées futures de l'édifice et sur lequel il convient de donner quelques détails.

Ce trésor d'histoire nationale est unique en Europe par

son caractère et son étendue. L'inscription mise sous les frontons des pavillons de la grande cour, « A toutes les gloires de la France », donnerait une idée incomplète des collections que renferme le Château : en effet, à côté de la commémoration des

faits et des hommes véritablement glorieux pour le pays, on a cherché à recueillir le plus grand nombre possible de monuments d'art de caractère documentaire. Si certaines parties de Versailles sont comme une grande école de patriotisme populaire, d'autres



Philibert Orry, contrôleur général des Finances
par Hyacinthe Rigaud

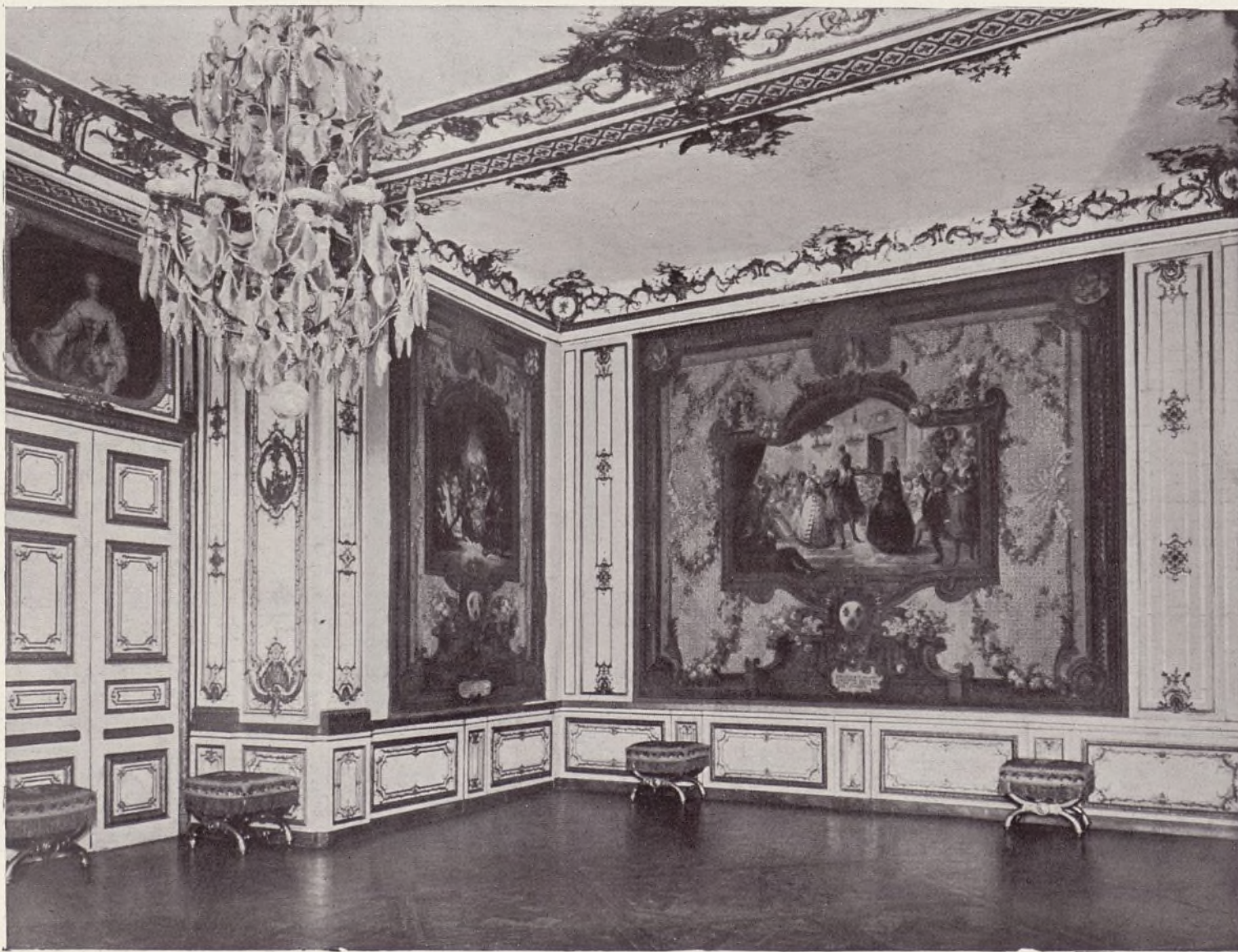
offrent aux curieux une exacte évocation des anciens règnes et à l'historien une source incomparable de renseignements. Ce sont celles qui ont été, depuis quelques années, complètement remaniées, rectifiées pour un grand nombre d'attributions, et présentées sur un autre plan que celui dont s'étaient inspirés les organisateurs du musée.

Les principales séries qui constituent le Musée historique furent réunies et mises en place, de 1833 à 1837, et inaugurées

solennellement, le 10 juin de la dernière année. Le roi Louis-Philippe avait pris une part personnelle fort active à cette création et y avait largement contribué sur sa fortune privée. La préface du catalogue primitif fait connaître le noble sentiment dans lequel le musée fut imaginé et en rappelle l'origine au moment même où s'en achevait l'exécution :

« Consacrer l'ancienne demeure de Louis XIV à

toutes les gloires de la France, rassembler dans son enceinte tous les grands souvenirs de notre histoire, tel fut le projet conçu par Sa Majesté. Mais le palais de Versailles, à cette époque, ne renfermait ni tableaux, ni statues : les plafonds



Appartements de Louis XV. La chambre à coucher. Tapisseries de l'histoire de Don Quichotte
d'après Coypel

seuls avaient été restaurés. Le Roi donna l'ordre de rechercher dans les dépôts de la Couronne et dans les résidences royales toutes les peintures, statues, bustes ou bas-reliefs représentant des faits ou des personnages célèbres de nos annales, en même temps que tous les objets d'art qui offriraient un caractère historique. Des ouvrages, la plupart remarquables, oubliés depuis longtemps dans les magasins du Louvre et dans les greniers des Gobelins, furent tirés de la poussière, d'autres, dispersés dans divers palais, furent réunis à Versailles; on mit enfin le même soin à recueillir tout ce qui avait été produit par la peinture et la sculpture modernes. Cependant ces diverses réunions étaient bien loin de suffire à l'accomplissement du projet conçu par Sa Majesté; ni tous les grands hommes, ni tous les

grands événements de notre histoire n'avaient leur place dans cette collection empruntée à des époques différentes. Le Roi a comblé cette lacune en commandant à nos artistes les plus distingués un nombre considérable de tableaux, de statues et de bustes, destinés à compléter le magnifique ensemble de toutes les illustrations de la France. » C'est cette



La Reine Marie Leczinska et le Dauphin, par Belle



Louis XV, par Carle Vanloo

dernière partie du programme royal qui a été exécutée hâtivement, sans méthode sérieuse, et qui, pour quelques rares chefs-d'œuvre d'art, a multiplié les ouvrages sans valeur, les effigies sans authenticité, propres à égarer la curiosité du visiteur, à le lasser d'ennui dans des

panorama militaire enfin par ces grandes toiles, dont les sujets vont de Tolbiac à Wagram et veulent montrer les héritiers des soldats de Clovis dans ceux de Napoléon. Les épisodes du moyen âge, traités par la peinture romantique, ne servent guère qu'à faire mieux apprécier la « Bataille de Taillebourg » par Delacroix, point central de la Galerie pour les chercheurs d'art. La partie moderne, au contraire, compte plusieurs pages intéressantes ou célèbres, deux vastes toiles de Gérard, « L'Entrée de Henri IV à Paris » et la « Bataille d'Austerlitz », deux bons Couder, « Lawfeld » et « York-Town », le « Zurich » de Bouchot, le « Rivoli » de Philpoteaux, enfin, pour clore le

galeries interminables, et à lui dissimuler le véritable attrait et les leçons vraiment instructives de Versailles.

Tout n'est pas à dédaigner dans les parties conservées du musée de Louis-Philippe. Nous avons dit le puissant intérêt des séries napoléoniennes. Ce n'est pas sans profit pour son éducation patriotique que le grand public se porte si volontiers dans les salles populaires de l'histoire de France, où se voient le « Charlemagne passant les Alpes » de Paul Delaroche, le « Saint Louis » de Cabanel, le « Gaston de Foix » d'Ary Scheffer, etc. Il s'arrête surtout dans la Galerie des Batailles, résumé un peu artificiel, mais non sans grandeur, des gloires guerrières de la nation, sorte de panthéon par les bustes et inscriptions commémoratives des commandants d'armées et généraux tués en combat-



L'Infante Isabelle, petite-fille de Louis XV, par Nattier

cycle glorieux, les trois populaires Napoléon de Vernet : « Iéna », « Friedland », « Wagram ».

Les visiteurs qui ont pris plaisir, en dehors de toute idée



Le poète Gresset, par Tocqué

d'art, à ce déroulement de l'héroïque légende, se rendent volontiers dans l'autre aile du Château, pour voir les salles d'Algérie, de Crimée, d'Italie, où triomphent Horace Vernet et son école, où des toiles, plus vivantes que leurs restitutions du moyen âge ou du premier Empire, con-

tinuent la brillante tradition de notre peinture militaire. Bientôt, sans doute, nos peintres contemporains auront une salle consacrée entièrement à leurs ouvrages et aux épisodes récents de notre histoire. Mais, pour le public instruit, le véritable et profond attrait de Versailles restera toujours dans ces collections de portraits originaux et d'œuvres anciennes, qui lui rendent authentiquement la vieille France.

On peut dire que le musée nouveau les a mises en honneur et les a fait apprécier à beaucoup de personnes qui en ignoraient jusqu'à l'existence. Les séries qui vont de Louis XIV à Louis XVI ont été mentionnées plus haut. Quant aux séries étrangères aux trois règnes versaillais, elles sont placées aujourd'hui hors des parties royales, dans les ailes ou dans les attiques du Château. La période antérieure à la mort de Mazarin, et qui fournit une si curieuse suite de petits portraits de la Cour des Valois, occupe le haut de l'aile du Nord. Les documents postérieurs à la Révolution sont installés dans l'attique Chimay et l'attique du Midi. L'Empire déborde ce cadre par la quantité et les dimensions des œuvres officielles commandées par Napoléon, et qu'on retrouve dans l'aile du Midi (rez-de-chaussée) et dans l'aile du Nord (premier étage), où les aménagements de Louis-Philippe ne sauraient être modifiés.

On ne touchera pas non plus aux « Salles des Croisades », cette création significative du sentiment historique d'une époque, qui mérite à ce titre d'être conservée. Les écussons de croisés furent placés parfois à la légère, souvent aussi par

complaisance, et, au reste, ils n'importent guère qu'à l'orgueil, contestable ou légitime, des familles qui y retrouvent leur nom. L'intérêt du Versailles moderne est d'une toute autre nature. L'authenticité des documents présentés au public, la rigueur sévère des recherches qui les font accueillir, voilà ce que demande aujourd'hui le visiteur dans les longues journées qu'il consacre à parcourir nos richesses. C'est tout un monde que ce musée ; c'est le plus riche répertoire de renseignements iconographiques qu'un peuple ait réuni sur son passé.

A côté de cette collection historique, qui se trouve être par endroits un excellent musée de peinture et de sculpture, le Château présente, dans ses appartements royaux, un musée d'art décoratif d'une exceptionnelle valeur. On a vu plus haut comment cette partie des enseignements de

Versailles devient de plus en plus accessible et quel travail se fait pour les rendre tout à fait efficaces. On y vient chercher, de toutes parts, avec une confiance justifiée, les purs modèles de nos trois grands styles modernes, les styles des



La Princesse de Turenne, par Nattier

trois Louis. Pour l'art Louis XIV, naturellement, l'ensemble est unique et, malgré le démeublement regrettable des salons, le décor reste d'une signification incomparable. C'est une occasion de détruire une fois de plus la légende toujours tenace des gaspillages de Versailles et de déclarer, pièces en mains, que jamais œuvre nationale plus utile n'a été constituée avec plus d'intelligence et à moins de frais.

Qu'on se figure l'effort prodigieux qu'a représenté pour la nation la création de Versailles. A l'intérieur du Château, un nombre énorme d'artistes et d'artisans, sculpteurs, peintres, fondeurs, ciseleurs, tapissiers, marqueteurs, marbriers, dirigés par l'ordonnateur suprême de Versailles, Charles Le Brun, ont été appelés à concourir à la décoration de ces appartements fameux, auxquels servent de cadre les jardins avec leurs bosquets, leurs fon-



Appartements du Dauphin (Nouvelles installations. Salon des Nattier)

taines, leurs ouvrages de marbre, de bronze et de plomb doré. Une ville nouvelle s'est créée autour de la résidence royale, dont Trianon, ainsi que les châteaux détruits de Marly, la Ménagerie, Clagny, sont considérés comme les dépendances. C'est

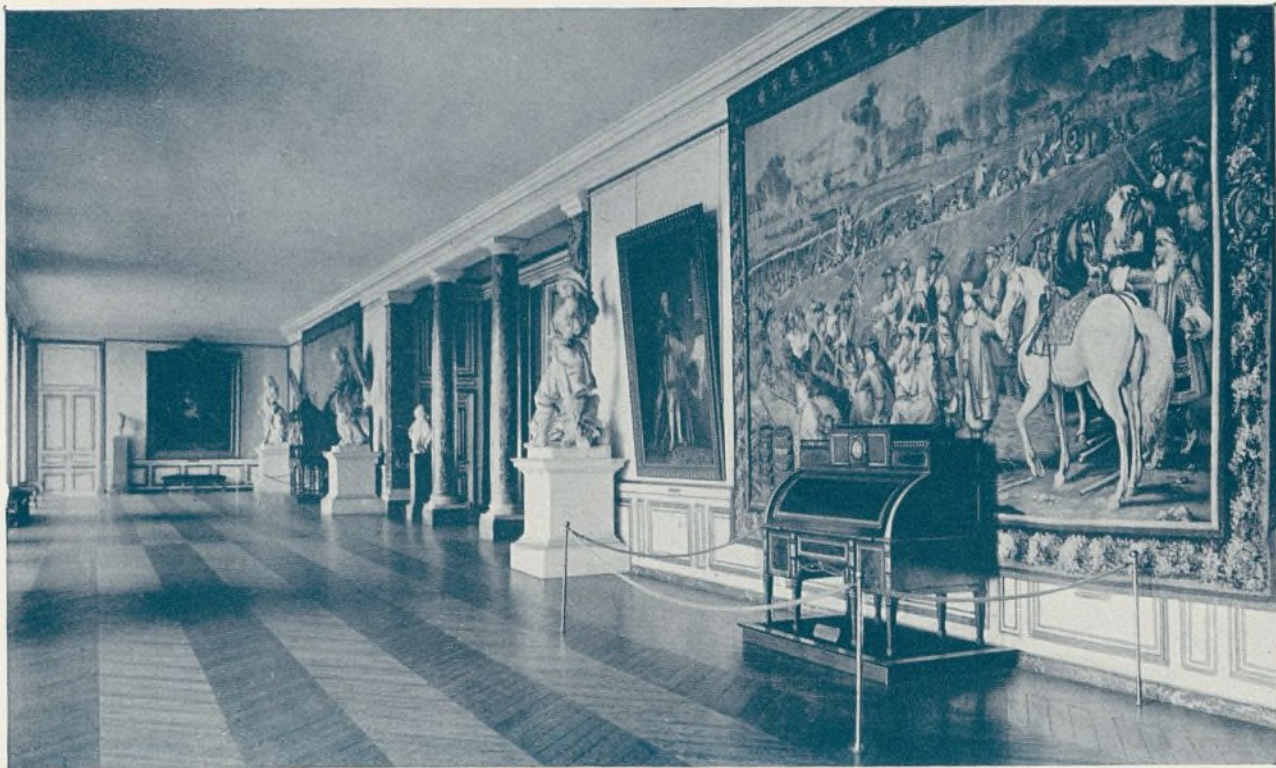
ainsi que Versailles a été, pendant le règne de Louis XIV, un centre de production d'art tel qu'aucune époque n'en avait connu. Ce luxe d'une monarchie a-t-il été une cause de ruine pour la France? En a-t-il coûté outre mesure à ce pays de glorifier ainsi son souverain? La réponse est facile à donner aujourd'hui. M. Jules Guiffrey, qui a publié intégralement tous les Comptes des Bâtiments du Roi, si parfaitement

ordonnés, a formulé ainsi le résultat de ses calculs : « L'ensemble de la dépense pour tous les travaux de Versailles atteignit soixante millions environ pour tout le règne de Louis XIV. C'est à peu près le tiers de la somme dépensée dans les différentes maisons royales, qui comprenaient le Louvre, Saint-Germain, Fontainebleau, Chambord, l'Observatoire, les Académies, et aussi pour les manufactures, les encouragements aux lettres et aux sciences, etc. Il est vrai qu'il faut ajouter au compte de Versailles environ dix millions pour la machine de Marly et les travaux exécutés sur la rivière d'Eure; mais ce total de soixante-dix millions est encore loin des évaluations des historiens, hostiles à la royauté. Si l'on considère, d'autre part, que la construction et la décoration du palais ont largement profité au développement des arts, ont contribué à établir la suprématie des peintres, des sculpteurs et des architectes de notre pays sur toute l'Europe, ont singulièrement développé l'activité industrielle de la France, on reconnaîtra peut-être que ces prodigalités ne sont pas restées stériles. »

Nous sommes d'autant plus disposés à le reconnaître que nous savons ce que coûtent les grandes constructions contemporaines, celles par exemple que l'on prodigue pour les Expositions universelles et dont il reste si peu de chose pour la gloire d'une nation et l'émerveillement de l'avenir.

Avant de sortir du Château, allons nous accouder encore à l'un des balcons de la Grande Galerie. C'est le meilleur endroit pour résumer ses impressions et prendre de Versailles une leçon suprême. La vue qui s'offre, des balcons du milieu, est la vue royale par excellence, celle qui suffirait presque à donner en quelques minutes une claire idée de la somptueuse création de Louis XIV.

Quand le voyageur, fatigué de sa promenade à travers les trois étages de l'immense demeure, les yeux remplis des décorations des chambres



La Galerie Basse (Nouvelles installations)
A droite, le Bureau de Louis XVI



Louis XV
par Duplessis



Le Salon de la Reine (Tableau de M^{lle} Rozemberg)

royales et des peintures de toutes les époques, le souvenir exalté par les évocations de l'histoire, se retrouve dans cette galerie, où se groupent les plus parfaites merveilles, un apaisement se fait en lui. L'œuvre vaste et complexe de Versailles semble se résumer dans ce qui l'entoure, et la beauté contre laquelle son goût peut-être restait en défiance a fini par le conquérir. Il sait combien une harmonie ri-

goureusement réglée augmente la puissance expressive des arts et comment s'exprime la véritable grandeur.

Il le saura mieux encore, s'il veut bien méditer quelques instants devant les paysages qui s'encadrent dans les hautes fenêtres et qui font au palais son cadre nécessaire. Tout ce décor extérieur est ordonné suivant une progression savante. Les fonds lointains, les horizons de collines boisées appartiennent seuls à la pure nature; les immenses pièces d'eau des Suisses et du Grand Canal peuvent sembler encore des lacs harmonieux ramenés à la ligne symétrique par un travail à peine sensible; mais, par degré, aux approches du Château, l'art se laisse voir, puis s'affirme. Les gazons se découpent, les arbres prennent des formes régulières, les eaux se réunissent en des margelles de marbre, les statues se multiplient. Autour de la maison royale, la nature est entièrement asservie. Tout y a été construit et manié de façon à ne plus laisser paraître que l'œuvre de l'homme.

La volonté d'un roi et le génie d'un siècle ont fait d'un sol rebelle le plus riche de tous les jardins. Il nous faut un grand effort pour nous rappeler qu'aucune région des environs de Paris n'était plus sauvage et plus délaissée quand Louis XIII y construisit son « petit château de cartes » et y établit un parc de chasse. Même après lui ce n'était qu'un terrain boisé et marécageux, qui s'est transformé, sur le désir de son fils, en ce brillant ensemble de plantations régulières, de bosquets, de pièces d'eau et de fontaines.

Ces grandes terrasses sont faites presque entièrement de terres rapportées; il a fallu un travail énorme pour élargir ainsi l'étroite butte primitive, où le Château s'est assis, où le Parterre d'Eau a déployé ses nappes immenses, où le Parterre du Midi a fait courir ses arabesques de buis et de gazon. Les vastes réservoirs qui se dissimulent sous les bassins, les terrassements épais auxquels s'appuient les voûtes monumentales de l'Orangerie de Mansart, représentent des efforts humains qui ont

justement étonné le monde.

Ces abords magnifiques entraînent quelques inconvénients. Déjà, parmi les courtisans de Louis XIV, ceux dont l'humeur était de médire se plaignaient de la nudité de ce grand espace et de l'incommodité du soleil autour du Château. Parmi les critiques plus ou moins justifiées que provoquait Versailles, celle-ci passait pour la mieux fondée. Rappelons-nous Saint-Simon dénigrant ces jardins tant travaillés, « dont la magnificence étonne, mais dont le plus léger usage rebute ». « On y est conduit », ajoutait-il, « dans la fraîcheur de l'ombre, par une vaste zone torride, au bout de laquelle il n'y a plus, où que ce soit, qu'à monter et à descendre. » Nous souffrons aujourd'hui avec un esprit moins amer les mêmes ennuis que les sujets du Grand Roi.

Nous revenons du moins à apprécier pleinement, comme eux, l'art de Le Nôtre. C'est le jardin tel qu'il l'a conçu qui nous satisfait le mieux aujourd'hui, de même qu'il s'harmonisait sans effort au goût de la société polie de son temps. Le jardin français, qui discipline la nature et l'ordonne suivant les lois méthodiques de l'esprit, n'est pas, comme on le croit généralement, une innovation du XVII^e siècle. Ce cadre coloré, qui complète les bâtiments d'apparat en continuant leurs



Salle des Portraits de la famille de Napoléon (Nouvelles installations)

de magnificence. On en a la compréhension la plus complète, quand on s'approche des degrés qui descendent au Parterre de Latone, au moment où apparaît l'élégante fantaisie des frères Marsy que, du balcon même de la Galerie, nous ne pouvions apercevoir. De tous côtés fuit la perspective des grandes allées; la percée du Canal conduit le regard à l'infini de l'horizon, et rappelle la promenade favorite de Louis XIV, lorsqu'il venait à l'heure la plus belle de l'été contempler ici-même le coucher du soleil.

Le souverain, escorté des courtisans, descendait dans les jardins bas pour respirer la fraîcheur du soir et l'air surchargé des parfums violents des parterres. D'anciennes peintures représentent ce cortège, où le Roi et les dames sont entraînés en « roulettes » et suivis d'une foule nombreuse

lignes, se retrouve déjà dans nos miniatures du Moyen Age et de la Renaissance. Les principes de cet art ont donc été posés par nos ancêtres. Ils atteignent leur plein développement avec André Le Nôtre, né et élevé parmi les jardiniers royaux, qui lui ont transmis la tradition. La carrière exceptionnelle qu'il lui fut donné de parcourir, grâce à la faveur de Louis XIV, lui permit de porter son art à la perfection.

Les jardins de Versailles sont une œuvre de logique autant que



Le roi Louis-Philippe et sa famille visitant les Salles des Croisades (1844). (Tableau de Lafaye)

MUSÉE DE VERSAILLES



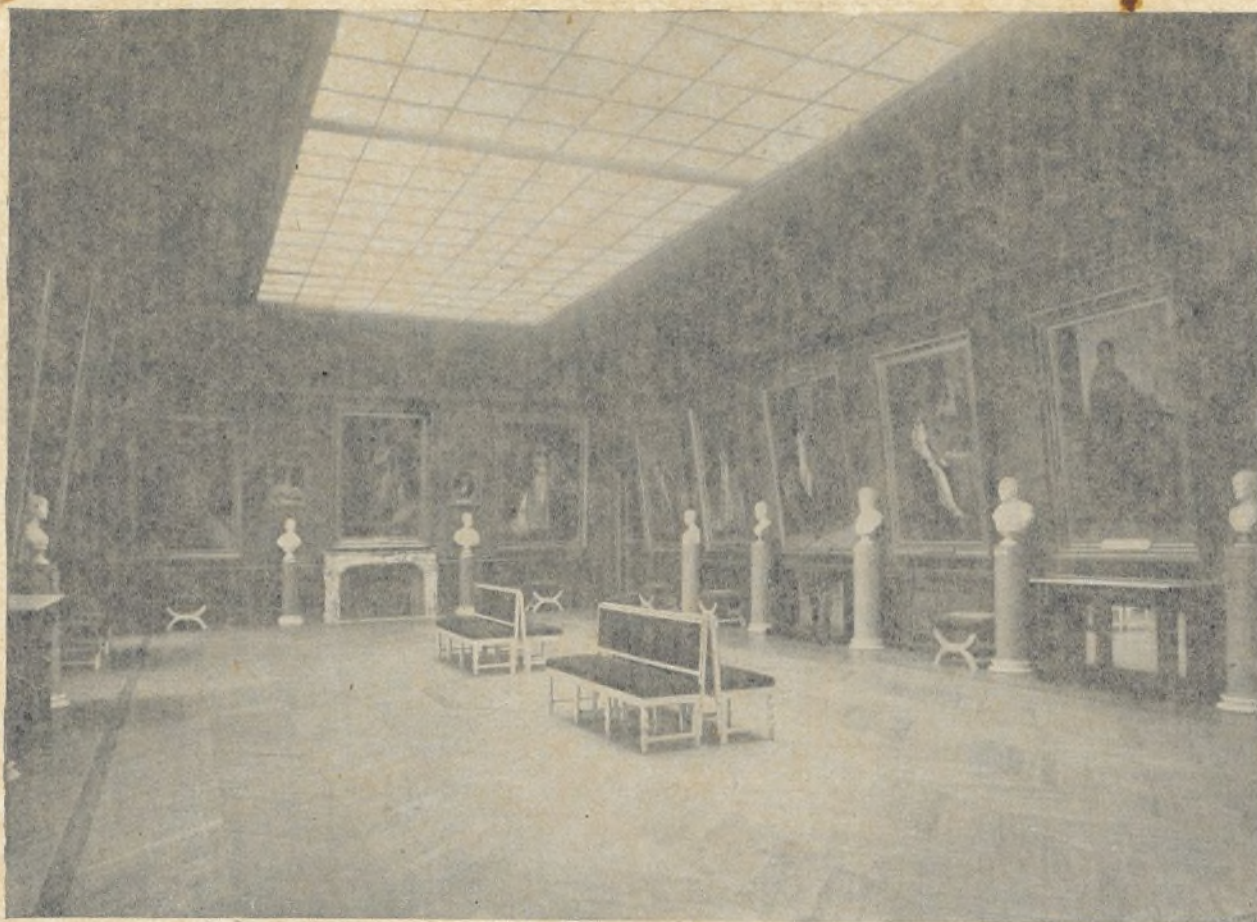
LA REINE MARIE LECZINSKA
Par NATTIER

justement étonné le monde.

Ces abords magnifiques entraînent quelques inconvénients. Déjà, parmi les courtisans de Louis XIV, ceux dont l'humeur était de médire se plaignaient de la nudité de ce grand espace et de l'incommodité du soleil autour du Château. Parmi les critiques plus ou moins justifiées que provoquait Versailles, celle-ci passait pour la mieux fondée. Rappelons-nous Saint-Simon dénigrant ces jardins tant travaillés, « dont la magnificence étonne, mais

dont le plus léger usage rebute ». « On y est conduit », ajoutait-il, « dans la fraîcheur de l'ombre, par une vaste zone torride, au bout de laquelle il n'y a plus, où que ce soit, qu'à monter et à descendre. » Nous souffrons aujourd'hui avec un esprit moins amer les mêmes ennuis que les sujets du Grand Roi.

Nous revenons du moins à apprécier pleinement, comme eux, l'art de Le Nôtre. C'est le jardin tel qu'il l'a conçu qui nous satisfait le mieux aujourd'hui, de même qu'il s'harmonisait sans effort au goût de la société polie de son temps. Le jardin français, qui discipline la nature et l'ordonne suivant les lois méthodiques de l'esprit, n'est pas, comme on le croit généralement, une innovation du XVII^e siècle. Ce cadre coloré, qui complète les bâtiments d'apparat en continuant leurs



Salle des Portraits de la famille de Napoléon (Nouvelles installations)

lignes, se retrouve déjà dans nos miniatures du Moyen Age et de la Renaissance. Les principes de cet art ont donc été posés par nos ancêtres. Ils atteignent leur plein développement avec André Le Nôtre, né et élevé parmi les jardiniers royaux, qui lui ont transmis la tradition. La carrière exceptionnelle qu'il lui fut donné de parcourir, grâce à la faveur de Louis XIV, lui permit de porter son art à la perfection.

Les jardins de Versailles sont une œuvre de logique autant que

de magnificence. On en a la compréhension la plus complète, quand on s'approche des degrés qui descendent au Parterre de Latone, au moment où apparaît l'élégante fantaisie des frères Marsy que, du balcon même de la Galerie, nous ne pouvions apercevoir. De tous côtés fuit la perspective des grandes allées; la percée du Canal conduit le regard à l'infini de l'horizon, et rappelle la promenade favorite de Louis XIV, lorsqu'il venait à l'heure la plus belle de l'été contempler ici-même le coucher du soleil.

Le souverain, escorté des courtisans, descendait dans les jardins bas pour respirer la fraîcheur du soir et l'air surchargé des parfums violents des parterres. D'anciennes peintures représentent ce cortège, où le Roi et les dames sont trainés en « roulettes » et suivis d'une foule nombreuse



Le roi Louis-Philippe et sa famille visitant les Salles des Croisades (1844). (Tableau de Lafaye)

MUSÉE DE VERSAILLES



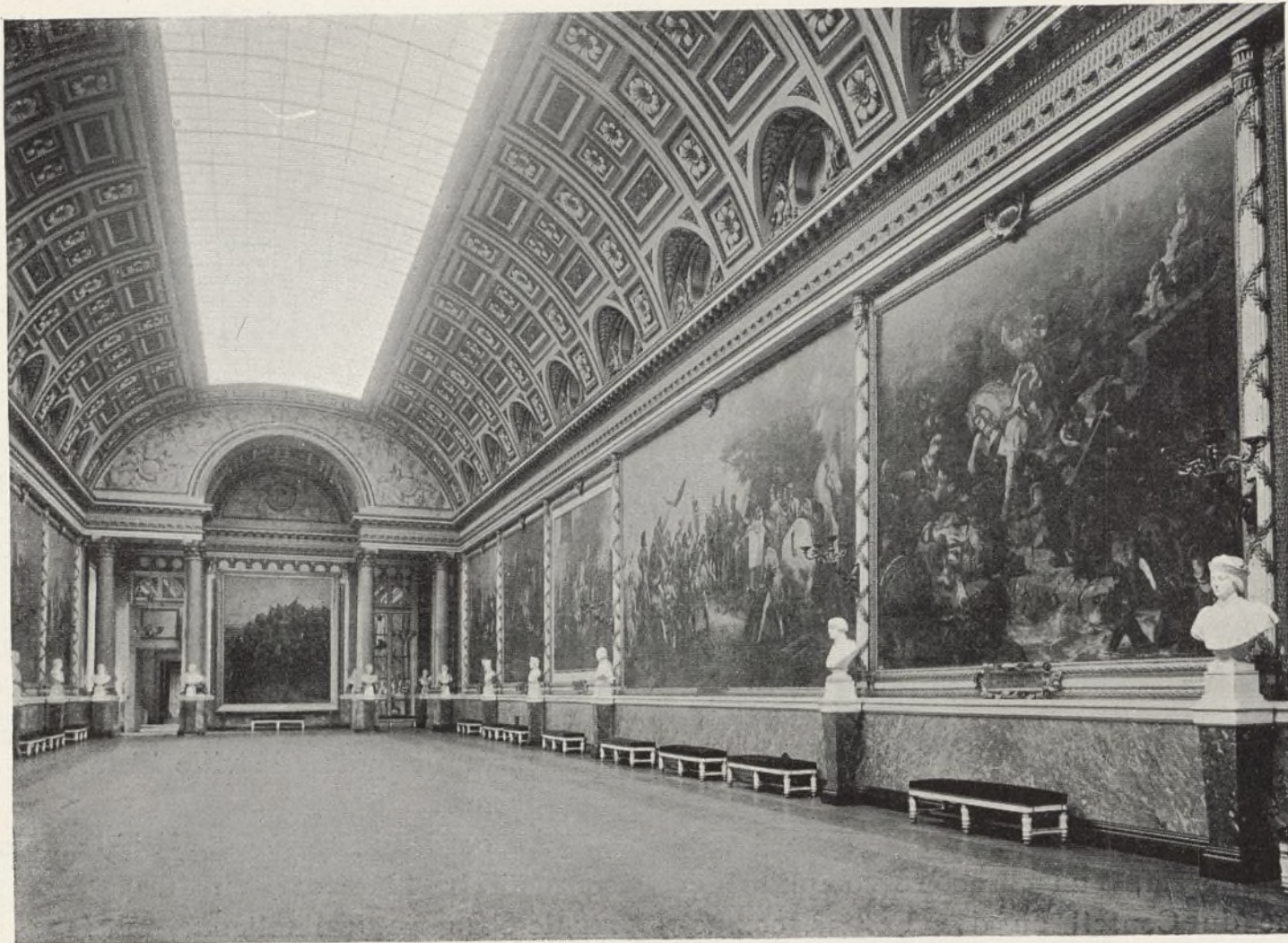
LA REINE MARIE LECZINSKA
Par NATTIER

et chamarrée. Il défile le long des hautes palissades de charmilles, dont il est dommage qu'il ne reste rien. Ces murs rectilignes aux plans variés faisaient un admirable fond pour les statues ; ils ajoutaient aussi une majesté singulière aux promenades d'une Cour qui semblait sortir de ses palais de marbre pour cheminer en des palais de verdure.

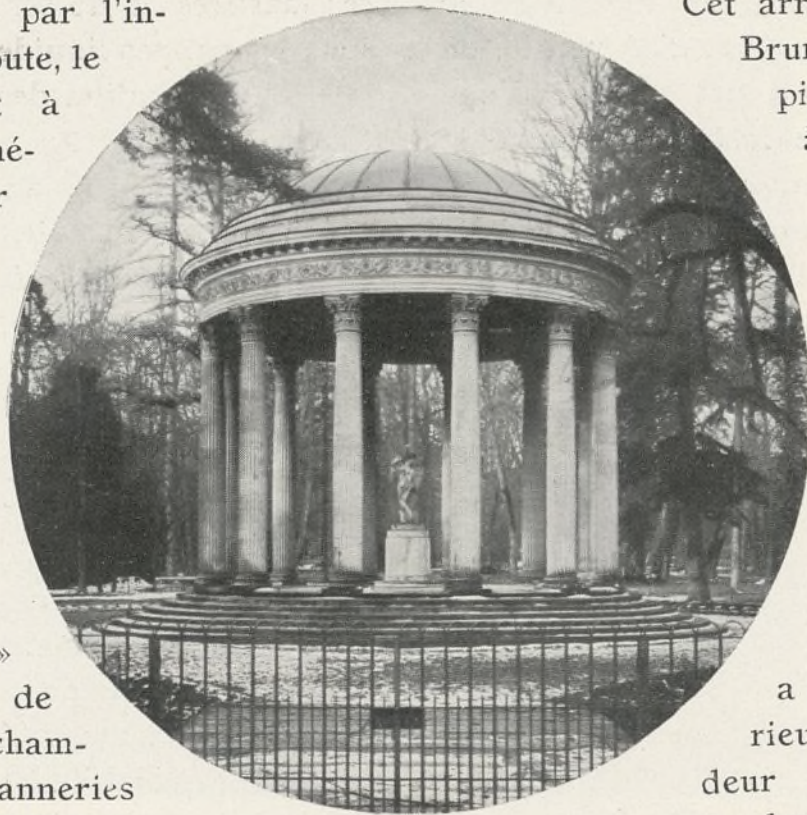
On se prend à regretter parfois qu'un des grands bosquets de Versailles ait été transformé

complètement au XVIII^e siècle et que l'unité rigoureuse des jardins s'y soit trouvée rompue par l'introduction d'un art différent. Sans doute, le Bosquet des Bains d'Apollon est à l'écart et ne s'impose pas à l'itinéraire ; mais il est trop intéressant pour qu'on y renonce et son aspect suffit pour transporter brusquement le promeneur dans un monde tout autre que celui qu'il vient de parcourir.

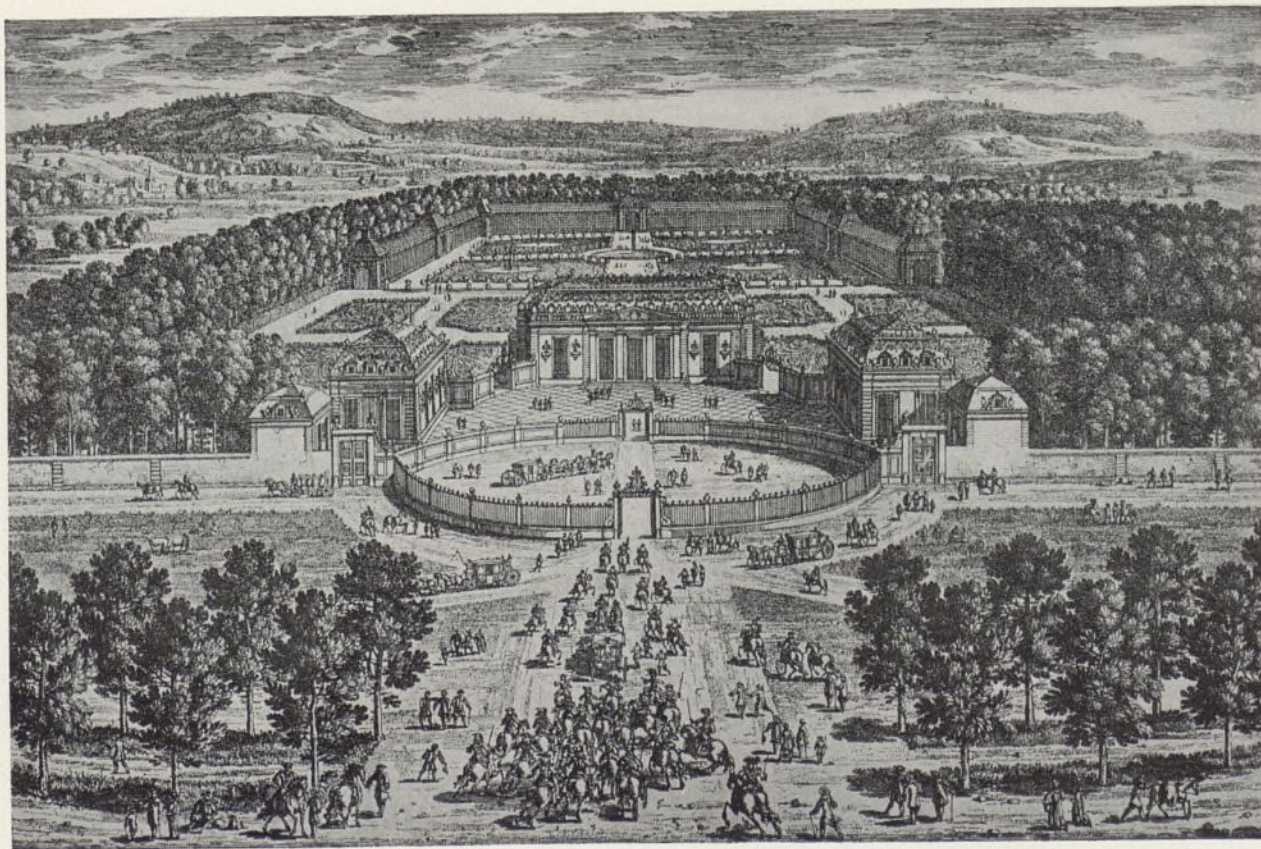
On l'a dû à une mode nouvelle adoptée comme toutes les nouveautés par la reine Marie-Antoinette. Le jardin anglais ou, comme on disait alors, « anglo-chinois » s'imposait aux jardiniers du temps de Louis XIV, comme les idylles champêtres aux littérateurs et les paysanneries aux peintres. On profita de la déplantation générale des vieux arbres ordonnée dans tout le domaine, en 1775, pour édifier au massif à droite du Parterre de Latone, un grand rocher pittoresque, dont le dessin fut demandé à Hubert Robert. Le bosquet tout entier fut tracé en allées capricieuses, et devant le rochers'ouvrit un bassin sans margelle alimenté par des cascades et entouré d'un large gazon. Dans la grotte spacieuse qui fait le centre du motif, on n'hésita point à placer le groupe monumental d'Apollon servi par les nymphes, que Girardon et Regnaudin avaient sculpté autrefois pour la grotte de Téthys depuis longtemps disparue. Le



Galerie des Batailles, construite sous Louis-Philippe
A droite, Saint Louis au pont de Taillebourg, par Delacroix



Le Temple de l'Amour
Jardins de Trianon



Vue de la première maison de Trianon (XVII^e siècle)
D'après une gravure de Pérelle

groupe célèbre aux détails charmants, avait voyagé en divers bosquets du parc, mais toujours dans un décor louis-quatorzien, qui convenait au style de sa composition. Il trouvait son asile définitif dans un site inattendu, et, tandis que le dieu du Soleil continuait à livrer ses membres fatigués de la course aux soins des nymphes de Téthys, les chevaux divins de son char, animés par le ciseau de Gilles Guérin et des frères Marsy, étaient pensés

par des Tritons dans les anfractuosités de la roche.

Cet arrangement, qui eût étonné Charles Le Brun, n'est pas sans avoir pour nous un piquant agréable. Le bosquet de verdure, à l'ombre des grands arbres qui l'encerclent aujourd'hui, offre un lieu de fraîcheur et de surprise qui repose des aspects ordonnés et majestueux du reste du jardin. La grotte, tout au fond se dresse creusée en haute arcade que soutiennent des colonnes qui semblent taillées dans le roc. De tous côtés, des arbres l'entourent ; au bas est une nappe d'eau envahie par les plantes aquatiques qui montent jusque sur les bords du rocher. Le groupe a été disposé à l'entrée de la mystérieuse retraite, dont la sombre profondeur fait ressortir la blancheur des marbres. Au sortir du bosquet préféré de Marie-Antoinette, le promeneur qui se dirige vers Trianon trouve sur sa route plusieurs motifs de l'art Louis XIV

qui lui rendent sensible la collaboration de Le Nôtre, de Mansart, de Le Brun. Les bassins de Cérès et de Flore, auxquels correspondent, de l'autre côté du jardin, ceux de Bacchus et de Saturne, rappellent dans le symbolisme très clair de leurs groupes, les quatre saisons de l'année. Si le Premier Peintre du Roi en a donné le croquis aux sculpteurs, l'originalité de l'exécution de ces beaux plombs jadis dorés, rend à Regnaudin la Cérès, et la Flore à Tubi. En inclinant

vers le Bosquet des Dômes, on découvre l'Encelade de Gaspard Marsy, colossale figure de plomb à moitié ensevelie dans des rocailles qui représentent les rochers de l'Olympe précipités, selon la fable, sur le Titan foudroyé. C'est encore une note à remarquer dans l'art de Versailles où elle est demeurée unique : on y reconnaît avec curiosité un rappel du médiocre goût décoratif qui règne dans les jardins d'Italie et qui, après avoir tenu une certaine place dans le premier Versailles, en fut peu à peu éliminé par l'élégance et la sobriété françaises.

La grande Fontaine de l'Obélisque a elle-même remplacé un décor tout différent, d'un caractère compliqué et capricieux, cette Salle du Conseil ou des Festins, composition assez bizarre faite de talus de gazon et de canaux découpés, avec une infinité de petits jets et de petites sculptures posées à fleur d'eau. Les anciennes estampes nous permettent de juger ici du progrès réalisé. Comme il est d'un effet plus heureux et plus digne de Versailles, le grand bassin surélevé, aux pentes gazonnées, d'où monte, en forme de pyramide ou d'obélisque, un jet unique d'une puissance incomparable ! Une heureuse restauration récente de ces beaux effets, et de quelques autres, nous permet de comprendre l'admiration des contemporains de Louis XIV pour ces créations singulières et depuis tant imitées.

Ainsi, à tous les détours du parc, se rencontrent des occasions de s'instruire, de comparer utilement les habitudes des siècles, de recueillir les conseils du « grand goût », de ressaisir quelque noble

idée des maîtres et quelque tradition de l'art français.

Auprès du glorieux domaine de Louis XV et du vaste palais regorgeant d'œuvres d'art et de souvenirs, que sont les deux Trianons ? De simples maisons de campagne où la royauté se délassait parfois des pompes et des fatigues de sa gloire. Ils complètent cependant les en-

seignements de Versailles et évoquent à leur manière, l'un le temps de Louis XIV, l'autre celui de Marie-Antoinette. On ne saurait quitter la ville historique sans leur consacrer une journée.

Au bord du Grand Canal qu'il domine, le Grand Trianon, construit par Mansart, en 1680, étend sa longue façade de rez-de-chaussée à l'italienne, en face d'un immense parc mélancolique auquel la solitude ajoute une singulière majesté. Il y faut chercher le Bassin du Plat-Fond, le Parterre des Saisons, et surtout cette cascade d'un arrangement somptueux, le Buffet d'eau, remise à neuf de nos jours avec l'éclat de ses marbres et de ses plombs dorés ingénieusement atténué sous les nappes liquides.

La décoration des Grands Appartements de Trianon est tout entière de Louis XIV, l'ameublement tout entier de Louis-Philippe ; le contraste est nécessairement pénible, sans qu'on puisse en faire un juste reproche au souverain, qui y a souvent séjourné avec sa famille et qui était en droit d'y vivre à sa guise. C'est à lui qu'on doit d'importants travaux d'aménagement, qui ont assaini le rez-de-chaussée. Les cuisines et les offices ont été établis dans le sous-sol, et des calorifères installés partout. L'architecte Nepveu semble y avoir été mieux inspiré qu'à Versailles ; la colle grise, il est vrai, badigeonne les dorures des lambris ; mais du moins le caractère général du palais n'a pas trop changé, et l'on a même conservé l'ancienne disposition des appartements.

Aujourd'hui encore, le visiteur peut, sans grand effort, se retrouver dans le Trianon de Louis XIV. Voici, à gauche, les pièces qu'habitait le Grand Dauphin, et ce Salon des Glaces, à présent bien dégarni, qui coûta dix mille cinq cents livres en miroirs de Paris, façon de Venise. Au delà du péristyle,



Le Grand Trianon. Façade sur les Jardins (Vue d'hiver)



Le Petit Trianon. La Chapelle et la Grille d'entrée

jadis ouvert entre la cour et les jardins, étaient les appartements de Louis XIV. On s'arrête devant les quatre magnifiques Boucher qui ornent le Salon des Sources. Plus loin, au bout de la Grande Galerie, autrefois décorée des vues des bosquets de Versailles, commence l'aile abandonnée de Trianon-sous-Bois, qu'habitèrent la duchesse de Bourgogne et la Palatine ; ce fut aussi la prison du maréchal Bazaine, alors que le conseil de guerre qui le jugeait siégeait à Trianon. On revient par les Petits Appartements entresolés, où s'abrita l'intimité frioleuse de M^{me} de Maintenon. Ils ont servi à Stanislas Leczinski, à M^{me} de Pompadour, à Napoléon, et cette liste est presque l'histoire de la maison.

Le jour de la dissolution de son mariage, le 16 décembre 1809, Napoléon vint passer huit jours au Grand Trianon. Joséphine s'est retirée à La Malmaison. L'Empereur cherche à s'étourdir : il va courre le cerf dans la forêt de Saint-Germain ; il chasse à tir dans les bois autour du Canal ; il vit, dit un témoin, « dans un désœuvrement inaccoutumé ». Plus tard, il retourne diverses fois à Trianon avec Marie-Louise ; il s'y rend volontiers de Saint-Cloud ; il réunit, au Salon des Sources, une belle bibliothèque que les Prussiens pilleront en 1815. Il séjourne plusieurs semaines, en 1810, en 1811, en 1813, dans ces petits appartements que cherche la curiosité du touriste et où fut rassemblé tout un choix des meubles du temps. Personne ne se demande comment ces « cabinets » étaient meublés, au temps de la splendeur de Trianon, quand M^{me} de Maintenon les habitait ; le souvenir de Napoléon efface tout autre passé.

Délicieux au printemps, embaumé de ses parterres toujours fleuris et des essences variées de ses arbres, le Petit Trianon l'est encore à l'automne, quand l'or et le bronze revêtent d'une splendeur mélancolique ses feuillages à leur déclin. La tristesse qui se dégage en tout temps de ces beaux spectacles est faite du souvenir de Marie-Antoinette, car nul ne pénétre en ces lieux de rêve, composés pour le plaisir des yeux, sans évoquer l'image charmante qui les anima



Le Petit Trianon. Vue de la façade principale



Hameau du Petit Trianon. Le Moulin



Hameau du Petit Trianon. La Laiterie de la Reine

et les enrichit à jamais d'une poésie douloureuse.

Le petit château n'est qu'une maison de campagne aux formes parfaitement simples, de cinq fenêtres de façade sur ses quatre côtés, mais l'architecture en est exquise ; il n'en est pas de plus choisie, ni de plus savante. Gabriel l'a construit pour Louis XV, à la fin du règne (c'est même M^{me} du Barry qui l'a inauguré), et

il est resté le modèle achevé de l'art Louis XVI. La façade principale n'est point celle de l'entrée des voi-

tures, du côté de la petite cour ; elle regarde le jardin à la française, et sa colonnade corinthienne fait face au jardin français et au pavillon que le même Gabriel avait construit, quelques années plus tôt, pour les collations de M^{me} de Pompadour. On entre de là, presque de plain-pied, dans l'appartement qui fut celui de Louis XV avant de devenir celui de la Reine, et que dessert, du côté de la cour, un escalier célèbre par ses justes proportions et par sa rampe de fer forgé. Six pièces occupent tout l'étage et quelques précieux meubles du temps y sont rassemblés. Marie-Antoinette a remplacé les anciens jardins botaniques de M^{me} de Pompadour, où travailla Jussieu, par un charmant jardin anglais. Un belvédère domine un petit lac ménagé entre des collines artificielles ; une rivière serpente dans la prairie et entoure l'île où s'élève le Temple de l'Amour. Cette transformation du Petit Trianon par la Reine fut une de

ses premières fantaisies, une des plus innocentes à coup sûr, et pourtant une de celles qui furent exploitées féroce-

ment par ses ennemis. L'abri qu'elle avait créé contre les ennuis de l'étiquette, ce lieu de recueillement, où elle vivait, selon le mot d'un témoin, « en simple particulière », prêta vite à la médisance de Cour. Plus tard, les pamphlétaires prétendirent que ses caprices y engloutissaient des sommes énormes et devenaient une des causes du fameux déficit. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur la maison pour se rendre compte que l'élégance et le bon goût y tenaient lieu du grand luxe. On

comprend ainsi l'étonnement des députés aux Etats-Généraux visitant Trianon, en 1789, et n'y trouvant nulle trace des prodigalités prodigieuses que la légende méchante leur avait contées, au fond des provinces.

Il y eut cependant, à Trianon, une source de dépenses inutiles, qui mérita de justes critiques ; la Reine, éprise comme tout son temps des choses du théâtre, fit venir souvent à très grands frais des troupes de Paris, pendant ses séjours à Trianon. La comédie française, la comédie italienne, qu'on entendait régulièrement à Versailles, se transportaient souvent au petit château de Marie-Antoinette pour l'agrément de ses invités et s'y trouvaient traitées royalement. Elle renonça à cette habitude le jour où elle monta elle-même sur les planches de la jolie salle de l'architecte Micque, pour y jouer la comédie avec ses amis. Ces représentations étaient données par la souveraine dans une véritable intimité et pour le seul plaisir de ce petit cercle où elle eut si longtemps le tort de confiner sa vie. La dernière pièce jouée à Trianon, en 1785, fut le *Barbier de Séville*, choix singulier et hardi suggéré par le goût très vif du comte de Vaudreuil pour Beaumarchais. La Reine fut une Rosine passable, et le comte d'Artois un Figaro plein d'entrain. Mais l'Affaire du Collier éclatait à ce moment même, et le

discrédit qui en rejaillit aussitôt sur les personnes royales décida Marie-Antoinette à renoncer à des divertissements toujours blâmés par une opinion malveillante.

La châtelaine attristée des dernières années de Trianon n'abandonna point sa résidence favorite. Elle se mit à vivre en bonne mère, au milieu des jeux de ses enfants : elle y donna des goûters, des bals en plein air, durant la belle saison, et les dimanches sur la pelouse ouverte aux villageois des environs, elle se plut à parcourir les groupes en caressant les têtes enfantines.

C'est alors qu'elle fit construire le Hameau, qui vint s'ajouter aux fantaisies multipliées dans le joli parc et lui donna l'aspect définitif, conservé très exactement jusqu'à nos jours. Le Moulin, la Maison de la Reine, la Maison du Billard, la Tour de Marlborough, la Laiterie, la Ferme, sont d'agréables « fabriques », fragiles monuments du goût d'une époque. Ils complètent le décor des jardins et concentrent l'émotion de leurs souvenirs. C'est à Trianon qu'on évoquera toujours la Reine, chère entre toutes à l'âme française, qui y connut ses joies les meilleures, y vécut ses courts bonheurs, y pleura ses premières larmes et vit s'y préparer la plus tragique des destinées royales.

PIERRE DE NOLHAC.



Petit Trianon. Le salon de la Reine



Marie-Antoinette
Médaillon inédit de Pajou (1774)

La Mode

Paris, 25 avril

Notre époque est brutale : les grèves arrêtent la vie sans crier gare ; les ampoules électriques s'éteignent brusquement ; les tremblements de terre engloutissent en quelques secondes une ville joyeuse ; nous supportons un hiver prolongé, du froid, des jours gris et maussades, quand, un beau matin, nous nous sommes réveillés dans le soleil estival et ayant presque trop chaud. Les manteaux ne se sont pas seulement entr'ouverts, comme il arrive en cette saison, on les a rejetés ; et toute la mièvrerie des robes printanières nous est révélée en la joliesse des nuances variées et des tissus légers.

La mode oserait-elle les surprises que nous servent la politique et la nature ? Les grincheux lui reprochent de changer la femme à son gré, de nous manier comme des poupées, de nous transformer comme des statues de cire. Pourquoi le lui reprocher si ses tendances vont vers le mieux ? En tout cas, elle agit rarement sans transition. Regardez : nos tailles ont remonté lentement jusque sous les bras. Ce fut d'abord la ceinture qui devint plus haute, qui fut « suisse » puis « corselet » ; la jupe à son tour prit la place de la ceinture, en grimpa graduellement sur notre buste devenu peu à peu tout droit, de par les lois du corset et les desirs de l'hygiène... Et maintenant ?... Tout doucement notre taille redescend, s'allonge et le buste commence à s'affiner, si peu, si peu !! Mais c'est un signe, c'est un commencement. Du reste, cet allongement de la taille est un fait acquis pour le costume tailleur ; ceux-ci triomphent en grosse serge qui semble vouloir se substituer au drap, au cachemire, aux lainages fins. Cet engouement actuel se partage entre la serge bourrue et celle plus épaisse et plus souple qu'on dénommait autrefois : vigogne.

Quel charme ont nos élégantes allant par un clair soleil, d'un pas dégagé, rythmé, menu, allégé par les hauts talons, dans ces costumes courts, flottants, de nuances vives et tendres ! Tel ce tailleur de Laferrière porté à Longchamp par M^{me} V. de S. P. Le tissu anglais en est mordoré à fines rayures ; la jaquette, ouverte sur un gilet de tussor imprimé de tons anciens, s'orne de boutons liberty dans le ton et d'un col de velours vert-de-gris.

La jupe longue, très longue est adoptée pour les sorties en auto : un tailleur de drap vert mousse se complète d'une jaquette très souple dont les immenses revers sont en faille assortie ; une seule garniture : des boutons de passementerie dans le ton, — mais le chic suprême de Laferrière.

Comme celle de nos robes, la taille de nos jaquettes revient à sa place normale ; l'arrangement inédit des panneaux y est la signature du grand couturier ; de coupe savante, difficiles à copier, ces jaquettes ont quelque chance de ne point devenir banales : en tout cas, elles sont longues, rattrapant parfois le bas de la jupe. On y voit deux sortes de manches : la manche tailleur, presque classique, légèrement étoffée du haut depuis qu'on élargit les manches des corsages, boutonnées dans le bas et fanfreluchées de petits plissés ; et les manches à grands revers, amples du coude au poignet, doublées de linon ou de tulle plissé, véritables engageantes qui font valoir la petitesse de la main.

Les cloches de Pâques ont sonné, non seulement le renouveau et le printemps, mais encore le retour de la saison parisienne. On songe à s'amuser toujours, malgré les craintes des uns, la tristesse des temps, les difficultés politiques et les crises commerciales. On parle de mondanités nombreuses. Le plein air, avec ses séductions d'année en année plus variées et plus répandues attire les organisateurs de fêtes autant que les Salons. Mais n'oublions pas au milieu de nos amusements les effets désastreux du soleil et de l'air vif sur les épidermes délicats ; de sages précautions sont à prendre pour garder la blancheur et l'éclat de son teint. Aux premiers rayons du printemps les taches de rousseur reviennent avec la même fidélité que

les hirondelles. Il est facile de prévenir ce retour importun et disgracieux en employant le Lait Antéphélique Candès à dose très bénigne comme eau de toilette. Et si les éphélides détestées ont surpris notre visage, nos bras, nos épaules, effaçons-les par un traitement plus sévère au Lait Candès, en suivant exactement le mode d'emploi et en nous basant sur la délicatesse de notre épiderme. Et celui-ci aura vite repris toute sa pureté. Refermons cette courte mais pratique parenthèse sur nos coquetteries pour revenir à nos distractions.

Les matinées sont nombreuses ; musicales, littéraires ou dansantes, elles sont prétextes à d'exquises toilettes parmi lesquelles nous glanerons. Celle de la princesse R... chez M^{me} V. de T. S. : la jupe plissée de mousseline de soie réséda s'ouvre sur un étroit tablier rebrodé d'argent et ton sur ton ; au bas de la jupe, est reproduite la même broderie ; les épaules s'enveloppent d'une draperie adroite et charmante formant corsage, sur l'empiècement en broderie métallisée ; cet empiècement s'échancre en une ligne exquise sur la guimpe de précieuse dentelle comme les manches.

Et nous verrons à une très prochaine « garden-



Toilette pour une garden-party.
Signée LAFERRIÈRE (Cliché Félix)

party » la toilette reproduite ici que Laferrière a créée pour la comtesse G. de B... et qui est une petite merveille de goût et d'élégance. En foulard rouge à pois blancs, la jupe, légère avec un peu d'ampleur sur les hanches, esquisse un imperceptible mouvement de paniers, — imperceptible, mais réel ! — (Remarquez ce premier pas, hésitant encore, mais qui n'en est pas moins un changement.) L'ampleur se dégage derrière en une traîne souple. Sous une boucle ancienne enrichie de perles et d'améthystes, rehaussée d'un brin de velours noir, se drape le corsage qui se dégage en fichu sur l'épaule ; un tulle rebrodé de toile, de pois d'or et de soie, compose, posé à clair, l'empiècement et les manches ; le tout est terminé par un délicieux rabat de dentelle.

Avec de si délicates parures, les ombrelles doivent être comme d'immenses fleurs ajoutant à l'harmonie de ces jolies, de ces merveilles.

De suprême élégance est ce gros tulle de soie brodé au passé avec volant de tulle plissé, terminé par un manche d'amourette à pommeau d'or incrusté de topaze. Idéal, ce liberty blanc garni de croisillons de liberty à petits grelots posés sur entre-deux de mousseline de soie, à manche droit laqué incrusté d'or.

Mais déjà à Longchamp, nos belles élégantes avaient hâte de se garer des rayons trop vifs, car j'y ai cueilli ces deux modèles : un taffetas vert-lumière, le bord très découpé en larges dents gansées, soutenu par un manche droit en rafia

vert. Et ce taffetas gris à larges bords faits d'ajourés sur mousseline garnie de points à jour, et à volants finement plissés en taffetas se superposant en un gentilfrou-frou. Le manche laqué gris se baguait d'or.

N'oublions pas qu'avec les solennités mondaines, réunions du jour, du soir, garden-parties, courses, réceptions, voici la saison où « plus d'un anneau passe à de jolis doigts ». Nos jolies mariées sont entourées d'une cour de jeunes filles exquises, et d'élégantes toutes plus ravissantes les unes que les autres. Au mariage de M^{me} de G... avec le comte des B..., M^{me} des Gl... portait une princesse de crêpe de Chine mauve entièrement brodé et soutaché ton sur ton ; la guimpe et les manches de tulle assorti sur transparent de tulle blanc. M^{me} de M... était svelte et altière à la fois dans un cachemire de soie bleu-héliotrope ; la jupe flou, à ampleur légère, était unie ; le corsage drapé était resserré dans une haute ceinture de satin noir, avec motifs de broderie orientale multicolore, et souligné de bretelles de broderie et satin noir ; la guimpe de lingerie avait un col rabattu de linon et dentelle avec cravate souple en cachemire ajouré et frangé. Aux manches, descendant au-dessous du coude, même broderie sur satin noir et dépassant de lingerie.

Et les manteaux ? Ils procèdent beaucoup plus de la dalmatique que du burnous, ont de grandes manches plus ou moins longues, plus ou moins vastes, plus ou moins ajustées, mais toujours très larges d'entournures, ce qui est logique ; longs, dépassant le genou, très ornés de passementeries, de franges, de broderies, ils sont confortables, pratiques et gracieux tout à la fois.

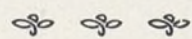
Nous avons croqué celui-ci : en drap bois de rose doublé de liberty noir ; la seule garniture, mais d'un chic surprenant, consiste en deux immenses revers Directoire en ottoman noir, attachés sur le côté par un chou d'ottoman piqué d'un cabochon de jais ; les longues manches en drap ont ce même revers d'ottoman à bouton de jais. Et comme signature : Laferrière, — la plus parisienne des élégances, et le goût le plus raffiné.

Plus estival, ce manteau de tussor, teinte naturelle, rebrodé de soutache ton sur ton, avec liseré de taffetas réséda.

Vraiment, la plus fine critique serait en peine de griffer cette mode, princesse pleine d'esprit et d'à-propos qui nous veut si jolies, si séduisantes tout en flattant notre bien-être : en hiver, elle nous enveloppe de somptueuses fourrures, maintenant, elle nous pare de tissus arachnéens, de vêtements flou où nous serons à l'aise pour traverser sans souffrir l'été brûlant prédit par les savants.

Mais que n'ont-ils pas prédit et qui ne s'est pas réalisé ?...

LAURENCE DE LAPRADE



Londres, 25 avril

La rumeur qui nous est venue de Paris que la mode allait abandonner les étroits fourreaux pour osciller de nouveau vers les crinolines et les paniers en passant par le drapé, n'a pas été sans causer un certain émoi à Londres. On en peut voir les effets dans un grand nombre de nos toilettes habillées. Bien que le panier, tel qu'on le portait sous Louis XV, n'ait pas encore fait sa réapparition, il ne manque pas de signes qui en pourraient faire prévoir le retour. Jusqu'ici ces paniers se dissimulent sous le nom de drapés, mais les fronces sur les hanches ne s'en accentuent pas moins d'une façon marquée. A signaler dans ce genre une robe de voile de soie bleu plissée à grands plis sur le devant de la jupe et drapée sur les côtés, la ceinture placée sur la ligne normale est en forme de V, devant et dans le dos ; le corsage fait tablier. A signaler également une robe en charmeuse taupe, drapée en forme de paniers sur les hanches, mais qui retombe ensuite tout droit, jusqu'au bas de la jupe, en deux pointes terminées par des glands.

Un autre genre, qui se portera probablement beaucoup à mesure que se rapprochera la fin du printemps, est le modèle dit de 1880. Il est très jeune de ligne et très pratique pour la marche. Il

pourrait bien disputer la suprématie à la robe princesse. La robe, d'une seule pièce, moule étroitement le buste et les hanches et comporte une petite guimpe blanche; elle ne se boutonne pas ni ne s'agrafe, mais se lace dans le dos. Un peu au-dessus de la ligne des genoux, une bande de soutache ou une bande de soie repliée surmonte un volant plissé à gros plis qui forme le bas de la jupe. En serge bleu marine finement soutachée, ou bien encore en serge blanche, avec un chapeau de moyenne grandeur garni de roses rouges ou roses, cela fait un costume très élégant.

La robe princesse pour la promenade du matin ou les courses de l'après-midi a une tendance à se simplifier à mesure que se développe la mode des jupes courtes et des jaquettes. Aperçu l'autre jour dans Hyde Park une princesse de ce genre en Ninon bleu de Saxe jeté sur un satin souple, avec un filet d'argent à l'ourlet. Le haut du corsage et les manches étaient de dentelle ivoire avec également un filet d'argent. Sur le devant du corsage, un gros chou de ruban de velours à glands d'argent. Pas de jaquette sur cette robe, mais une grande étole de chinchilla et un grand manchon de chinchilla doublé de satin blanc sous un voile de chiffon gris.

On obtient des effets de grande élégance avec les étoffes souples en les fronçant, de façon à mouler exactement la taille, pour les laisser ensuite retomber comme dans une robe Empire, mais en plaçant plus bas la ceinture. Par-dessus ces fronces ou ruches on jette un petit boléro en velours dont la nuance fait contraste avec l'ensemble et qui se croise sur le buste en deux pointes que rassemble et assujettit une boucle de bijouterie.

Le tulle sera probablement très à la mode pour les blouses et pour les robes d'après-midi. La blouse de tulle se porte avec une jupe en satin noir plissée par derrière en un double pli, comme ceux qui étaient à la mode il y a quelques années.

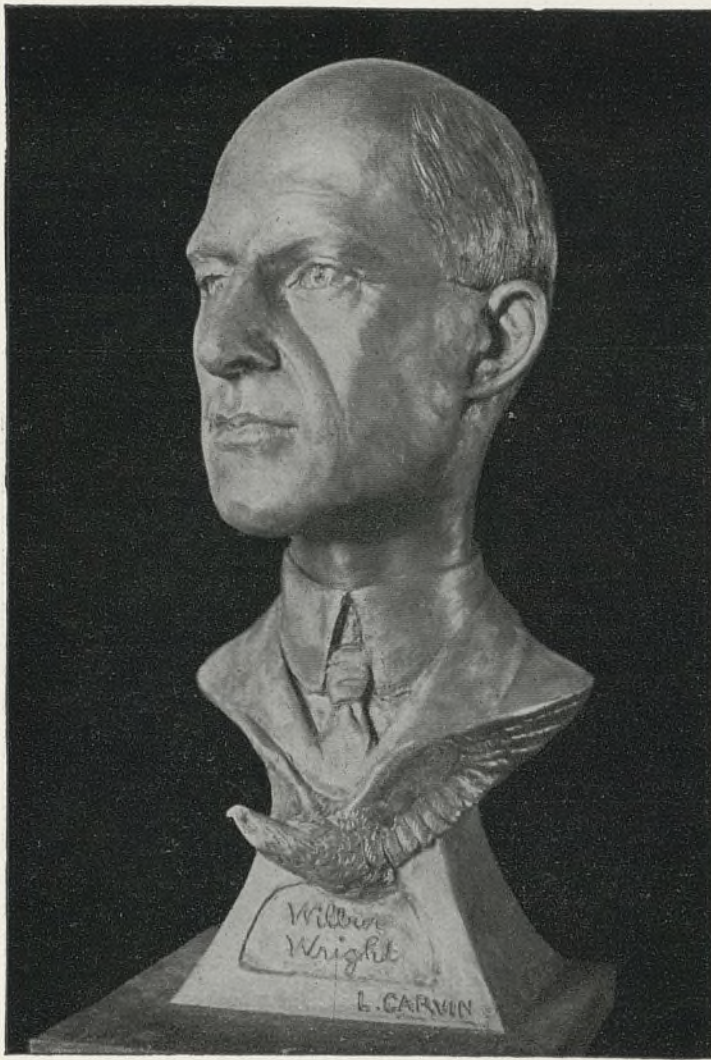
Des deux côtés de la Manche, ce sont les toilettes des belles actrices qui ont le plus d'influence sur les modes de la saison. Aussi quand *Bevis* fut donné au Haymarket, les belles dames s'y rendirent en foule, moins attirées peut-être par la réputation de la pièce que par celle des toilettes qui figurent sur la scène. Il faut ajouter que c'est Miss Lottie Venne qui remplit le rôle principal et l'on sait quel charme elle prête aux toilettes les plus luxueuses et les plus extravagantes. Les espérances qu'elle avait fait naître n'ont pas été déçues et ses diverses « créations » ont eu le plus grand succès. Dans le premier acte, elle porte une robe de charmeuse rose-coquille qui moule ses formes charmantes de façon tout à fait révélatrice. Sur cette robe est jetée une tunique de fine toile d'or dont le décolletage en carré est garni de tulle. Le tout est couronné d'un chapeau de paille noire Tagal généreusement garni d'orfraies. Cette belle actrice, dans une autre scène, porte une merveilleuse robe de satin or voilée de souple Ninon et garnie de bandes en dentelle or, le tout relevé d'un empiècement en broderie de style byzantin d'un merveilleux effet. Ces deux belles toilettes s'inspirent du style Directoire. C'est au même style que Miss Henriette Watson, dans la même pièce, a emprunté ses trois ravissantes toilettes. La première est de Ninon bleu Wedgwood sur un satin pêche que révèle le drapé du côté gauche et que souligne une bande de velours. La guimpe sans col, d'après le style nouveau si en faveur à Londres aujourd'hui, s'agrément d'une étroite bande de broderie. Les manches sont formées par de larges bandes de ruban qui encerclent le bras au-dessus du coude. Dans le second acte, Miss Watson porte une délicieuse princesse en lingerie qui sera souvent copiée pour les garden-parties de l'été prochain. Enfin, dans le dernier acte, elle porte encore une robe princesse, de drap de satin vert amande, avec une double rangée de boutons du même ton qui vont du cou au bas de la jupe. Cette dernière toilette est un peu sévère de ligne, mais la coupe en est d'une élégance remarquable. L'ampleur de la jupe dans le bas écarte d'ailleurs toute idée de parcimonie.

LADY GABRIELLE

Les Sports

Paris, 25 avril

L'événement sportif du mois a été le sixième meeting de Monaco, réservé aux canots automobiles. Les correspondances adressées au *Figaro* quotidien par M. Frantz-Reichel ont tenu nos lecteurs au courant des épisodes de cette belle semaine. Rappelons seulement les principales épreuves, et d'abord le triomphe du *Chantecler* dans le championnat de la mer pour cruisers, dont les 200 kilomètres ont été couverts par le gagnant en 4 heures



WILBUR WRIGHT
Buste par L. CARVIN (Cliché J. Thézard)

45 minutes 50 secondes, soit à une vitesse moyenne de 41 kilomètres 979 mètres à l'heure.

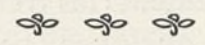
Dans la Coupe des Nations, un accident arrivé à la coque du Panhard-Levassor a obligé ce vaillant canot, sur lequel on fondait les plus grandes espérances, à abandonner la course. La victoire est revenue au canot anglais *Wolseley-Siddeley*, qui a couvert les 100 kilomètres en 1 heure 35 minutes 9 secondes 3 cinquièmes, devant le canot allemand *Liselotte*, qui a mis 2 heures 15 minutes 34 secondes. Les records du monde de l'heure étaient ainsi battus par le *Wolseley-Siddeley*, qui a marché à une allure moyenne de 63 kilomètres 051 mètres, et dans son tour le plus vite de 65 kilomètres 407 mètres. Mais dans la coupe finale, la Coupe de S. A. S. le Prince de Monaco, le magnifique canot a trouvé devant lui deux français, le *Duc* et le *Delahaye-Nautilus*, dont il dut se contenter de suivre, à une distance respectueuse, l'émouvante et splendide lutte.

Le *Wolseley-Siddeley* a, d'ailleurs, fait ce jour-là sa meilleure performance. Dans la Coupe du Prince de Monaco, il a réalisé du soixante-quatre kilomètres deux cent cinquante à l'heure, tandis que les deux champions français, *Duc*, premier, et *Delahaye-Nautilus*, second, fournissaient la stupéfiante vitesse de *soixante-six kilomètres cent soixante-quinze à l'heure*.

Ce double exploit — car un ou deux mètres séparaient les deux rivaux à l'arrivée — est d'autant plus remarquable qu'il a été réalisé avec des puissances mécaniques relativement faibles. Chacun ne disposait, en effet, que d'un moteur de cent trente chevaux, un Brasier pour le *Duc*, un Delahaye pour le *Nautilus*, alors que le *Wolseley-Siddeley* était poussé, lui, par six moteurs, lui donnant une puissance totale de *huit cents chevaux*.

Beaucoup d'amateurs ont rapporté un souvenir durable de ces belles réunions et de ces luttes

valeureuses, sous la forme de fort jolies vues en couleur sur les plaques autochromes, si connues aujourd'hui, de la Maison Lumière. Ces plaques, dont le prix a subi dernièrement une sensible diminution, permettent de prendre des photographies avec toutes les nuances les plus délicates de la nature. On n'éprouve plus désormais aucune peine à s'en procurer, où que l'on soit.



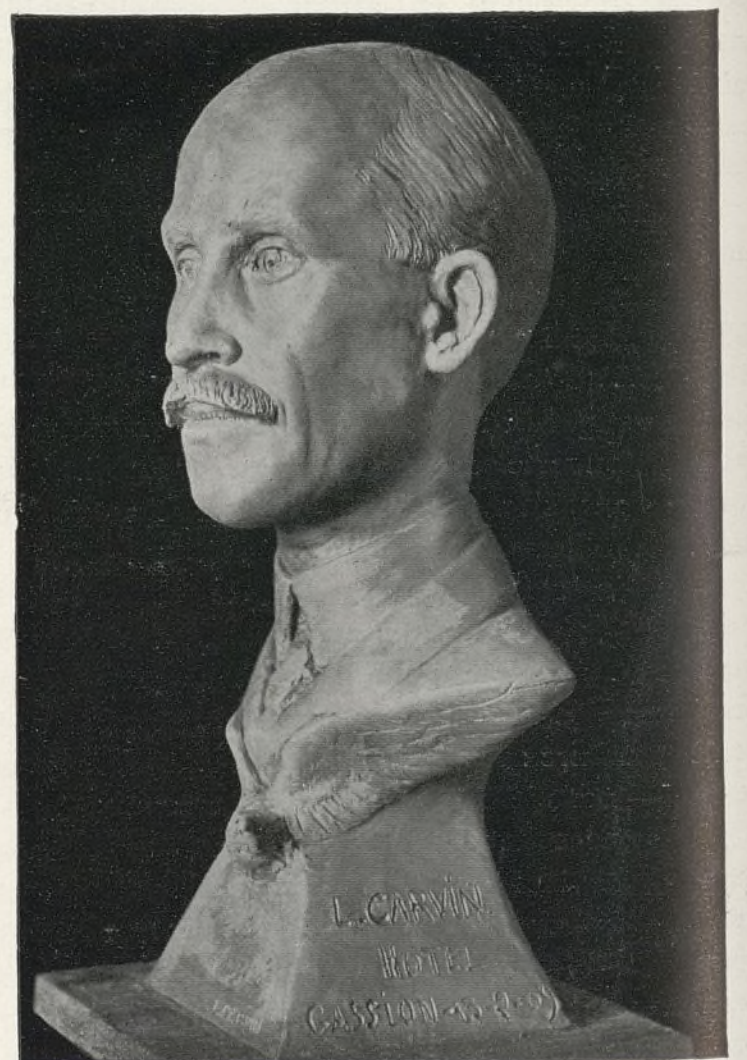
Le 15 avril, vers 6 heures du soir, W. Wright a fait son premier vol près de Rome, dans la plaine de Centocelle. Ce fut un vol splendide et surprenant : d'un bond, après avoir rasé le sol pendant un moment, l'aéroplane s'éleva à plus de cent mètres, fit le tour du champ, puis évolua en divers sens avec aisance, passant à plus de vingt mètres au-dessus de la Tour Médiévale. Wilbur Wright resta ainsi en l'air pendant près de dix minutes, malgré un fort vent du sud-ouest.

Il atterrit avec une très grande facilité, au milieu des acclamations enthousiastes d'une foule énorme où se trouvaient l'ambassadeur des Etats-Unis et un grand nombre de notabilités de Rome.

Nous sommes heureux de reproduire ici les deux bustes des frères Wright que vient d'achever M. L. Carvin. Ils sont largement traités, composés avec goût, et très ressemblants. Voilà des documents de premier ordre pour le futur musée de l'aviation.

Après un repos de plusieurs mois, M. Santos-Dumont a repris, à Saint-Cyr, ses expériences d'aviation avec la jolie et légère *Demoiselle* que nous avons reproduite ici en février.

Ce monoplan, qui fut exposé au Salon de l'Aéronautique, où sa gracilité formait avec les



ORVILLE WRIGHT
Buste par L. CARVIN (Cliché J. Thézard)

dimensions encombrantes de ses voisins un contraste amusant, mesure 6 mètres de longueur et 5 mètres d'envergure. En ordre de marche, c'est-à-dire avec l'aviateur, les réservoirs remplis, il pèse 120 kilos. Le biplan Farman mesure 10 mètres d'envergure, et son poids, en ordre de marche, atteint près de 500 kilos.

M. Santos-Dumont s'est élevé très facilement après avoir parcouru sur le sol une vingtaine de mètres. Il a fait un trajet aérien d'environ 2 kilomètres, se maintenant à une hauteur de 25 mètres, et, comme à Châlons sur l'*Antoinette*, pour la première fois, l'homme volant nous apparut avec une silhouette assez voisine de celle que les hommes de tous les temps lui ont prêté dans leurs rêves, assez voisine de la silhouette de l'oiseau. Il est bien probable que c'est à Santos-Dumont que nous devrions l'aéroplane léger, simple et pratique, l'aéroplane de la rue.

INTERIM